# ENTREVUES

30e

ENTREVUES BELFORT
28 NOV.- 6 DÉC. 2015
FESTIVAL DU FILM / CINÉMA PATHÉ
WWW.FESTIVAL-ENTREVUES.COM

# REVUE DE PRESSE

Presse
*Audrey Grimaud*
06 72 67 72 78
audrey.gmd@gmail.com

# SOMMAIRE

## PRESSE RÉGIONALE


*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 25 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 25 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 26 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 27 novembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 28 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 28 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 29 novembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 30 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 30 novembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 30 novembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 1er décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 1er décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 2 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 2 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 2 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 3 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 3 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 3 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 4 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 4 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 4 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 5 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 5 décembre 2015
*L'Est Républicain.fr* (web) ..... 4 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 6 décembre 2015
*L'Est Républicain* (quotidien) ..... 6 décembre 2015
*L'Est Républicain* [Laurent Arnold] (quotidien) ..... 7 décembre 2015

*Novo* [Cécile Becker] (mensuel) ..... Décembre 2015
*Novo* [Caroline Châtelet] (mensuel) ..... Décembre 2015
*Novo* [Cécile Becker] (mensuel) ..... Décembre 2015
*Novo* [Emmanuel Abela] (mensuel) ..... Décembre 2015
*Novo* [Emmanuel Abela] (mensuel) ..... Décembre 2015
*Vivre le Territoire* (mensuel) ..... Janvier2016
*BHM Mag* (mensuel) ..... 23 novembre 2015
*Belfort Mag* (bimestriel) ..... Janvier-Février 2016
*Diversion* (web) ..... 26 novembre 2015
*Diversion* (web) ..... 29 novembre 2015
*Factuel.info* [Michèle Tatu] (Web) ..... 9 novembre 2015
*France Bleu Belfort Montbéliard* (radio) ..... Du 23 novembre au 6 décembre 2015
*Fun Radio Belfort* (radio) ..... 25 novembre 2015
*RTL 2 Belfort* (radio) ..... 24 novembre 2015
*Flux 4* (webradio) ..... du 2 au 5 décembre 2015

# PRESSE NATIONALE

*Cahiers du cinéma* [Hugues Perrot] (mensuel) ..... Novembre 2015
*Cahiers du cinéma* [Louis Seguin] (mensuel) ..... Novembre 2015
*Cahiers du cinéma* [Hugues Perrot] (mensuel) ..... Janvier 2016
*Les Fiches du cinéma* [Alexis Duval] (tri hebdomadaire) ..... 16 décembre 2015
*L'Humanité* [Dominique Widemann] (quotidien) ..... 27 novembre 2015
*L'Humanité* [Dominique Widemann] (quotidien) ..... 9 décembre 2015
*Le Monde* [Isabelle Regnier] (quotidien) ..... 10 décembre 2015
*Libération* (quotidien) ..... 2 décembre 2015
*Télérama.fr* [Frédéric Strauss] (web) ..... 28 novembre 2015
*Toute la Culture* [Yaël Hirsch] (web) ..... 9 novembre 2015
*Toute la Culture* [Yaël Hirsch] (web) ..... 4 décembre 2015
*Toute la Culture* [Yaël Hirsch] (web) ..... 5 décembre 2015
*Toute la Culture* [Yaël Hirsch] (web) ..... 6 décembre 2015
*Toute la Culture* [Yaël Hirsch] (web) ..... 6 décembre 2015
*Toute la Culture* [Clémence Charrier] (web) ..... 23 novembre 2015
*Culturopoing* [Jean-Nicolas Schoeser] (web) ..... 2 décembre 2015
*Culturopoing* [Jean-Nicolas Schoeser] (web) ..... 3 décembre 2015
*Culturopoing* [Jean-Nicolas Schoeser] (web) ..... 4 décembre 2015
*Culturopoing* [Jean-Nicolas Schoeser] (web) ..... 6 décembre 2015

*Il était une fois le cinéma* [Jean-Baptiste Viaud] (web) ..... 6 décembre 2015
*East Asia* [Jérémy Coifman] (web) ..... 19 décembre 2015
*East Asia* [Elvire Rémand] (web) ..... 13 novembre 2015
*East Asia* [Victor Lopez] (web) ..... 29 novembre 2015
*Critikat* [Morgan Pokée] (web) ..... 5 janvier 2016
*Critikat* [Raphaëlle Pireyre] (web) ..... 30 novembre 2015
*Critikat* [Raphaëlle Pireyre] (web) ..... 7 décembre 2015
*Critikat* (web) ..... 23 octobre 2015
*Accreds* [Nicolas Truffinet] (web) ..... 11 décembre 2015
*Accreds* [Hendy Bicaise] (web) ..... 28 octobre 2015
*Accreds* [Erwan Desbois] (web) ..... 7 décembre 2015
*Cinématraque* [Gaël Martin] (web) ..... 7 décembre 2015
*Tha Art Chemists* [Thoma Malésieux] (web) ..... 4 décembre 2015
*Cineuropa* [Fabien Lemercier] (web) ..... 27 novembre 2015
*France Culture.fr*
*France TV.fr* [Stéphanie Boudras] (web) ..... 28 novembre 2015
*Bref Magazine.com* [Christophe Chauville] (web) ..... 28 novembre 2015
*Film de Culte* [Nicolas Bardot] (web) ..... 27 novembre 2015
*Film de Culte* [Nicolas Bardot] (web) ..... 6 décembre 2015
*Les Eurockeènes.fr* (web) ..... 6 décembre 2015
*Année France Corée*

# PRESSE INTERNATIONALE

*Mubi / Notebook* [Nathan Letoré] (international / web) ..... 5 janvier 2016
*Il Manifesto* [Cristina Piccino] (Italie / quotidien) ..... 15 décembre 2015
*Tages Woche.ch* [Armin Biehler] (Suisse alémanique / web) ..... 12 décembre 2015

# PRESSE RÉGIONALE

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Mercredi 25 novembre 2015
(quotidien)

# EntreVues au passé et futur

**La 30e édition du festival international du film de Belfort s'ouvre samedi. L'occasion de replonger dans son histoire du festival et d'écrire déjà son futur.**

■ Le festival belfortain présentera la première intégrale en France du Coréen Bong Joon-Ho, réalisateur notamment de « Snowpiercer, le Transperceneige ». Photo DR

En 1986, il y a ceux, devant leur télé, qui ont pleuré en voyant les Bleus se cogner une fois de plus à la Mannschaft en demi-finale de coupe du monde de football. Et il y a ceux qui auront, au cinéma, versé une larme devant « Ginger et Fred », le film de Federico Fellini qui ouvrira samedi soir EntreVues, le festival international du film de Belfort.

Pour sa 30e édition, EntreVues revient sur son année de naissance en proposant une quinzaine de films sortis cette année-là. Mais à la question « que faire pour la 30e ? » le festival ne voulait pas tomber dans le cliché du florilège comme le note Lili Hinstin, directrice artistique. « L'idée était de proposer une articulation entre créations et histoire du cinéma, une mise en regard futur-passé. »

### Trente réalisateurs pour un cadavre exquis

D'où l'élaboration d'un jeu à la manière du cadavre exquis auquel ont été conviés trente réalisateurs qui ont fait l'histoire du festival. Ainsi chaque cinéaste a reçu le dernier photogramme d'un film choisi par le joueur précédent. « Trente ont joué le jeu, trente qui ont été au moment de leur venue à Belfort le futur du cinéma », sourit Lili Hinstin. « Ce travail avec les réalisateurs et dans les archives nous a fait prendre conscience du rôle de découvreur de talents d'EntreVues. » Dans la liste, on trouve ainsi Jafer Panahi, Claire Simon, Yorgos Lanthimos ou Arnaud et Jean-Marie Larrieu... Une partie d'entre eux sera à Belfort et certains présenteront leur nouveau film comme les frères Larrieu, Claire Simon ou Pablo Guerrin.

L'invité d'honneur de cette édition sera Otar Iosseliani, considéré comme « le Tati géorgien ». L'autre cinéaste à l'honneur sera le Coréen Boog Joon-Ho qui bénéficiera à Belfort de sa première intégrale sur le sol français. « Nous présenterons notamment tous ses courts et ses films d'école », précise Lili Hinstin.

Enfin, il ne faudrait pas oublier la compétition officielle dans laquelle sont engagés douze longs-métrages et autant de courts. « Le festival est dédié à la jeune création contemporaine et aux cinéastes en devenir qui présentent leurs premiers, seconds ou troisièmes films », rappelle la directrice artistique. La nouvelle équipe de programmateurs a dû faire face à une explosion de propositions puisqu'ils ont reçu 1.800 films. « Ce n'est pas phantasmatique quand on parle du rayonnement international du festival », juge encore Lili Hinstin qui rappelle que l'équipe a travaillé à « repérer les gestes novateurs ». Par extension, le futur du cinéma.

**Laurent ARNOLD**

*Du 28 novembre au 6 décembre au cinéma Pathe de Belfort. Tout le programme sur le site www.festival-entrevues.com.*

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Mercredi 25 novembre 2015
(quotidien)

**Cinéma** A l'occasion de la 30e édition du festival du 28 novembre au 6 décembre

# EntreVues, c'est encore plus pour les enfants

■ **Le Petit Journal présente la programmation d'Entrevues Junior de façon ludique et amusante.** Photo ER

Le festival international du film de Belfort, EntreVues, avait étrenné l'an dernier une déclinaison junior. La 30e édition qui s'ouvre samedi reconduit la formule dans une version encore plus étoffée.

Parmi les temps forts, on notera un ciné-concert pour les 120 ans du cinéma le 29 novembre à 16 h où la projection du programme « Charlot au music-hall et autres incroyables spectacles » sera rehaussée par la création de la classe d'écriture du conservatoire. Une double projection sur le thème de « La fièvre de la jungle » se conclura par un goûter l'après-midi du 2 décembre. Avant la conclusion, le 6 décembre, avec la projection du film d'animation « Hôtel Transylvanie » suivie d'une boum et d'un goûter, une séance ado est proposée la veille à 16 h avec le film « Stand by me ».

Cette seconde édition d'EntreVues Junior s'accompagne aussi d'un jeu concours de dessins. Il a été imaginé lors de la conception du Petit Journal, un document distribué au jeune public et né de la collaboration entre Myriam Huré, illustratrice qui a publié un livre de coloriages sur Belfort pour les enfants, et Marie Holweck, responsable d'EntreVues Junior. Il invite à compléter la vue de la jungle (dans Le Petit Journal ou téléchargeable sur le site internet) et à déposer le dessin dans l'urne installée au Pathé Belfort durant le festival ou l'envoyer par mail à marie.entrevues@gmail.com avant le 5 décembre.

Un jury composé de dessinateurs Urban Sketchers et des Éditions Catalpas évalueront les dessins et les gagnants seront annoncés lors du dernier rendez-vous le 6 décembre à 14 h.

L.A.

*Tout le programme sur www.festival-entrevues.com*

L'EST RÉPUBLICAIN

Jeudi 26 novembre 2015
(quotidien)

En vue

## 30e édition du festival Entrevues

Le festival international du film de Belfort, mettant en avant un jeune cinéma indépendant et novateur, se déroulera du 28 novembre au 6 décembre. Il consacre les 1er, 2e et 3e films.

L'EST RÉPUBLICAIN

Vendredi 27 novembre 2015
(quotidien)

En vue

## « Ginger et Fred »

Le film de Federico Fellini, réalisé en 1986, année de la création du festival internation du film de Belfort, EntreVues, sera projeté en ouverture officielle de cette 30e édition samedi à 20 h, au cinéma Pathé.

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Samedi 28 novembre 2015

(quotidien)

**Belfort**

# Cinéma : début du Festival EntreVues

**En Aire urbaine**

**Cinéma** Le festival international du film de Belfort débute aujourd'hui au Pathé

# Aux origines d'EntreVues

C'EST SUR LES RYTHMES des claquettes de « Ginger et Fred » que s'ouvre officiellement ce samedi soir, la 30e édition du festival international du film de Belfort. Pour cette 30e, EntreVues, revient donc à sa naissance, en 1986, année où sortit le film de Federico Fellini.

De 1986, il en sera donc beaucoup question jusqu'au 6 décembre. Le festival y offrira un panorama cinématographique de cette année qui vit débouler sur les écrans « Blue Velvet » de David Lynch, « Platoon » d'Oliver Stone, « Hannah et ses sœurs » de Woody Allen, « Nola Darling n'en fait qu'à sa tête » de Spike Lee ou « Maine Océan » de Jacques Rozier. Même le public ado y trouvera son bonheur avec « Stand by Me » de Rob Reiner ou « La Folle Journée de Ferris Bueller » de John Hughes.

## Plongée et projection

Alors bien sûr, le festival reste une tête chercheuse en matière de cinéastes de demain. La liste est d'ailleurs impressionnante quand on se penche sur le « Cadavre exquis » auquel ont accepté de participer une trentaine de cinéastes qui firent leurs premiers pas sous les projecteurs à Belfort, avant de connaître une reconnaissance mondiale. Avec ce petit jeu, EntreVues offre une nouvelle fois, de découvrir ou redécouvrir des classiques du cinéma sur la toile.

Profiter du premier et dernier plan de « La prisonnière du désert » de John Ford sur un écran géant est une expérience formidable. Comme l'est de suivre les anges de Wim Wenders sur la musique de Nick Cave dans « Les Ailes du désir » ou de trembler et suer avec Yves Montand et Charles Vanel dans « Le Salaire de la peur » de Henri-Georges Clouzot.

En plongeant dans ce riche passé, nul doute qu'on aura envie de se projeter dans l'avenir. Cela tombe bien : c'est aussi ce que propose avec sa compétition EntreVues.

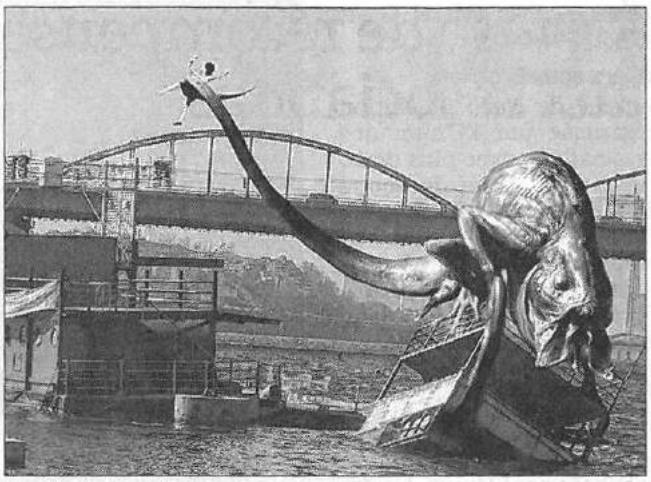
**Laurent ARNOLD**

*Festival EntreVues, du 28 novembre au 6 décembre, au cinéma Pathé de Belfort. Toutes les infos sur www.festival-entrevues.com*

**EntreVues est né en 1896. Pour sa 30e édition, le festival a programmé une vingtaine de films sortis cette année-là, comme « Nola Darling n'en fait qu'à sa tête » de Spike Lee.** Photo DR

L'EST RÉPUBLICAIN

Samedi 28 novembre 2015
(quotidien)



■ « The Host » de Bong Joon-Ho. DR

**Cinéma** Le programme de ce samedi du festival international du film

# Belfort : sur les écrans d'EntreVues

LE PROGRAMME du festival international du film de Belfort pour ce samedi 28 novembre est le suivant.

- **14 h** : « Touki Bouki » de Djibril Diop Mambety – version restaurée ; « La chasse aux papillons » de Otar Iosseliani.
- **14 h 30** : « Nostalgie de la lumière » de Patricio Guzman ; « La folle journée de Ferris Bueller » de John Hughes ; « Voyage à Tokyo » de Yasujiro Ozu.
- **16 h** : « Lundi matin » de Otar Iosseliani ; « Sink & Rise » et « The Host » de Bong Joon-Ho.
- **16 h 30** : « Down by law » de Jim Jarmusch.
- **17 h** : « Les oiseaux » d'Alfred Hitchcock (interdit – 12 ans).
- **18 h 30** : « Mourir à trente ans » de Romain Goupil ; « J'ai huit ans » de Yann Le Masson/Olga Poliakoff ; « Leçons de ténèbres » de Werner Herzog ; « White man », « Incohérence » et « Influenza » de Bong Joon-Ho.
- **20 h** : Soirée d'ouverture « Ginger et Fred » de Federico Fellini.

L'EST RÉPUBLICAIN

Dimanche 29 novembre 2015
(quotidien)

**En vue**

## « Paris, Texas »

**Le film de Wim Wenders, en version restaurée, sera projeté ce dimanche à 14 h au cinéma Pathé à Belfort. Il sera présenté par Bernard Benoliel. Cette projection s'inscrit dans la programmation du festival EntreVues.**

Programme de ce dimanche en page Sortir

■ Une séance jeunesse est programmée à 16 h. DR

**Cinéma** Ce dimanche au festival international du film de Belfort

# Sur les écrans d'EntreVues

Le programme d'EntreVues, le festival international du film de Belfort pour ce dimanche 29 novembre est le suivant.

- **11 h** : « L'hiver féerique » (à partir de 2 ans).
- **14 h** : « Aquarelle » et « Il était une fois un merle chanteur » d'Otar Iosseliani ; « Paris, Texas » de Wim Wenders, présenté par Bernard Benoliel – version restaurée.
- **14 h 30** : « La fin d'Homère » de Zahra Vargas ; « John From » de Joao Nicolau.
- **16 h** : « La messe est finie » de Nanni Moretti.

Charlot au music-hall & autres incroyables spectacles : « Le marchand d'images » de Gaston Velle, « Cendrillon » de Georges Méliès, « La caméra magique », « Charlot au music-hall » de Charles Chaplin. Accompagné d'une création de la classe d'écriture du conservatoire de la Cab.

- **17 h** : « Chant d'hiver » de Otar Iosseliani ; « Le soleil nous cherche » de Raphaël Harari ; « Dans ma tête un rond-point » de Hassen Ferhani.
- **17 h 30** : « La prisonnière du désert » de John Ford, présenté par J.-M. Larrieu.
- **18 h** : « Snowpiercer, le transperceneige » de Bong Joon-ho (interdit – 12 ans).
- **20 h** : « Colophon » d'Alexandre Koberidze ; « God bless the child » de Robert Macholan/Rodrigo Ojecia-Beck ; « The memories in my frame » et « Barking dogs never bite » de Bong Joon-ho.
- **20 h 30** : « 7 pièces pour cinéma noir et blanc » ; « Un petit monastère en Toscane » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Mauvais sang » de Leos Carax ; « 21 nuits avec Pattie » d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, suivi d'un débat avec Jean-Marie Larrieu.
- **22 h 30** : « L'inconnu du lac » d'Alain Guiraudie (interdit -16 ans) ; « Platoon » d'Oliver Stone (interdit -12 ans).

*Cinéma Pathé, 1 boulevard Richelieu à Belfort. Tarifs : 5 €, 4 € pour les demandeurs d'emploi et 2 € pour les - de 14 ans. Tél. 03 70 04 80 90.*

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Lundi 30 novembre 2015

(quotidien)

UNE

**Belfort**

**30e édition du festival EntreVues : action !**

**En Aire urbaine**

**Cinéma** Le festival international du film de Belfort a été lancé samedi soir au cinéma Pathé

# EntreVues : trentième !

LA 30E ÉDITION d'EntreVues, le festival international du film de Belfort, s'est officiellement ouverte samedi soir au cinéma Pathé.

Avant la projection de « Ginger et Fred » de Federico Fellini, Gilles Lévy, président de l'association Cinémas d'aujourd'hui, a tenu à rappeler que cette édition travaillerait à « ralentir le temps » afin de « revenir sur les événements forts » de ces trois premières décennies.

De son côté, Damien Meslot, maire de Belfort, a souligné que le festival « nous est précieux. C'est la pépite culturelle de Belfort. » Et d'appeler à en faire un « pôle culturel à l'échelle nationale ». Il a ensuite invité Jean-Pierre Chevènement, à l'origine de la manifestation, à prendre la parole.

Ce dernier est notamment revenu sur la genèse du festival né des rencontres cinématographiques qui se tenaient durant les années 70 au centre culturel de la Pépinière. Il n'a pas manqué de souligner son premier échange en 1980 avec Jeannine Bazin. « J'ai tout de suite été séduit. » « Et puis, patatras, est arrivée 1981 et nous avons été occupés à autre chose », a-t-il poursuivi avec humour. Il constate qu'EntreVues est « un carrefour qui révèle les jeunes talents, un lieu magique pour la rencontre et les initiatives. »

Enfin, Lili Hinstin, la déléguée générale du festival, a rappelé que cette 30e édition accueillerait quelque 60 invités dont une cinquantaine de cinéastes. Ceux qui ont fait l'histoire. Et ceux qui la feront.

**Laurent ARNOLD**

*Le programme détaillé du festival pour ce lundi est à lire en page « Sortir ».*

■ Jean-Pierre Chevènement, à l'origine de la création du festival, est revenu sur son histoire.

Photo L.A

L'EST RÉPUBLICAIN

Lundi 30 novembre 2015
(quotidien)

■ Plusieurs films du réalisateur Otar Iosseliani, dont « La Chute des feuilles », seront projetés en sa présence. DR

**Cinéma** Le programme de ce lundi du festival international du film

# Belfort : sur les écrans d'EntreVues

LE PROGRAMME du festival international du film de Belfort pour ce lundi 30 novembre est le suivant :

- **12 h 15** : « La messe est finie » de Nanni Moretti ; « Nueva Vida » de Kiro Russo ; « Bienvenue à Madagascar » de Franssou Prenant.
- **14 h** : « La chasse aux papillons » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Faust, une légende allemande » de F.-W. Murnau – version restaurée.
- **14 h 30** : « Le salaire de la peur » d'Henri-Georges Clouzot ; « Bixian » de François Chang ; « Sac la Mort » d'Emmanuel Parraud ; « Mother » de Bong Joon-Ho.
- **16 h** : « Les pâtres du désordre » de Nikos Papatakis ; « News from home » de Chantal Akerman.
- **17 h** : « Les voisins » de Benjamin Hameury ; « Self-portrait of a dutiful daughter » d'Ana Lungu ; « Voyage à Tokyo » de Yasujiro Ozu – version restaurée.
- **18 h** : « La chute des feuilles » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Récits d'Ellis Island » de Georges Perec/Robert Bober.
- **18 h 30** : « Gertrud » de Carl Theodor Dreyer.
- **20 h** : « F430 » de Yassine Qnia ; « Western » de Bill Ross/Turner Ross ; « Memories of murder » de Bong Joon-ho.
- **20 h 30** : « Hannah et ses sœurs » de Woody Allen ; « Vieilles chansons géorgiennes » et « Pastorale » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Que nous nous assoupissions » de Denis Côté ; « C'est l'amour » de Paul Vecchiali, en sa présence.
- **22 h 30** : « Stand by me » de Rob Reiner ; « Sink & Rise » et « The Host » de Bong Joon-ho.

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Mardi 1er décembre 2015
(quotidien)

UNE

**Belfort**

# EntreVues : entretien avec le cinéaste Otar Iosseliani

**En Aire urbaine**

■ Le réalisateur Otar Iosseliani est l'invité d'honneur de la 30e édition du festival EntreVues.

**Cinéma** Otar Iosseliani, le réalisateur franco-géorgien, est l'invité d'honneur du festival EntreVues

# «Le prochain film ? Dieu seul le sait »

DURANT QUATRE JOURS, Otar Iosseliani est à Belfort en tant qu'invité d'honneur du festival international du film, EntreVues, où il présenta notamment son dernier film, « Chant d'hiver ». Ravi d'être là, il voit dans le festival un « lieu solide » pour la jeune création alors qu'il ne cache pas son inquiétude quant à l'avenir d'un cinéma d'auteur.

**-Vous êtes souvent défini comme le « Tati géorgien ». Trouvez-vous cette comparaison juste ?**

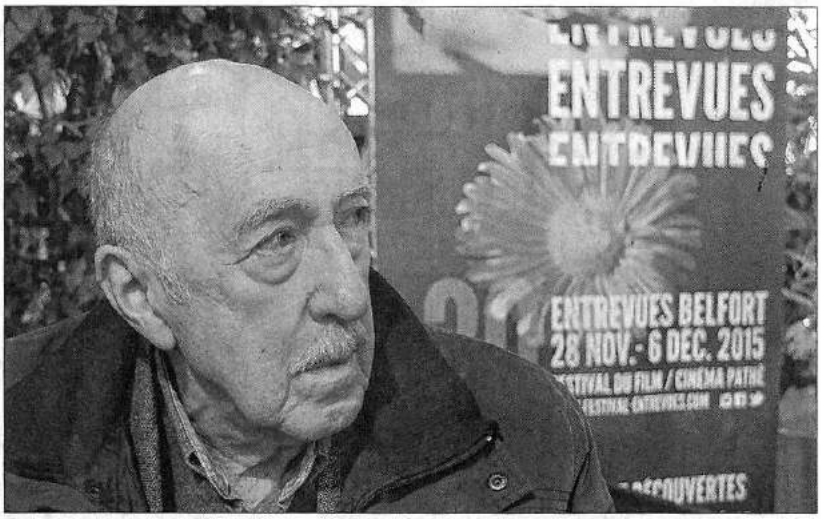
-Non. Ce qui est juste, c'est que je suis Géorgien [il sourit : N.D.L.R.]. Je suis très loin d'imiter Tati, de suivre sa voie. Tati a créé son personnage comme un ange descendu sur Terre, dans notre bordel ; son existence souligne la folie déjà présente à son époque. Je suis plutôt un descendant de la métaphysique d'Orson Welles, de John Ford ou de Boris Barnett. Je continue de faire du cinéma en espérant qu'au moins un spectateur ne se sentira pas seul, qu'il puisse partager le même bouquet d'idées. Car malgré le cauchemar qui nous entoure, il y a encore aujourd'hui des valeurs qui ne se dévaluent pas : la fidélité dans l'amitié, la haine contre tout ce qui nous écrase, tels le pouvoir, le totalitarisme.

**-Vous fustigez le système des studios qui proposent des films qui ne font plus réfléchir, penser...**

-Cela touche tous les domaines. Les gens ne veulent plus écouter de la musique, l'intérêt pour la peinture disparaît. Surtout, les gens ne lisent plus de livres. Ils lisent des choses mais pas des livres, pas des œuvres. On n'a plus d'Anatole France, de Dante, de Victor Hugo. Aujourd'hui, il y a des écrivains sans littérature, comme il y a des cinéastes sans cinéma. Hollywood a élevé le spectateur dans l'aspect des clichés. Quand on parle de vrai cinéma, on parle de cinéma d'auteur avec un léger mépris, des sourires ironiques.

**-Vous aimez à dire que vous faites ce que vous voulez. Aujourd'hui est-ce encore le cas ?**

-C'est de plus en plus difficile pour ceux qui veulent. Les goûts de Hollywood dictent aux producteurs une manière de conduire les choix. Si quelqu'un veut proposer une pensée sérieuse, profonde, il ne peut plus réaliser. Mon film, « Chant d'hiver », n'a même pas été subventionné par Arte, ni par une autre chaîne d'ailleurs. Hormis le CNC et la Région Ile-de-France, je n'ai pu compter que sur soutiens privés russes et du ministère de la culture de Géorgie. Bon pour un vieux schnock comme moi, c'est encore compréhensible. Mais pour un jeune cinéaste qui a des idées... Même pour moi, c'est devenu très difficile de faire ce que l'on veut. Je ne sais pas comment je ferai mon prochain film. Dieu seul le sait.




■ Otar Iosseliani : « Quand on parle de vrai cinéma, on parle de cinéma d'auteur avec un léger mépris, des sourires ironiques ».
Photo ER

**Propos recueillis par Laurent ARNOLD**

L'EST RÉPUBLICAIN

Mardi 1er décembre 2015
(quotidien)

■ « Blue Velvet » de David Lynch est projeté à 20 h. Photo DR

**Cinéma** Le programme de ce mardi du festival international du film

# Belfort : sur les écrans d'EntreVues

LE PROGRAMME du festival international du film de Belfort pour ce mardi 1er décembre est le suivant

- **12 h 15** : « Avril », « Le chant de la fleur introuvable » et « La fonte » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Antonio, Lindo Antonio » d'Ana Maria Gomes ; « Trêve » de Myriam El Hajj.
- **14 h** : « Nostalgie de la lumière » de Patricio Guzman, présenté par Isabelle Duperrier ; « Le Tocsin de Tchernobyl » de Rollan Serguienko, présenté par Marc Elie ; « Le roi des roses » de Werner Schrœter, présenté par Yann Gonzalez (interdit -12 ans).
- **14 h 30** : « Monaco » de David Easteal ; « Kaili Blues » de Bi Gan.
- **16 h** : « Lundi matin » d'Otar Iosseliani.
- **17 h** : « Promesse » de Kijû Yoshida, présenté par Mathieu Capel ; « Three wheels » de Kavich Neang ; « Yo » de Matias Meyer ; « L'homme tranquille » de Jonh Ford.
- **18 h** : « J'ai huit ans » de Yann Le Masson/Olga Poliakoff ; « Leçons de ténèbres » de Werner Herzog.
- **20 h** : « La révolution n'est pas un dîner de gala » de Youri Tchao-Debats ; « Chigasaki story » de Takuya Misawa ; « Blue Velvet » de David Lynch (interdit -12 ans).
- **20 h 30** : « Toutes les nuits » d'Eugène Green ; « Et la lumière fut » d'Otar Iosseliani, en sa présence ; « Mad love in New York » de Josh & Benny Safdie (interdit -16 ans), présenté par Inès Delvaux.
- **22 h 30** : « Down by law » de Jim Jarmusch ; « Snowpiercer, le transperceneige » de Bong Joon-ho (interdit -12 ans).
- **23 h** : Utopia Cinéma : « Manière Image Mouvement#2 » – mix VJ/DJ – Performance.

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Mercredi 2 décembre 2015
(quotidien)

**Cinéma** Depuis la création du festival EntreVues, Nathalie Pascal est dans l'équipe d'organisation

# « Il faut être chaleureux »

NATHALIE PASCAL est déjà dans « le move » alors que cette quatrième journée du festival international du film de Belfort, EntreVues, n'a pas débuté. Avec ses deux collègues, elle pousse un lourd chariot avec tout le matériel nécessaire pour l'accueil et la caisse.

EntreVues, elle y est tombée par hasard alors qu'elle arrivait à Belfort comme étudiante. « Je ne connaissais personne et il n'arrêtait pas de pleuvoir », se souvient-elle. Elle prend donc la direction du cinéma, « le refuge de la première sortie ». « C'était les séances art et essai. Il n'y avait pas beaucoup de monde et souvent les mêmes personnes avec leurs petites manies. C'est là que j'ai rencontré Richard Gorrieri qui, avec Janine Bazin, a fait mon éducation cinématographique. »

### « On peut vite prendre trois kilos »

De cette dernière, Nathalie Pascal retient une phrase : « A Belfort, il n'y a pas la mer. Ce n'est pas Cannes. Donc, il faut bien accueillir les invités. » Elle en fait son credo quand elle rejoint l'équipe d'accueil des invités du festival. « Il faut être chaleureux, c'est la recette du succès », confirme-t-elle.

Aujourd'hui, c'est à l'accueil du public que Nathalie œuvre. Toujours avec le même sourire. « C'est une aventure d'aller voir un film en compétition à EntreVues, il faut savoir oser », poursuit-elle. « Un tiers des spectateurs nous demande des conseils, quoi aller voir. Et certains reviennent pour nous dire merci ou pour nous dire qu'ils n'ont pas du tout aimé. Les gens ont besoin de causer de ce qu'ils ont vu et on est aussi là pour cela, pas que pour vendre des tickets. »

« C'est la même chose pour notre boutique. Il ne s'agit pas de faire comme au supermarché. On conseille, on guide vers des films, des documents, vers des DVD qu'ils ne trouveraient pas en magasin. » Et ces petites attentions sont parfois récompensées par un présent, « une boîte de chocolat ». « On peut vite prendre trois kilos durant le festival ! »

Et si depuis ses débuts le festival n'a cessé d'évoluer, « il y a toujours du boulot pour faire encore mieux », note Nathalie Pascal en souriant. « Bosser dans un festival, c'est comme un tsunami. »

Et quand on lui demande son meilleur souvenir, elle en partage deux. « Celui qui m'a le plus estomaqué s'est déroulé dans les coulisses lors de la remise des prix. Bernadette Lafont devait les remettre. Elle était toujours chaleureuse, agréable. Tout était normal mais alors qu'elle devait rejoindre la scène, c'est comme si d'un seul coup quinze spots se sont allumés sur elle, qu'elle était une star. C'était incroyable. »

Le second aura été l'arrivée d'Arielle Dombasle à la gare de Belfort. « C'était toujours la galère pour récupérer les invités à la gare. Il faut toujours avoir quelqu'un aux arrivées et aux départs. Là, un petit comité avec bouquet de fleurs l'attendait à une porte. Moi avec le réalisateur Lucas Belvaux l'attendions à l'autre. Mais Arielle est arrivée à pied. En fait, elle était arrivée une heure plus tôt. Elle est donc allée faire un tour en ville et est revenue comme si de rien n'était pour être accueillie. J'ai trouvé ce geste très beau. »

**Laurent ARNOLD**

■ Nathalie Pascal, entourée de ses deux collègues, assure l'accueil des spectateurs du festival. Photo ER

L'EST RÉPUBLICAIN

Mercredi 2 décembre 2015
(quotidien)

■ Le film « Platoon » sera projeté à 14 h. DR

**Cinéma** Aujourd'hui à Belfort

# À l'affiche d'EntreVues

Le programme du festival international du film de Belfort pour ce mercredi 2 décembre est le suivant.

- 12 h 15 : « Le soleil nous cherche » de Raphaël Harari ; « Dans ma tête un rond-point » de Hassen Ferhani ; « Nola Darling n'en fait qu'à sa tête » de Spike Lee.
- 12 h 30 : « Un vivant qui passe » de Claude Lanzmann.
- 14 h : « Le fils de Rambow » de Garth Jennings + goûter (à partir de 8 ans) ; « Le diable probablement » de Robert Bresson, présenté par Jean-Paul Civeyrac ; « Platoon » d'Oliver Stone (interdit – 12 ans), présenté par Gaspard Delon.
- 14 h 30 : « Le livre de la jungle » de Wolfgang Reitherman + goûter (à partir de 3 ans) ; « Colophon » d'Alexandre Koberidze ; « God Bless the child » de Robert Macholan et Rodrigo Ojeda-Beck.
- 16 h : « L'étreinte du fleuve » de Nicolas Rincon Gilles, suivi d'un débat avec le réalisateur ; « The memories in my frame » ; « Barking dogs never bite » de Bong Joon-ho.
- 17 h : « Lovers in a hotpot » de Zimu Zhang ; « Ben Zaken » d'Efrat Corem ; « Maine Océan » de Jacques Rozier.
- 18 h : « Aquarelle » ; « Il était une fois un merle chanteur » d'Otar Iosseliani ; « Couleur du temps : Berlin août 1945 » de Jean Rouch ; « Nos traces silencieuses » de Sophie Bredier et Myriam Aziza, suivi d'un débat avec les réalisatrices ; « Camille Claudel, 1915 » de Bruno Dumont.
- 20 h : en avant-première « Le bois dont les rêves sont faits » de Claire Simon, présenté par la réalisatrice ; « Ginger et Fred » de Federico Fellini, présenté par Jean-Paul Manganaro ; « Bixian » de François Chang ; « Sac la mort » d'Emmanuel Parraud.
- 20 h 30 : « La cible parfaite » de Jacques Tourneur ; « Tokyo ! » de Michel Gondry, Leos Carax et Bong Joon-ho.
- 22 h 30 : « L'homme tranquille » de John Ford ; « Blade » de Stephen Norrington (interdit – 12 ans), présenté par Thomas Salvador.
- 23 h : Nuit clips 1986.

*Y ALLER : Cinéma Pathé, boulevard Richelieu à Belfort. Tél. 03 70 04 80 90.*

L'EST RÉPUBLICAIN

Mercredi 2 décembre 2015
(quotidien)

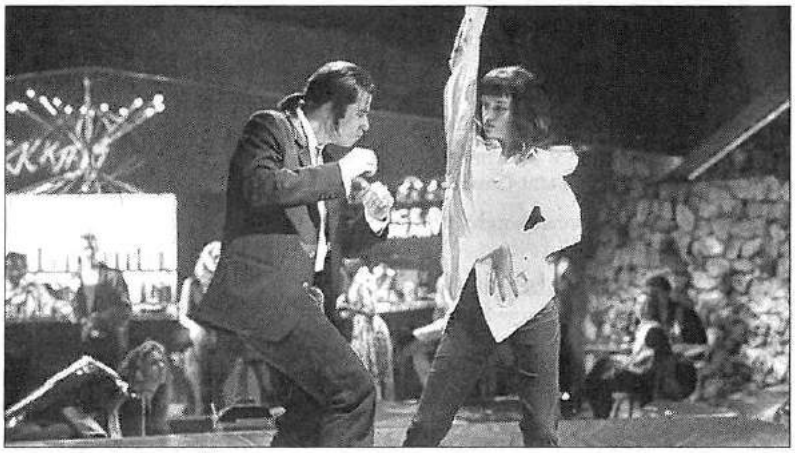
**Musique-cinéma** Chaque soir à la Poudrière de Belfort jusqu'au 4 décembre

# Le festival EntreVues joue les prolongations

Si le cœur du festival international du film de Belfort, EntreVues, est le cinéma Pathé, une fois les dernières projections du soir entamées, le festival file vers la salle de la Poudrière où se déroulent ses afters dès 23 h.

Trois sont encore au programme : un voyage dans la machine à remonter le temps avec la nuit clips 1986 ce mercredi, une soirée ciné-mix pour danser sur des extraits de films jeudi 2 décembre, et enfin vendredi 3 décembre un concert de Mehdi Zannad (alias Fugu) suivi d'un dj set de Serge Bozon, acteur mais aussi réalisateur de « Tip Top ».

*Du 2 au 4 décembre, à partir de 23 h, à la Poudrière de Belfort. Entrée gratuite. Festival jusqu'au 6 décembre au cinéma Pathé.*



■ **Les afters d'EntreVues proposent notamment de se gaver de clips millésimes 1986, de danser sur les musiques de films.** Photo DR

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Jeudi 3 décembre 2015
(quotidien)

**Belfort**

## Sarah Barzyk présente son dernier court-métrage

**En Aire urbaine**

■ **L'actrice-réalisatrice franc-comtoise présentera « Marlowe », son dernier court-métrage, ce soir dans le cadre du festival EntreVues.**

**L'histoire du jour**

# Mocky, Attali et Cosma

L'actrice-réalisatrice franc-comtoise Sarah Barzyk présente « Marlowe », son dernier court-métrage, ce soir à Belfort.

Sarah Barzyk est une habituée du festival international du film de Belfort, EntreVues. L'an dernier, elle y avait présenté le court-métrage « Nina ». Cette année, elle revient avec un nouveau court, « Marlowe », qui compte au générique Jean-Pierre Mocky, Jacques Attali et Vladimir Cosma !

Ce court, d'un peu plus de huit minutes, conte l'histoire d'un homme dont le pacte qu'il avait conclu avec le diable prend fin. Dans le rôle-titre, on retrouve le réalisateur Jean-Pierre Mocky. « De lui proposer de jouer le rôle d'un homme qui vend son âme au diable avait tout d'une belle ironie, lui qui ne l'a jamais vendue. C'était un moyen de rendre honneur à sa liberté », explique la jeune femme. « Et étonnamment il a accepté rapidement. »

Quant à Jacques Attali, qui fut l'éminence grise de François Mitterrand, il se coule dans le costume d'un prêtre.

■ **Dans « Marlowe », son dernier court-métrage, Sarah Barzyk a fait tourner Jean-Pierre Mocky et Jacques Attali.** Photo Xavier GORAU

### « Je me suis dit qu'Attali ferait un bon prêtre »

« La rencontre s'est faite par hasard. J'ai lu ses livres et dans un article j'ai appris qu'il collectionnait les sabliers. Je l'ai contacté pour lui demander de m'en prêter un pour le film. Il m'a demandé de lire le scénario. Du coup, je l'ai rencontré et au bout d'un moment dans notre discussion je me suis dit qu'il ferait un bon prêtre [rires : N.D.L.R.]. »

Si Sarah Barzyk a enchaîné deux courts-métrages, elle travaille toujours à réaliser son premier long. L'an dernier, elle nous avait parlé de sa « libre adaptation » de « La Mouette » de Tchekhov. « C'est toujours en cours mais les producteurs que j'ai rencontrés m'ont conseillé pour un premier film de proposer un projet plus accessible, destiné à un public plus large. »

Ce nouveau projet, elle s'y est déjà attelée et travaille le scénario : « Il faut surtout que je trouve une manière de faire qui me plaise, trouver le juste milieu entre cinéma et genre. » Cela suppose-t-il des concessions ? « Non, il ne s'agit pas de faire des concessions mais de rendre abordable. C'est ce que j'avais déjà commencé à faire avec l'adaptation de La Mouette, en redynamisant le propos. Mais Tchekhov fait un peu peur. C'est encore trop tôt. »

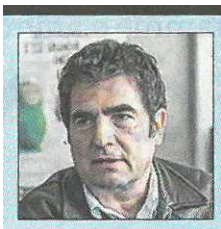
Alors à EntreVues, outre la présentation de « Marlowe », elle ne manquera pas de discuter. « Les festivals sont des lieux très intéressants où l'on peut rencontrer des professionnels, avoir leurs avis, des conseils pour la suite. » Elle essaiera aussi de semer quelques graines afin de trouver de soutiens dans cette région qui lui tient tant à cœur. « J'aimerais tourner en Franche-Comté mais la Région ne donne plus pour le cinéma. » Et quid de la future grande région ?

**Laurent ARNOLD**

*Projection de « Marlowe » dans la séance « Talent locaux » ce jeudi 3 décembre à 18 h au cinéma Pathé Belfort.*

L'EST RÉPUBLICAIN

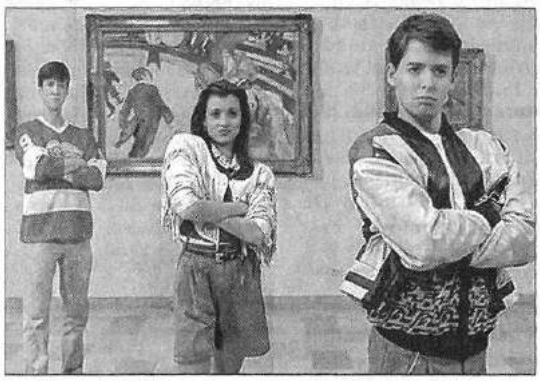
Jeudi 3 décembre 2015
(quotidien)



En vue

## Romain Goupil

**Le réalisateur animera un débat à l'issue de la projection de son film « Mourir à trente ans » (à 20 h 30), ce soir au cinéma Pathé à Belfort. Il a consacré ce documentaire à son ami disparu Michel Recanati, un des leaders de Mai 68.**



■ Le film « La folle journée de Ferris Bueller » sera projeté à 20 h. DR

**Cinéma** Aujourd'hui à Belfort

# À l'affiche d'EntreVues

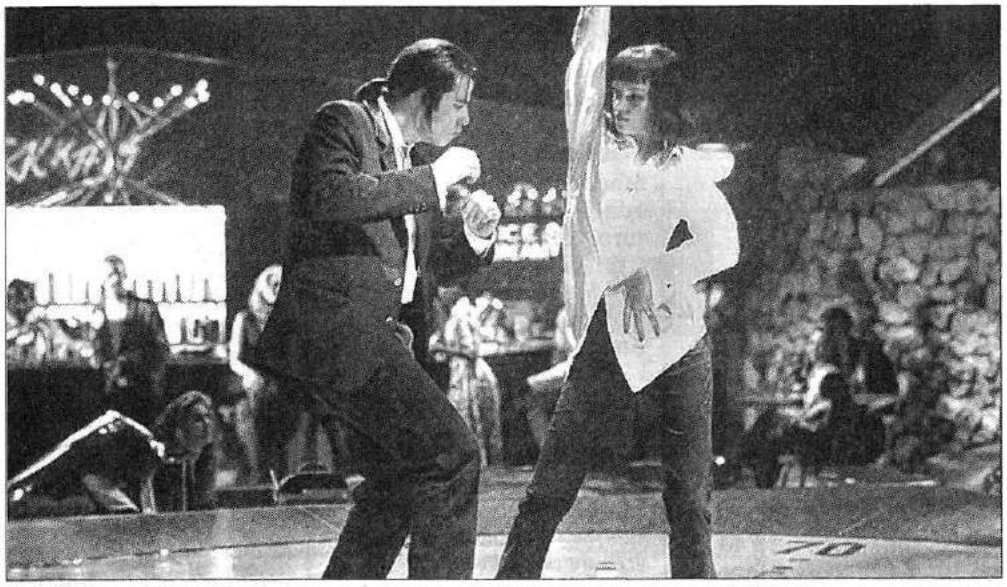
Le programme du festival international du film de Belfort pour ce jeudi 3 décembre est le suivant :

- 12 h 15 : « Les voisins » de Benjamin Hameury ; « Self-portrait of a dutiful daughter » d'Ana Lungu ; « White man », « Incoherence », « Influenza » de Bong Joon-ho.
- 14 h : « Pierre et Djemila » de Gérard Blain ; « Le sacrifice » d'Andrei Tarkovski, présenté par Jean-Charles Fitoussi ; « Les soviets plus l'électricité » de Nicolas Rey suivi d'un débat avec le réalisateur.
- 14 h 30 : « F430 » de Yassine Qnia ; « Western » de Bill Ross et Turner Ross ; « Memories of murder » de Bong Joon-ho.
- 16 h : « Avril » ; « Le chant de la fleur introuvable » ; « La fonte » d'Otar Iosseliani, présenté par Samantha Leroy.
- 17 h : « Nueva Vida » de Kiro Russo ; « Bienvenue à Madagascar » de Franssou Prenant.
- 18 h : « Dernier caprice » de Yassujiro Ozu, (sous réserve), présenté par Jean-Claude Rousseau ; Carte blanche à la cinémathèque française, présentée par Samantha Leroy avec « Toute la mémoire du monde » d'Alain Resnais ; « Arménie 1900 » de Jacques Kebadian ; « Bassae » de Jean-Daniel Pollet ; « La peau du milieu » de Gabriel Pomerand ; « Marilyn Times five » de Bruce Conner ; « Junkopia » de C. Marker, F. Simeone, J. Chapman ; en avant-première « Le trésor » de Corneliu Porumboiu ; Talents locaux avec « Premiers pas » de Gaëlle Selle ; « L'appel » d'Alban Ravassard ; « Circle song » de Louise Courvoisier ; « Marlowe » de Sarah Barzyk.
- 20 h : « La fin d'Homère » de Zahra Vargas ; « John From » de Joao Nicolau ; « La folle journée de Ferris Bueller » de John Hughes, présenté par Adrienne Boutang.
- 20 h 30 : en avant-première, « Pursuit of loneliness » de Laurence Trush ; « Mourir à trente ans », de Romain Goupil, suivi d'un débat avec le réalisateur ; en avant-première « Un jour à New York » de G. Kelly et S. Donen, version rénovée.
- 22 h 30 : « La neuvième porte » de Roman Polanski ; « Blue velvet » de David Lynch (interdit – 12 ans).

*Y ALLER : Cinéma Pathé, boulevard Richelieu à Belfort. Tél. 03 70 04 80 90.*

L'EST RÉPUBLICAIN

Jeudi 3 décembre 2015
(quotidien)



■ Ce soir on se déhanche comme Mia Wallace et Vincent Vega dans Pulp Fiction ! Photo DR

**Soirée** Ce soir, after d'EntreVues à la Poudrière de Belfort

# Danse avec les stars... du cinéma !

UN CLIP GÉANT composé de 170 extraits de films, exclusivement des scènes dansées : c'est la promesse d'Agnès Bruckert pour le Ciné-mix, la soirée à la Poudrière de ce soir.

Pour le festival EntreVues, la Poudrière accueille généralement des « after », pour poursuivre la soirée après le cinéma. Cette année, les organisateurs ont fait appel à une monteuse professionnelle pour faire danser le public sur des scènes musicales, cultes et moins cultes, du cinéma.

La scène de la Poudrière est équipée d'un écran et de projecteurs pour diffuser les images. Mais l'idée n'est pas d'y rester scotché sans bouger, comme au cinéma... « Le principe est de faire bouger la foule ! explique Agnès Bruckert, c'est assez drôle, les gens s'accordent une grande liberté, généralement, tout le monde se met à danser ».

Des extraits de danse loufoques seront inclus dans le montage pour déshiniber le public par rapport au côté ridicule de certaines façons de se mouvoir, comme Luc Moullet se dandinant de façon complètement désaxée, en slip de bain, sur une musique électronique dans le film « Ma première brasse » (1981).

On peut tout à fait imaginer que les images à l'écran permettent de se lâcher en mimant les acteurs. Tous les types de danse sont représentés : rock, hip-hop, valse, tango...

L.M.

*Y aller : ce soir à partir de 23 h à la Poudrière de Belfort. Entrée libre.*

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Vendredi 4 décembre 2015

(quotidien)

UNE

**Belfort**

**EntreVues, parenthèse enchantée pour la pellicule**

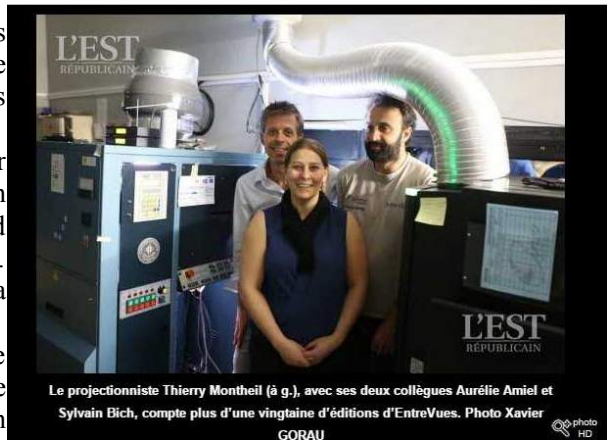
**En Aire urbaine**

Photo Xavier GORAU

■ Le projectionniste Thierry Montheil aime particulièrement les festivals, occasions pour lui de manipuler bobines en 35 et 16 mm.

# BELFORT : AU FESTIVAL ENTREVUES, LA PELLICULE RETROUVE LA LUMIÈRE

*Avec ses films en 35 et 16 mm, le festival EntreVues de Belfort est une parenthèse enchantée pour les projectionnistes*




Le projectionniste Thierry Montheil (à g.), avec ses deux collègues Aurélie Amiel et Sylvain Bich, compte plus d'une vingtaine d'éditions d'EntreVues. Photo Xavier GORAU

Thierry Montheil a le sourire. Comme certainement lors de tous les festivals qu'il suit en tant que projectionniste. Car ce sont autant de moments où il retrouve l'essence de son métier, où il retrouve des films en 35 mm, voire 16.

Avec ces deux formats, finit le simple clic informatique pour lancer une projection en numérique. « Pour le 35 mm, il faut compter environ une heure de travail avant la projection, autant après. Cela dépend surtout de l'état de la bobine. Pour le 16 mm, c'est un peu moins. Alors en festival, on a peu de temps, on enchaîne », résume celui qui a déjà plus vingt éditions d'EntreVues derrière lui.

À Belfort, lors du festival, les deux projecteurs 35 mm du multiplexe sont utilisés. Un troisième est loué. Enfin, en 16 mm, un projecteur de l'association Cinémas d'aujourd'hui et un autre appartenant à un projectionniste complètent le dispositif « classique ».

Entre les mains de l'équipe passent ainsi à EntreVues copies rares de la cinémathèque française, copies privées comme celles du réalisateur Otar Iosseliani. « Notre grande crainte : l'état de la copie. Ce sont des formats fragiles qui demandent de la minutie. Parfois, nous faisons quasiment un travail de restauration. Aussi pour certains films, vu l'état de la bobine, le numérique est bienvenu », reconnaît Thierry Montheil.

« Notre grande crainte : l'état de la copie. Ce sont des formats fragiles qui demandent de la minutie »

Et pourtant avec le numérique, « on a tout perdu. Cela a été une révolution. Le métier de projectionniste numérique n'existe pas. On doit laisser la place à des informaticiens », souligne-t-il. « Du coup, on a vite fait de perdre les automatismes de la pellicule. Je constate d'ailleurs que les jeunes projectionnistes qui ont goûté au numérique ont du mal à revenir. Pour un film de deux heures, entre un petit disque dur ultraléger qu'on lance en quelques clics et une pellicule de 40 kg qui nécessite deux heures de travail, il n'y a pas photo. »

Pour autant, cette révolution a aussi sa partie « mystérieuse. On connaît la durée de vie d'une pellicule 35 mm mais pas celle d'un fichier numérique. Aussi pour certains films en numérique, une copie en 35 mm est réalisée. »

Mais que ce soit pour la pellicule comme pour le numérique, le projectionniste a son cauchemar : « La pire angoisse avec la pellicule est qu'elle soit à l'envers ou en désordre. Avec le numérique, c'est de ne plus trouver le fichier. Le numérique c'est d'ailleurs mystérieux : quand ça ne marche pas, on ne sait pas pourquoi. La pellicule, c'est concret. »

Concret comme les rencontres qu'il a pu faire à EntreVues : « J'ai fait la connaissance de gens passionnés, qui connaissent le cinéma. C'est l'occasion de voir ou revoir des collègues qu'on connaît de puis longtemps. Quoi qu'avec le numérique, on en voit moins. »

**Laurent ARNOLD**

L'EST RÉPUBLICAIN

Vendredi 4 décembre 2015
(quotidien)

■ Mehdi Zannad animera une master class «Composer pour le cinéma» à 16 h et donnera un concert à 23 h. © Mathieu Zazzo

**Cinéma** Aujourd'hui à Belfort

# À l'affiche d'EntreVues

Le programme du festival international du film de Belfort pour ce vendredi 4 décembre est le suivant.

- 12 h 15 : « Touki Bouki » de Djibril Diop Mambety ; « Lovers in a hotpot » de Zimu Zhang ; « Ben Zaken » d'Efrat Corem.
- 14 h : « Vieilles chansons géorgiennes » ; « Pastorale » d'Otar Iosseliani ; « En construccion » de José Luis Guérin suivi d'une rencontre entre N. Philibert et J.L. Guerin ; « En sursis » d'Harun Farocki ; « Un vivant qui passe » de Claude Lanzmann.
- 14 h 30 : « Three wheels » de Kavich Neang ; « Yo » de Matias Meyer ; « La prisonnière du désert » de John Ford.
- 16 h : « La Marquise d'O » d'Eric Rohmer ; « Vincent V » de Souflane Adel et Pierre Alex suivi d'un débat avec les réalisateurs ; « L'architecte de Saint-Gaudens » de Serge Bozon et Julie Desprairies ; « master class : composer pour le cinéma » avec les réalisateurs et Me-
- 17 h : « Monaco » de David Easteal ; « Kaili blues » de Bi Gan ; « Paris Texas » de Wim Wenders.
- 18 h : « Faust, une légende allemande » de F.W. Murnau, version restaurée ; « Brigands, chapitre VII d'Otar Ioseliani.
- 18 h 30 : « News from home » de Chantal Akerman.
- 20 h : « Mother » de Bong Joon-Ho, présenté par Jean-Sébastien Chauvin ; « L'académie des muses » de José Luis Guerin, suivi d'un débat avec le réalisateur ; « Nola Darling n'en fait qu'à sa tête » de Spike Lee.
- 20 h 30 : « C'était au mois de mai » de Marlen Khoutslev ; « Gaz de France » de Benoît Forgeard, suivi d'un débat avec le réalisateur.
- 22 h 30 : « Sink and Rise » ; « The Host » de Bong Joon-Ho, présenté par Jean-Sébastien Chaufin ; « Mauvais sang » de Leos Carax.
- 23 h 30 : concert de Mehdi Zannad + DJ set de Serge Bozon.

*Cinéma Pathé, 1, boulevard Richelieu à Belfort*

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Vendredi 4 décembre 2015
(quotidien)

**EntreVues** La réalisatrice a présenté son dernier film en avant-première mercredi à Belfort

# Claire Simon : « Ne pas laisser le bonheur à la pub »

■ Claire Simon : « Dans mon film, on voit ce dont chaque personne rêve. » Photo ER

**Belfort.** Claire Simon est une habituée du festival international du film de Belfort, EntreVues. La réalisatrice y a été primée et présidente du jury. Mercredi soir, elle y a présenté en avant-première son dernier film « Le Bois dont les rêves sont faits », étonnant voyage au cœur du bois de Vincennes.

**C'est une longue histoire avec EntreVues. Quels liens entretenez-vous avec le festival ?**

C'est un lieu formidable., un beau moment. Le festival montre ce que les jeunes veulent faire, le cinéma de demain qui cherche de nouvelles formes. C'est très important dans notre monde réactionnaire. J'ai beaucoup de plaisir à venir ici.

**Votre dernier film propose un voyage dans le bois de Vincennes. Est-ce un lieu que vous connaissiez ?**

Oui. Mais comme beaucoup de personnes, j'ai grandi à la campagne. Alors quand on habite Paris, on y va comme si on allait à la campagne. Dans cette forêt de la ville, beaucoup y vont pour retrouver la vraie vie, leur enfance, une fiction. À force d'être toujours devant des voitures, des bâtiments, ne plus en voir pendant une heure fait un bien fou.

**Ce film, c'est une réaction au précédent « Gare du Nord » ?**

En quelque sorte. J'ai pensé le faire durant « Gare du Nord ». L'idée est de faire comprendre qu'un lieu peut être un scénario de film où l'on découvre toutes sortes de vies, d'histoires. Et je parle de lieux publics. Le bois de Vincennes est un lieu de loisirs, de plaisirs dans tous les sens du terme, d'écologie… Les gens y vont de leur propre chef.

**Votre film offre un regard optimiste des vies qui s'y croisent…**

Je me souviens d'un reportage télé sur le bois. Il y avait un travail journalistique mais tout était laid, sordide. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer que les gens venaient au bois de Vincennes pour se réfugier, être loin de la douleur. Mais aussi pour créer, trouver des solutions. Bien sûr, on peut voir la douleur derrière. Mais je ne veux pas laisser le bonheur à la publicité.

**Un peu moins de deux heures et demie, est-ce suffisant pour filmer le bonheur ?**

La première version durait dix heures, la seconde cinq. Il fallait trouver une durée pour être vu et pour être complexe. Mais c'est toujours plus court que le dernier James Bond.

**Le film sortira en avril 2016. D'ici là comptez-vous amener quelques modifications ?**

Non. J'espère juste qu'il ne neigera pas cette année. J'aurais aimé pouvoir filmer le bois sous la neige : ce n'est pas arrivé aussi bien durant le tournage que le montage. C'est très beau et rare de faire un film où les saisons se voient, où l'on peut saisir le temps, la météo.

**Propos recueillis par Laurent ARNOLD**

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Samedi 5 décembre 2015

(quotidien)

**Belfort**

## Pour EntreVues, Hamé tient le rôle de parrain

En Aire urbaine

Photo ER

■ Moitié du duo rap La Rumeur, Hamé est le parrain des cinq jeunes membres du jury Eurocks One + One au festival EntreVues.

**Cinéma** Moitié de La Rumeur, Hamé est le parrain du jury Eurocks One + One au festival EntreVues

# « D'un film, j'attends une justesse »

AVEC EKOUÉ, Hamé forme La Rumeur, duo rap sans concession et a l'écriture ciselée. À Belfort, c'est dans le costume de parrain qu'il s'est glissé pour le festival EntreVues et pour guider les cinq jeunes qui composent le jury Eurocks One + One. À eux de récompenser l'un des films en compétition internationale pour « son esprit musical libre et novateur ».

« Pour l'instant, nous sommes plutôt d'accord. Il n'y a pas encore un film qui a été sujet à un gros débat », plaisante-t-il. « On s'entend bien même si nous n'avons pas les mêmes avis », résume Leïla, membre du jury. En deux jours, le jury avalera dix films, cinq courts et cinq longs.

Hamé prend son rôle avec sérieux mais en toute tranquillité. « Je n'ai pas de conseils à leur donner ». Pourtant, le cinéma, il connaît bien. Après la mini-série « De L'encre » et le court « Ce chemin devant moi », il est en train de terminer avec Ekoué, un premier long-métrage, « Mon nom à Pigalle », qui comptera au générique Reda Kateb et Mélanie Laurent. « Nous avons terminé le montage et nous sommes au mixage jusqu'en février. L'objectif est de sortir le film à l'automne 2016 ».

■ Hamé, entouré des cinq membres du jury, appelé à récompenser un film pour « son esprit musical libre et novateur ».

Photo ER

D'un film, Hamé attend « une justesse. Je n'ai pas forcément besoin d'un grand geste artistique, d'en prendre plein les oreilles et la vue. J'attends d'un film qu'il touche, qu'il y ait une vérité, une générosité. Si en plus, il est soutenu par une belle mise en scène ».

### « On a desserré les crocs »

Derrière la caméra, il reconnaît se « coltiner les mêmes thématiques et obsessions qu'avec la musique. Mais avec le cinéma, tu déploies d'autres choses, tu proposes un monde fictif, des personnages, des personnalités, des fragilités, des caractères. Cela rejoint ce qu'on fait en musique mais sans savoir si cela allait intéresser le public, sans savoir si on avait du talent. J'ai l'impression que ça marche, que les gens nous font confiance ».

Cette confiance, le duo l'a certainement gagnée avec ses galons de rappeur sans concession, critique avec un genre rongé par la facilité. « Avec le recul, on a peut-être été durs avec le rap parce qu'on sentait des choses. On a été critiques avec une large partie de la scène rap qui a accepté le formatage, le surformatage, la voie du succès immédiat », éclaire-t-il. « Mais il ne faut trop en demander au rap, à l'art en général, face à des paramètres de la société qui nous dépassent ».

« On a desserré les crocs », résume-t-il avant de noter qu'il y a des « choses intéressantes dans les jeunes groupes alors que ce n'est pas simple d'avoir à dire des choses singulières ». Avec le jury, il a aussi repéré des films intéressants. Mais pas question d'en dire davantage jusqu'à ce soir et la cérémonie de clôture.

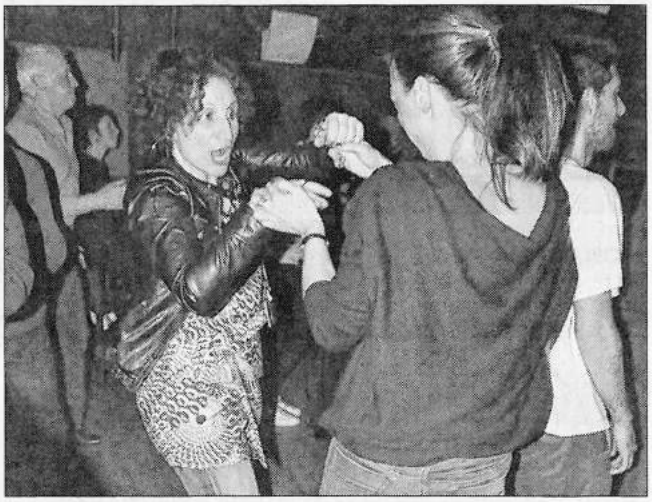
**Laurent ARNOLD**

L'EST RÉPUBLICAIN

Samedi 5 décembre 2015
(quotidien)

en images

# On a groové à l'after d'EntreVues !



▶ **Dirty Dancing.-** Les cinéphiles se sont déchaînés jeudi soir à la Poudrière. Un clip vidéo de 5 h 30, composé de scènes dansées de films, a été diffusé sur écran géant. Pulp Fiction, Les Demoiselles de Rochefort ou encore Les Blues Brothers, plus de 230 personnes sont passées par la salle de concert pour un ciné-mix endiablé.

Photo Louise MASSIAS

L'EST RÉPUBLICAIN.FR

Vendredi 4 décembre 2015
(web)

# BELFORT : LA SOIRÉE CINÉ-MIX ENTREVUES À LA POUDRIÈRE EN IMAGES

La Poudrière a accueilli jeudi soir une nouvelle after du festival du film international de Belfort, EntreVues. Baptisée ciné-mix, elle proposait de se déhancher devant un écran géant sur les musiques de film.

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Dimanche 6 décembre 2015
(quotidien)

**EntreVues** Pour sa 30e édition, le festival a plongé dans les nombreuses photos et portraits réalisés depuis 1986

# «Chaque image raconte une histoire»

POUR CETTE 30e ÉDITION d'EntreVues, l'équipe d'organisation du festival international du film de Belfort a replongé dans les cartons et autres pochettes de photos. Le premier objectif était de proposer, sur le site du festival, un compte à rebours en images avant l'ouverture. Et les photos ont servi ensuite à la réalisation d'un petit clip présenté avant chaque film de cette 30e édition.

**Un « rituel »**

« C'était devenu un rituel : quand les invités arrivaient, ils posaient comme ils voulaient et on les prenait au Polaroïd », explique Richard Gorrieri, adjoint à la direction artistique du festival de 1986 à 2008. « On les croquait et on affichait ses photos à l'entrée suivant les catégories : réalisateurs, membres du jury, journalistes… ».

« Après la première, on pensait mettre ces photos à la poubelle. Finalement, on a gardé tout cela dans des boîtes. Malheureusement, on a beaucoup déménagé et on n'a plus toutes les boîtes ».

Richard Gorrieri n'avait plus vu ses photos depuis un moment. Mais pour monter le compte à rebours, on a fait appel à lui : « On m'a sollicité pour remettre des noms sur des visages. Cela m'a permis de me remémorer beaucoup de choses, de retrouver des gens dont j'avais complètement oublié la venue. Il y avait un tel passage : on accueillait jusqu'à 90 invités suivant les éditions ».

Richard Gorrieri se souvient aussi de la parenthèse photo de Patrick Messina qui emmenait les invités pour les faire poser dans toute la ville et qui a laissé de magnifiques photos en noir et blanc.

Alors quand avec Michèle Demange, secrétaire générale du festival, il rouvre quelques albums, le duo a vite fait de monter dans la machine à remonter le temps. Les souvenirs et anecdotes fusent. Passe une photo de Jean-Marie Larrieu prise lors de sa première venue en 1988 alors que le réalisateur est revenu cette année.

■ Lili Hinstin, directrice artistique, Michèle Demange et Richard Gorrieri, ont rouvert les albums photos des premières éditions du festival EntreVues. Photo ER

« C'est photos offrent finalement une nouvelle vie au festival », constate Richard Gorrieri. « Chaque image raconte une histoire, est un bout de la mémoire du festival. Alors quand on les met bout à bout… ».

**Laurent ARNOLD**

L'EST RÉPUBLICAIN

Dimanche 6 décembre 2015

■ Projection de « Hôtel Transylvanie » suivie d'une boum et d'un goûter dès 14 h 30 pour les jeunes cinéphiles. Photo DR

**Cinéma** Aujourd'hui à Belfort

# À l'affiche d'EntreVues

LE PROGRAMME du festival international du film de Belfort pour ce dimanche 6 décembre est le suivant.

- **11 h** : « Les espiègles » de J. Cimermanis, E. Lacis, M. Brinkmanis – à partir de 4 ans.
- **12 h 15** : reprise des films primés.
- **14 h** : « Et la lumière fut » d'Otar Iosseliani ; « Fièvre sur Anatahan » de Josef Von Sternberg, présenté par Joao Pedro Rodrigues ; reprise des films primés.
- **14 h 30** : « Hôtel Transylvanie » de Genndy Tartakovsky, à partir de 6 ans (suivi de boum + goûter) ; « La prisonnière du désert » de John Ford.
- **16 h** : « Les ailes du désir » de Wim Wenders, présenté par Dominique Marchais ; reprise des films primés.
- **16 h 30** : « Tokyo ! » de Michel Gondry/Leos Carax/Bong Joon-ho, présenté par Jean-Sébastien Chauvin ; « En sursis » de Harun Farocki ; « Un vivant qui passe » de Claude Lanzmann.
- **18 h** : reprise des films primés.
- **18 h 30** : « Blue velvet » de David Lynch (interdit -12 ans) ; « La vie de bohème » de Aki Kaurismaki ; « Les pâtres du désordre » de Nikos Papatakis ; « Récits d'Ellis Island » de Georges Perec/Robert Bober.

L'EST RÉPUBLICAIN

*Laurent Arnold*

Lundi 7 décembre 2015

CINÉMA

# BELFORT : LE DOCUMENTAIRE SE TAILLE LA PART DU LION

07/12/2015 à 05:00

Belfort. La 30e édition d'EntreVues, le festival international du film de Belfort, s'est close dimanche soir à l'issue d'une dernière journée de ...

NOVO
*Cécile Becker*
Décembre 2015
(mensuel)

*Par Cécile Becker*

**En-
tre-
vues**

# Boire, chanter, regarder

**30 ans. 30 ans de cinéma, de rencontres et de regards multiples sur le monde. Le festival international du film de Belfort EntreVues fête son anniversaire, marqué par la venue de nombreux cinéastes.**

*La chute des feuilles*, d'Otar Iosseliani

Construire un pont entre le cinéma d'hier, d'aujourd'hui et celui de demain a toujours été au cœur du festival EntreVues. Alors que le lancement de sa 30e édition est imminent, Lili Hinstin, sa directrice artistique, réaffirme avec force cette volonté à travers une programmation mêlant amitiés suivies, nouvelles têtes et images persistantes. Coup d'œil non exhaustif sur les temps forts : en marge de la compétition internationale, la spéciale 30e convie des cinéastes à réagir à la dernière image d'un film proposée par un confrère ; la transversale Cinéma et Histoire revient sur l'année 86 ; La Fabbrica s'attache à Otar Iosseliani, réalisateur géorgien, quand l'intégrale revient sur le cinéma de Bong Joon-Ho. Vous avez dit, riche ? Affirmatif ! Lancerait Lili Hinstin.

**Qu'est-ce qui vous a animé tout au long de la préparation de ce 30e anniversaire ?**
Probablement l'excitation de découvrir de nouveaux cinéastes durant la période de prospection et de sélection de la compétition internationale. Bien sûr, la curiosité et l'attente nous ont habités. Aussi, comme chaque année le plaisir de découvrir l'histoire du cinéma qui est l'autre grande vocation du festival, avec cette année, des regards rétrospectifs renforcés sur le festival. C'est comme si l'on avait regardé la vie d'un sujet, la vie d'une personnalité qui se dessine sur 30 années. Pour avoir déjà travaillé dans des institutions culturelles comme la Villa Médicis, j'ai l'habitude de voir les directeurs faire table rase du passé et affirmer que tout ce qui a été fait avant leur arrivée est caduque. Je n'étais pas du tout dans cette optique-là, au contraire. Depuis l'an dernier, un énorme et impressionnant travail de valorisation de l'histoire du festival a été fait, à travers les films évidemment mais également les archives photo. Dans cette histoire-là, il y a des personnalités qu'on admire énormément et qui sont devenues très importantes, je pense notamment à Pedro Costa, Miguel Gomes ou encore Alain Guiraudie. On les voyait déjà à 20 ans, avec leur premier court métrage. Je pense aussi aux frères Arnaud et Jean-Marie Larrieu qui vont montrer leur dernier long métrage à Belfort.

**Vous parliez de la personnalité du festival, quelle serait-elle ?**
Je parlerais d'une personnalité très éclectique puisque le festival de Belfort a quand même une réputation d'exigences, avec un regard pointu. Nous sommes dans un monde où l'image des choses se fige assez rapidement dans des définitions de type *tweet*, donc très courtes. Pourtant, les cinéastes que nous avons suivis et suivons toujours, cherchent à proposer à un moment une forme précise, définie et pensée pour raconter ce qu'ils ont envie de raconter. Je dirais que là, sont l'essence et le fond de ce qui anime le festival. Depuis quelques années, la création cinématographique a été à mon avis envisagée uniquement sous l'angle du dispositif, c'est-à-dire de la mise en place d'un carcan formel et conceptuel, or il existe une multitude de façons et de chemins de proposer une forme. La compétition internationale proposée cette année reflètera bel et bien cette diversité de pensées.

**Si l'on parle de forme, en voilà une inédite : un cadavre exquis proposé aux cinéastes, comment vous est venue cette idée ?**
Cette idée m'est venue tout d'un coup et je me dis que c'est une chance de l'avoir eue l'an dernier puisque ça nous a demandé plusieurs mois de travail : il faut contacter beaucoup de personnes à travers le monde, attendre leurs réponses, et vu qu'on travaille avec de jeunes et emblématiques cinéastes, nombre d'entre eux sont en plein tournage ou en écriture. D'autre part, la difficulté était que lorsqu'une personne nous donnait le film qu'elle avait soigneusement choisi, il fallait avoir la certitude de se procurer la copie avant d'envoyer la dernière image au cinéaste suivant. L'idée étant de programmer les films. En général, les festivals ont recours à un petit florilège pour retracer leur propre histoire, comme c'était le cas pour notre 20e édition. Pour innover, j'ai pensé que c'était important qu'il y ait aussi de jeunes cinéastes comme Joao Nicolau, un Portugais, Clément Cogitore, ou encore Thomas Salvador. Il n'y a pas que des cinéastes reconnus et établis, c'est vraiment un mélange. J'aimais l'idée de proposer une forme d'inconscient cinéphilique du festival et de suggérer parallèlement une sorte de réflexion sur ce qu'est le dernier plan, la dernière image d'un film. On s'est souvent posé la question de la manière dont un film débute mais presque jamais celle de comment il se termine.

**Cette année, La Fabbrica est consacrée à Otar Iosseliani qui a souvent ignoré le système et vous le dites très bien dans l'édito, il nous invite à « *boire et à chanter* ». A-t-on besoin de revenir à ces valeurs simples ?**
Lorsqu'Otar Iosseliani boit et chante, son but n'est pas du tout de parvenir à l'ivresse aveuglante, mais de garder un œil très acéré sur cette société. Ce n'est ni dans le travail ni dans la norme sociale que se trouve la vérité de l'homme. Tous ses films décentrent complètement ce qui est normé au niveau social et en opérant ce déplacement, il y a une mise à nu du squelette social et de son mécanisme. Boire et chanter n'est pas s'oublier dans le divertissement, c'est recentrer le monde vers ce qui est important, c'est le plaisir comme véritable centre dans notre vie d'homme.

**30E ENTREVUES BELFORT FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM,**
du 28 novembre au 6 décembre
au Cinéma Pathé, à Belfort
www.festival-entrevues.com

NOVO

*Caroline Châtelet*

Décembre 2015

(mensuel)

*Par Caroline Châtelet*
*Photos : Renaud Monfourny*

**En-tre-vues**

# Les harmoniques d'Iosseliani

**À l'occasion de la sortie le 25 novembre de Chant d'hiver, le festival EntreVues consacre son programme de rétrospective La Fabbrica au réalisateur Otar Iosseliani et l'accueille en compagnie de plusieurs de ses collaborateurs.**

« *Les films sont plus harmonieux que la vie.* » Au sortir d'une interview avec Otar Iosseliani, la journaliste pourrait vouloir faire sienne la formule de *La Nuit américaine*, tant la rencontre avec le réalisateur aura différé de celle espérée, tant la discussion aura eu tendance à achopper sur certaines idées. Au-delà du gonzo anecdotique, la journaliste tentera de se saisir de cette idée pour appréhender l'œuvre et la personnalité du réalisateur géorgien né en 1934. D'abord, parce que l'homme ne cesse d'employer « harmonie », autant pour qualifier son mode d'écriture que pour rappeler son attachement à la musique. Et alors que les dialogues sont souvent inexistants dans ses films, le travail de création sonore – bruits comme musiques – produit des images, du récit, de la fiction. Ensuite, car y a – évidemment ? – un écart entre la vie d'Iosseliani et son cinéma, un écart entre sa difficulté à réaliser, montrer ses films, et leur éternelle insouciance, leur étrange naïveté distante. Depuis son premier court-métrage *Aquarelle* réalisé en 1958 lorsqu'il est encore étudiant au VGIK, prestigieuse école de cinéma à Moscou, jusqu'à son départ définitif pour la France en 1982, tous ses films subirent la censure soviétique. Ce qui n'empêcha pas Iosseliani de produire une œuvre singulière, libre formellement. Au fil de ses 21 films, plusieurs éléments reviennent, se croisent, se répondent dans une écriture, là aussi musicale : attachement à la culture géorgienne, attention envers les personnages en marge, refus de récit linéaire, présence inquiétante de la guerre. Ces éléments, on les retrouve pour partie dans *Chant d'hiver*, dernier long-métrage évoquant le parcours de plusieurs personnages, leur croisement, retrouvailles, éloignements dans une ronde incessante. Et toujours harmonieuse.

**Quelle est l'origine de votre dernier film, *Chant d'hiver* ?**
Je n'ai jamais utilisé les méthodes de dramaturgie qu'on connaît habituellement : exposition, développement, collision, conclusion, etc. J'essaie de faire du cinéma, pas quelque chose qu'on peut raconter. Si on commence à formuler l'histoire avec des paroles, celle-ci perd son sens. On devrait interdire les dialogues au cinéma, comme les champs/contrechamps, quand j'en vois, je sors de la salle. Dans *Chant d'hiver*, j'ai essayé de prendre pour structure la forme musicale. Comme un rondo, une sonate, ou une fugue, qui offriraient un contrepoint, un croisement et un rappel des différents thèmes. Cette forme tient la narration, elle l'embrasse dans son entier. L'idée de ce film est simple : l'aristocrate ne peut pas être riche. Autrefois il était un chevalier, un lettré, il a un passé – c'est pour cela que le film débute avec une scène de guillotine – et chaque personnage a son passé, sa caractéristique propre. Mais si vous ratez le début ou ne comprenez pas le sens, vous ne percevez pas le passé des personnages.

**Vous évoquez le passé, l'héritage. Dans vos premiers films, vous avez beaucoup filmé le peuple géorgien, sa culture…**
Vous pouvez me montrer mon C.V., il n'y a pas un film qui n'ait pas été interdit en Géorgie. Ils étaient faits, mais pour le placard : *Aquarelle*, *Le Chant de la fleur introuvable*, *La Fonte*, etc. : interdits. *Pastorale* n'a pas été censuré parce qu'il était anti-soviétique – c'était impossible à cette époque – mais parce que nous l'avons fait en ignorant totalement ce régime. L'histoire se passe dans un village, des musiciens y arrivent, il y a des paysans avares, des petits trafiquants, mais aucun signe ne dit à quelle époque cela se situe. À l'époque, les films interdits étaient très fréquentés. Ils sortaient pour une semaine ou deux seulement et il y avait un public énorme, l'interdiction était un signe de reconnaissance, comme pour la littérature clandestine.

**Vous avez longtemps tourné en noir et blanc, qu'est-ce qui vous a amené à passer à la couleur ?**
Ce n'était pas une envie, j'ai obéi. Le cinéma en noir et blanc et en pellicule coûte très cher et s'il n'est pas aussi banal qu'un film comme *The Artist*, il ne marche pas. Mais le noir et blanc pour moi n'est pas un principe, même si faire un film en couleurs demande plus de travail : il faut penser aux coloris, à la gamme des couleurs des costumes, des objets, mettre tout cela en harmonie pour que le spectateur ne les remarque pas. Le numérique pousse les metteurs en scène à faire autant de prises qu'ils veulent. Mais dès que vous commencez à être séduits par cette possibilité, vous perdez ce qui était important et je filme pour ma part comme si j'avais très peu de pellicule.

**Avez-vous ce souci d'harmonie pour chaque film ?**
L'harmonie, c'est la forme. Comme le nombre d'or pour l'architecture, l'harmonie est nécessaire en musique et il faut donner une forme à toute œuvre. Quand je filme il faut que je sache où je vais, que j'ai une forme, c'est le côté métaphysique de l'œuvre et je ne peux pas utiliser un thème sans le faire resurgir quelque part. Par exemple dans *Chant d'hiver*, un type à triporteur recèle tout ce que les voleuses en patins à roulettes arrachent dans la rue. On l'oublie une fois qu'il est apparu, mais il est impossible que ce thème ne ressurgisse pas.

NOVO

*Cécile Becker*
Décembre 2015
(mensuel)

*Par Cécile Becker*
*Photo : Clément Dauvent*

**En-
tre-
vues**

# Du cœur à l'ouvrage

**Nouveau parrain du jury Eurocks One+One, Hamé ne cesse d'expérimenter avec son groupe La Rumeur. Grand cinéphile et explorateur de la diversité des langages artistiques, il invoque la nécessité pour un artiste de prendre des risques.**

Quelques heures avant les attentats de Paris, nous échangions par téléphone avec Hamé. Une interview insouciante sur le cinéma, l'urgence de se frotter à l'inconnu. Le rendez-vous était pris pour tirer le portrait du rappeur et réalisateur à Paris. Pris dans le vertige qui s'est emparé de la capitale, Hamé s'est fait insaisissable. Nous nous sommes sentis coupables d'insister. Qu'est-ce qu'une photo dans cette recherche de sens ? Pas grand-chose. Une photo pour tenter de travailler « comme avant », pour valoriser le travail d'artistes que nous défendons. Sans eux, pas d'élévation possible. Si la culture permet de mettre à distance, cette photographie-là nous donnait l'assurance de continuer à parler de culture. Essentiel.

Essentiel est le regard sur le monde que nous propose La Rumeur, l'une des (trop rares) voix engagées du rap français. Depuis près de 20 ans, l'exploration des écritures fait partie de leur ADN. En 2010, après avoir étudié, comme Spike Lee ou Martin Scorsese, à la Tisch School of the Arts de New York, Hamé sort le clip *La Disette du Corbeau*, un « *cinétract* » contre les violences policières. Un an plus tard, le long métrage, *De L'Encre*, notamment produit par Canal +, est co-réalisé avec Ekoué, autre MC de La Rumeur. En 2016, sortira leur prochain film *Mon nom à Pigalle*, actuellement en phase de montage.

Expérimenter toutes les formes d'art devient un moyen de traduire l'univers du groupe. « *C'est un moteur*, explique Hamé. *On aurait pu se contenter de notre petit pré carré musical et naviguer dans les codes qu'on connaît très bien. Je pense qu'il y a un côté* gambler *: on mise, on met tout en risque. Dès qu'on se sent un peu trop à l'aise et qu'on se sent faire des choses avec facilité, il faut aller voir ailleurs. Le procès* [Nicolas Sarkozy avait porté plainte contre Hamé, coupable, selon lui, d'avoir diffamé la police dans un texte publié avec l'album *L'Ombre sur la mesure*. Après huit ans de procédure, Hamé a été relaxé, ndlr], *la censure, nous ont poussé à faire ça. Faire des œuvres multiples pour continuer à exister, c'est notre passion première. Il faut faire comme Mohammed Ali face à George Foreman : continuer tout en mettant des droites. Gagner le prix de notre indépendance.* » Ce qui le pousse aussi à se confronter à l'image c'est une passion sans bornes pour le cinéma. Son premier choc ? « Rencontre du troisième type *de Spielberg. Quand j'ai essayé de me forger une cinéphilie, j'ai été marqué par Scorsese, Spike Lee ou encore* Le Miroir *de Tarkovski, un film peu connu dont les images, assez étranges, peuvent hanter bien après leur visionnage.* » Le profil d'Hamé, évoluant entre image et musique, convainc Lili Hinstin – directrice du festival EntreVues et sœur de Léo Hinstin, chef opérateur sur le premier court métrage d'Hamé – de lui proposer la place du parrain du jury Eurocks One+One. Amateur de la bande-originale de *Mean Streets* et de celle composée par Curtis Mayfield pour *Superfly* (« *il réécrit le film et en écrit même la critique. Il rend justice à l'expérience collective des Afro-Américains alors que le film la bafoue* »), Hamé devrait porter son attention sur le dialogue s'animant entre la musique et le film.

NOVO

*Emmanuel Abela*

Décembre 2015

(mensuel)

*Par Emmanuel Abela*

**En-tre-vues**

# Non-lieu de la mémoire

**EntreVues accueille 400 lycéens sur le thème de Matière et Mémoire. Au sein de la riche programmation de films d'Alain Resnais, Claude Lanzmann ou Werner Herzog, focus sur Récits d'Ellis Island, chef-d'œuvre absolu de Georges Perec et Robert Bober.**

Sur la question de la mémoire, *Récits d'Ellis Island* (1978) de Georges Perec et Robert Bober a posé quelque chose de définitif : une méthode documentaire qui creuse en profondeur les tréfonds de l'Histoire, de manière collective et individuelle. Et même s'il feint de découvrir ce qu'il cherche véritablement, Georges Perec situe clairement sa quête : derrière les visages des milliers d'anonymes qui passent par « l'île aux larmes » entre la fin du XIXe et une bonne partie du XXe, apparaissent tous les visages de ceux qui n'ont pas voulu, ni pu quitter le Vieux Continent. Parmi lesquels sa mère, Cyrla Szulewicz, juive polonaise émigrée en France, arrêtée puis déportée à Auschwitz le 11 février 1943. De manière implicite, il oppose par un étrange effet miroir Ellis Island, usine à fabriquer des Juifs-Américains à Auschwitz-Birkenau, usine à fabriquer des Juifs morts. Dans sa comptabilité presque mécanique du nombre de migrants aux États-Unis, *« cinq millions d'émigrants en provenance d'Italie / quatre millions d'émigrants en provenance d'Irlande [...] / trois millions d'émigrants en provenance d'Autriche et de Hongrie / trois millions cinq cent mille émigrants en provenance de Russie et d'Ukraine »*, s'oppose une autre comptabilité, de manière tout aussi mécanique, celle des déportés dans les camps ; tout comme aux bateaux s'opposent des trains – un procédé qu'avait exploré en son temps Steve Reich avec le superbe *Different Trains*. Sur site, l'incertitude, la détresse, l'instinct de survie sont voisins, à cette différence près, bien sûr, qu'à Ellis Island l'espoir d'une vie nouvelle anime les migrants dans une démarche volontaire. Puis, il y a ce texte dit en voix-off par l'auteur au moment où la caméra parcourt les ruines de ce lieu de mémoire : *« Ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici, c'est l'errance, la dispersion, la diaspora. Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil, c'est-à-dire de l'absence de lieu, le non-lieu, le nulle part. [...] Ce qui pour moi, se trouve ici ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces, mais le contraire : quelque chose d'informe, à la limite du dicible, quelque chose que je peux nommer clôture, ou scission, ou coupure, et qui est pour moi très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif. »* Aujourd'hui, il paraît évident que notre lecture des *Récits d'Ellis Island* se fait également au regard des mouvements de population considérables qui frappent aux portes de l'Europe. Comme si l'Histoire ne cessait de se répéter sans fin.

NOVO

*Emmanuel Abela*

Décembre 2015

(mensuel)

*Par Emmanuel Abela*

**En-
tre-
vues**

# L'enfance, terreau fertile

**À EntreVues, les enfants et jeunes adolescents sont loin d'être oubliés. La programmation Junior leur est destinée avec des classiques du cinéma, mais aussi quelques belles surprises.**

On le sait, pas facile de sensibiliser les mômes au cinéma. Leur environnement visuel est tellement embrumé par tout ce qu'on cherche à leur imposer, sans compter la pression sociale qu'exercent les petits camarades. Nulle rémission possible au pays de l'image reine et de la publicité ! Pourtant, la poésie est quelque chose qui leur reste accessible. Un regard vierge saura toujours faire la distinction entre ce qui relève de la consommation courante – voire de la vulgarité ambiante – et une œuvre véritable. Loin de nous l'idée de jouer les rabat-joie ou les censeurs à la petite semaine, mais qu'on se le dise : une œuvre de cinéma – ce qui inclut aussi les grands dessins animés –, regardée dans un cinéma provoque chez l'enfant une émotion qui ne le quittera plus jamais ; elle le construit, nourrit la réflexion en lui, lui donne la possibilité du choix.

La programmation junior d'EntreVues a pour but de confronter les gamins, et bien sûr leurs familles, à une sélection très variée de films, fictions, animations : des grands classiques comme *Stand by me* de Rob Reiner ou des raretés comme l'ensemble des courts métrages qui composent *L'hiver féérique*, avec des techniques originales, l'animation de dentelles par exemple, ou plus traditionnelles, dessins au crayon, peintures et autres papiers découpés. À ce titre, de revoir *Le Livre de la Jungle* – eh oui, un Walt Disney ! – nous rappelle combien on s'attachait encore au récit et à la forme dans les années 60, avec des environnements de toute beauté, peints à la main. Ce long métrage de 1967, à mon sens l'un des plus beaux des studios Disney, reste un délice de narration, d'humour, mais aussi d'humanisme. Dans nos plus beaux fantasmes, nous avons tous été un jour Mowgli dans sa volonté de rester dans la jungle – ou cette jeune paysanne qui l'accueille dans son village ! – ; nous nous sommes tous laissés tenter par le discours hédoniste de l'ours Baloo, subtilement en rupture avec la société de consommation – « *Il en faut peu pour être heureux ! / Vraiment très peu pour être heureux / Il faut se satisfaire du nécessaire* » – ; nous avons tous été rappelés à la raison par la panthère noire Bagheera, tout en nous méfiant de la fourberie du serpent Kaa ; et bien sûr, nous nous sommes tous battus avec le tigre Sherkan prêt à nous dévorer tout cru. Nous restons animés par cette même pulsion de vie, confrontés comme dans certains courts métrages de Charlie Chaplin – dont *Charlot au Music-Hall* présenté entre autres films muets dans le cadre d'un ciné-concert –, à l'incompréhension que la liberté d'esprit suscite parfois, mais nous continuons de lutter encore et encore avec cette ferveur née de l'enfance. Une ferveur que certains des films de cette belle programmation peut raviver dans les mêmes conditions chez les petits, et les moins petits d'aujourd'hui !

VIVRE LE TERRITOIRE

Janvier 2016
(mensuel)

N° 162 JANVIER 2016

VivreleTerritoire

LE MAGAZINE DU DÉPARTEMENT DU TERRITOIRE DE BELFORT



REPORTAGE

cinéma

# Entrevues, un tremplin pour les jeunes réalisateurs

**Plusieurs milliers de spectateurs ont participé du 28 novembre au 6 décembre 2015 à la 30e édition d'Entrevues. Le Festival international du jeune cinéma indépendant et novateur de Belfort, soutenu par le Département, a été rythmé par des rétrospectives, des séances spéciales et des temps forts, sans oublier la traditionnelle compétition internationale de premières œuvres, l'essence même du festival. Les talents locaux aussi étaient à l'honneur. Une chance unique pour les jeunes réalisateurs francs-comtois de montrer leur travail et d'échanger avec le public.**

2

**Sarah Barzyk, originaire d'Arbouans (25)**

Cette année, le festival Entrevues a sélectionné mon deuxième court-métrage *Marlowe* dans la catégorie « Talents locaux ». Ce film raconte l'histoire d'un homme qui dans sa jeunesse a vendu son âme au diable. Arrivé à l'échéance du pacte, il demande à Lucifer de lui accorder une chance de la récupérer. Le personnage de Marlowe est interprété par Jean-Pierre Mocky. On trouve aussi Ludovic Berthillot ou encore Jacques Attali. Le fait d'être sélectionné à Entrevues permet aux spectateurs franc-comtois de connaître les artistes de la région et de les soutenir en allant voir leurs films. Cette année, beaucoup d'étudiants étaient présents, c'est un plaisir de parler avec eux de cinéma, des films et de leurs projets personnels touchant le milieu du spectacle. Pour moi, Entrevues est tout un symbole, car il associe le cinéma et ma région, deux notions qui me tiennent à cœur. C'est un festival qui évolue depuis trente ans et qui propose un choix cinématographique de qualité.

*Marlowe*

**Gaëtan Selle, originaire d'Héricourt (70), coréalisateur avec Marc Madi-Durand**

Mon court-métrage se nomme *Premiers pas*. Je l'ai coréalisé avec Marc Madi-Durand. Il raconte l'histoire d'un homme esseulé qui voit sa vie bouleversée par une mystérieuse jeune fille qui l'observe. Comme tous mes précédents films, il s'agit d'une autoproduction. Nous avons réuni un budget de 700 € via une plateforme de financement participatif. Nous avons eu besoin de deux journées de tournage à Belfort et ses environs. C'est la deuxième fois que je présente un film à Entrevues à la séance spéciale « Talents locaux ». Ce fut une super expérience de montrer un de mes films sur grand écran, dans un cinéma familier où j'avais davantage l'habitude d'aller voir les films des réalisateurs que j'admirais. C'est très encourageant. Je pense que c'est très important, pour un jeune réalisateur qui souhaite vivre de sa passion, de pouvoir montrer ses films. Cela permet d'être encouragé, d'obtenir des réactions d'une audience et de progresser dans notre apprentissage.

*Premiers pas*

**Louise Courvoisier, originaire de Cressia (39)**

J'ai réalisé « Circle Song » en troisième année d'études à la Sorbonne à Paris. Il s'agit d'un docu-fiction autour d'un groupe de jeunes se retrouvant à la campagne afin de partager des moments artistiques et amicaux dans un paysage idyllique, en Franche-Comté. L'idée étant de mêler ces jeunes à la nature. Le film a été financé grâce à une plateforme de soutien collectif, l'équipe de tournage venant des quatre coins de la France. Je suis actuellement étudiante à la CinéFabrique à Lyon. C'est donc une expérience très formatrice de pouvoir présenter mon film à ce stade de mon parcours, dans une salle de cinéma et au sein d'une programmation qui rassemble à la fois des films professionnels, avec davantage de moyens et mon court-métrage autoproduit. Ce mélange permet de belles rencontres. Les autres réalisateurs présents m'ont fait part de leurs avis sur mon film et inversement, de manière très positive et enrichissante. Je pense qu'il est essentiel de développer les séances telles que « Talents Locaux », où il n'existe pas de compétition, mais qui permettent d'avoir une visibilité et de développer l'activité cinématographique de notre belle région. Et puis, cela a naturellement une portée sentimentale. Je connaissais le festival Entrevues avant d'y présenter ce court-métrage. J'y allais tous les ans avec le lycée Pasteur à Besançon, où je faisais une option cinéma audio-visuel...

*Circle song*

**Alban Ravassard, Audincourt (25)**

L'Appel raconte l'histoire de Benoît, 50 ans, un lieutenant de police meurtri par la disparition de son épouse, Lise. Incapable d'accomplir son deuil, il voit sa santé physique et mentale décliner lorsqu'elle refait mystérieusement surface des années plus tard. L'Appel est une réflexion horrifique sur le couple et l'amour, à travers le récit d'une obsession et d'une dépendance affective maladive : celle d'un couple qui a vécu une passion si forte qu'elle en devient destructrice. J'ai été sélectionné à Entrevues dans le cadre de la séance « Talents locaux ». J'ai particulièrement apprécié cette expérience, qui au-delà de m'avoir permis d'aller à la rencontre d'un public curieux et éclectique, m'a aussi donné l'opportunité de découvrir d'autres réalisateurs locaux et leurs œuvres. La programmation est riche et variée, à l'image des échanges avec les spectateurs ou mes collègues à l'issue de la séance. Cela restera donc pour moi un excellent souvenir et une très belle expérience, d'autant plus qu'il s'agissait de la première projection de mon film dans la région. Je remercie l'équipe programmatrice du festival, salue son excellent travail de recherche et d'accompagnement qui permet à de jeunes réalisateurs comme moi de pouvoir confronter leurs œuvres au regard d'un public exigeant. Cela permet de faire évoluer notre démarche créative et artistique.

*L'Appel*

BHM MAG

23 novembre 2015
(mensuel)

# EntreVues, le festival du film de Belfort du 28 novembre au 6 décembre

**CINÉMA PATHÉ**

EntreVues, le Festival, trentième ! Et loin d'être à bout de souffle, ne vous faites pas de mauvais sang, avec une programmation si touffue, qu'on se dit qu'on est tellement mieux en spectateur. Asseyons-nous, profitons.

Plusieurs sélections, plusieurs compétitions dans la compétition, pas mal de « off » pour animer les lieux entre les séances, des rencontres, des débats, des petit-déjeuners…

Allez, générique :

**La compétition internationale** : une sélection de longs, moyens et courts métrages parmi les 1er, 2e, ou 3e film de chacun des 24 auteurs en lice pour le grand prix Janine Bazin, le prix d'aide à la distribution, le grand prix du court, le prix Eurocks One + One, le prix Camira, le prix du public pour le long et celui pour le court-métrage.

**Le cadavre exquis** : le festival a demandé à 30 cinéastes ayant fait l'histoire du festival de jouer au célèbre jeu surréaliste du cadavre exquis en choisissant un film à partir de la dernière image d'un autre film.

**Le cinéaste à l'honneur** : Otar Iosseliani.

**Cinéma de genre** : Bong Joon Ho.

**Matière et mémoire** : programmation pour accompagner le film au programme du Baccalauréat des lycées en option cinéma-audiovisuel.

**EntreVues Junior** : les enfants sont invités à une programmation très festive, avec ciné-concert, avant-première, animations surprises.

**Les séances spéciales.**

**Les afters…**

**En savoir plus :**

**www.festival-entrevues.com**

EN UNE

# BELFORT MAG

Janvier-Février 2016
(bimestriel)

BELFORTMAG
le magazine de LA VILLE DE BELFORT | www.ville-belfort.fr
janvier février 2016
NUMÉRO 267

## CULTURE EN IMAGES

Damien Meslot et Delphine Mentré entourent Jean-Pierre Chevènement qui a répondu présent à l'invitation de la soirée d'ouverture de la 30e du festival. Il a rendu hommage à la créatrice de ce festival Madame Jeanine Bazin.

du 28 novembre au 5 décembre

La 30e édition d'EntreVues, festival du film de Belfort, a donné lieu à des programmations spéciales dont l'actualité des cinéastes passés par le festival, avec des avant-premières, et des inédits.

DIVERSION

26 novembre 2015
(web)

# La compétition internationale du festival Entrevues

**Créé en 1986 à Belfort, le festival Entrevues mêle éclairages sur le patrimoine cinématographique et compétition récompensant les jeunes réalisateurs contemporains. Sa trentième édition s'apprête à débuter, le samedi 28 novembre au cinéma Pathé Beaux-Arts. Aujourd'hui Diversions vous propose un focus sur la compétition internationale.**

Douze longs métrages sont cette année en compétition, douze œuvres cinématographiques, et autant de regards sur le monde. De Madagascar au Portugal, du Japon au États-Unis, Entrevues nous fait voyager. Mais le périple est moins voyage d'agrément que prise de conscience de problématiques diverses. Ancrés dans l'ici et le maintenant, les réalisateurs le sont indéniablement, chacun à leur manière et selon leurs propres expériences. Ces longs métrages en compétition mêlent plusieurs fictions et quelques documentaires. Parmi ceux-ci, deux œuvres qui traitent, chacune à leur manière, de l'idée de frontière.

Western – Photo : DR

*Western*, des frères **Ross**, nous emmène à l'une des frontières les plus symboliques qui soient : le Rio Grande séparant les États-Unis du Mexique, zone particulièrement sensible en matière d'immigration clandestine. Mais *Western* s'intéresse plutôt au fameux mythe de la frontière et à ses représentations. Les deux frères Bill et Turner se sont penchés sur les archétypes de ce mythe, à l'image de la violence et de la loi du plus fort. Deux petites villes vivent en effet en harmonie de chaque côté du fleuve, jusqu'à l'arrivée des cartels de la drogue qui mettent en danger cette paix.

Kaili Blues – Photo : DR

De l'autre côté du monde, il y a le nouvel Eldorado que représente la Chine. Dans sa fiction *Kaili Blues*, **Bi Gan** nous présente Chen Sheng, un médecin qui part sur la route pour accomplir les dernières volontés de sa défunte mère. Dans ce road movie initiatique au pays de l'Empire du Milieu, le réalisateur et scénariste qui est aussi poète, croise la réalité et le rêve, le présent et les souvenirs, et tire parti de la beauté irréelle des paysages de Chine. Une œuvre contemplative dont on retiendra notamment un long plan séquence de quarante minutes, lente déambulation à travers les ruelles sinueuses, le fleuve et la montagne, pour un voyage qui sera également – et peut-être surtout – introspectif.

Bien d'autres univers vous attendent lors de cette compétition d'Entrevues, en matière de longs mais aussi moyens et courts métrages. Plusieurs prix seront attribués à l'occasion du festival, comme le Prix Janine Bazin décerné à un long-métrage, doté par la ville de Belfort et soutenu par le Groupement National des Cinémas de Recherche – 8000 euros -. Les jurys sont eux aussi divers, professionnels du cinéma ou jeunes spectateurs, ou encore spécialistes des arts visuels.

***Festival Entrevues*, du 28 novembre au 6 décembre -**
**Programme complet :** www.festival-entrevues.com

DIVERSION

29 novembre 2015

# Lancement officiel du festival Entrevues hier soir

**C'était hier samedi 28 novembre au cinéma Pathé Belfort. Le festival Entrevues a été officiellement inauguré, et durant neuf jours le cinéma d'auteur va côtoyer les blockbusters et autres "stars" du cinéma mondial. Entrevues présente en effet un cinéma que l'on a moins l'habitude de voir mis en avant dans les médias, mais qui déplace pourtant un public nombreux dans le monde entier, et se voit souvent primé.**

Le festival Entrevues a ouvert ses portes hier soir à Belfort – Photo : Noël Mourey

Le festival est notamment l'occasion d'apprécier plusieurs rétrospectives, découvrir ou redécouvrir des cinéastes à l'image d'**Otar Iosseliani**, réalisateur géorgien qui est présent à Entrevues en compagnie de ses collaborateurs. On pourra aussi assister ce dimanche à quelques films de l'intégrale consacrée au réalisateur sud-coréen **Bong Joon-Ho**, renommé pour son goût de l'éclectisme – du burlesque à la science-fiction en passant par le film de monstres -. À voir également aujourd'hui quelques films sortis en 1986, année de naissance du festival, dont le long métrage choc sur la guerre du Vietnam, Platoond'**Oliver Stone**, ce soir en clôture de journée à 22h30.

Plusieurs personnalités étaient présentes hier soir dont Jean-Pierre Chevènement et le maire de Belfort Damien Meslot – Photo : Noël Mourey/Diversions

**À noter que les heureux spectateurs nés en 1986 se verront offrir une place gratuite. Il suffit d'envoyer son nom à infos@festival-entrevues.com, et de se présenter à la billetterie du Cinéma Pathé à Belfort muni de sa carte d'identité. Une place sera offerte pour le film de votre choix du 28 novembre au 6 décembre.**

Cette journée grise de dimanche est une belle occasion d'aller visiter les salles de cinéma. Au programme également la fameuse compétition dont nous vous parlions jeudi – voir notre article -, avec notamment aujourd'huiDans ma tête un rond-point, premier long-métrage de **Hassan Ferhani** - né en 1986 ! – récemment primé au FID de Marseille. Le jeune réalisateur s'attache à présenter les employés d'un abattoir d'Alger, en les interviewant durant leurs pauses, et en montrant leur travail. Drôle d'endroit pour une rencontre. Le film n'est cependant en rien un plaidoyer pour le végétarisme mais traduit la volonté du réalisateur d'aller vers la vie et l'humain. Hassan Ferhani rencontre en effet plusieurs générations de travailleurs, pour évoquer les aspirations de chacun, leur rapport au monde, à l'histoire chaotique de l'Algérie et à Dieu. Notons qu'il s'en est fallu de peu pour que ces Abattoirs deviennent friche culturelle… Les intérêts financiers en ont voulu autrement, mais Hassan Ferhani est tout de même parvenu, à travers ce film, à instiller, au fil de ces témoignages, une sincérité, une poésie dans ce lieu habituellement dédié à la mort. Pour l'anecdote, le cinéma Pathé Belfort est situé… dans un ancien abattoir. On rencontre à Entrevues les grands cinéastes de demain. N'oublions pas que des réalisateurs tels que **Laurent Cantet**, **Abdellatif Kechiche**,**Idrissa Ouedraogo** et bien d'autres ont fait partie des sélections du festival.

FACTUEL.INFO

*Michèle Tatu*

lundi 9 novembre 2015
(web)

# Le Festival « Entrevues » fête ses trente ans

PRÉSENTATION

*Mercredi 25 novembre 2015 / Michèle Tatu*

Génèse d'une histoire d'amour entre Belfort et le cinéma, enrichie au fil du temps avec des rétrospectives, une compétition internationale… Du 28 novembre au 6 décembre, le programme de cette année souffle les bougies de trente ans de cinéma et éclaire son histoire. Petit rappel historique.

Avant de parler des trente dernières années du festival Entrevues, fêtées cette année, il faudrait revenir sur l'histoire de la création et l'évolution du Festival. En 1958, à Belfort, Michel Legrand et un groupe de bénévoles du CDEP (Comité Départemental d'Éducation Populaire) récupèrent un préfabriqué dans lequel se trouvait l'ancienne école de la Pépinière pour en faire un centre culturel, le premier équipement socio-culturel de quartier. En faisant les démarches pour l'aménagement de la future salle de cinéma, Michel Legrand rencontre Claude Lafaye du Centre National de la Cinématographie. Les deux hommes sympathisent et concrétisent leur intérêt commun pour le jeune cinéma avec l'organisation en 1969 de la première Rencontre Nationale du Cinéma des Jeunes Auteurs, destinée à montrer les films d'études d'élèves en école de cinéma et des films indépendants, sans pour autant les faire concourir. Le critique Rui Nogueira les rejoint quelques années plus tard. En 1979 la grève de l'Alsthom est l'occasion pour Daniel Delrieux, jeune cinéaste participant aux Rencontres de réaliser « Et toutes les mains se sont levées ». Ce film en vidéo répondait à la question : comment un événement cinématographique peut-il rejoindre un événement social ?

Dans la mouvance des années 1970, cette manifestation fleurait bon la liberté et la découverte d'œuvres singulières à l'instar des films en 8 mm de Joseph Morder ou encore le Cinématon de Gérard Courant. Les réalisateurs arrivaient avec leurs bobines sous le bras et dormaient dans un dortoir improvisé dans le Centre Culturel.
Dans les années 80 le Festival s'intègre dans le mois de l'image qui couvre l'Aire urbaine et associe le Centre d'Action Culturelle de Montbéliard. Par la suite il redevient belfortain et Montbéliard s'oriente vers la vidéo en créant le Centre International de Création Vidéo.
Depuis les premières projections, le Festival s'est structuré en passant d'une expérience d'éducation populaire portée par la vie associative de tout le Territoire de Belfort à la mise en place de l'action culturelle avec le soutien des collectivités locales et de l'Etat.

**Premières œuvres de cinéastes inconnus : Carax, Cantet, Faucon, Philibert...**
Après 17 ans d'existence dans le tissu associatif le Festival acquiert son autonomie. Rui Nogueira passe la main à Janine Bazin devenue directrice artistique au début des années 80. Depuis 1990, le Festival s'appelle Entrevues. Les projections ont lieu dans le nouveau complexe cinématographique les Alpha.
La manifestation se structure tout en restant fidèle à l'idée de départ ; il s'agit alors de présenter les films de jeunes auteurs avec une compétition qui confère à la manifestation son statut de Festival. Ainsi les premières œuvres de cinéastes inconnus Léos Carax (Strangulation Blues) Laurent Cantet (Ressources humaines, Les Sanguinaires) Patrick Grandperret (Mona et moi) Noémie Lovsky (Dis-moi oui, dis-moi non ») Philippe Faucon (« L'Amour ») Nicolas Philibert (La Ville Louvre) sont montrées à Belfort.
En permettant aux réalisateurs de se faire connaître et de continuer de faire des films, ce terreau de la création cinématographique écrit l'histoire des cinémas d'aujourd'hui ; entre « L'Amour » primé à Belfort et « Fatima » son dernier film, Philippe Faucon construit depuis 1990 une œuvre minutieuse où des questions de société et des portraits de femme interrogent le monde. De là naît une mémoire récente, celle des films de la génération de cinéastes d'après les années 70. D'autres thèmes, d'autres langages, d'autres virages dessinent le cinéma ponctués par les signes du temps et nourris l'évolution des images, fictions ou documentaires.

**Inscrire l'Histoire dans l'histoire du cinéma**

Dédié depuis ses débuts aux premiers films, le Festival Entrevues, s'est ensuite ouvert au cinéma de patrimoine en revisitant des œuvres classiques du cinéma.

Pour fêter l'année de la création du Festival, une dizaine de films évoqueront l'année 1986 avec des films emblématiques qui vont de « Platoon » ou comment Oliver Stone questionnait la guerre du Vietnam au film « Le Tocsin de Tchernobyl » de Rollan Serguienko tristement d'actualité à sa sortie en 1987. Cette volonté d'inscrire l'Histoire dans l'histoire du cinéma est une fenêtre vivante de cette édition.

Rétrospective encore, l'approche de l'œuvre de Bong Joon-ho permettra au public de voyager à travers le regard protéiforme du cinéaste dont les œuvres phares « The Host » ou encore « Snowpiercer, le Transperceneige » permettent à chacun de retrouver les plaisir premiers du cinéma à l'instar l'attrait de la peur dans une approche singulière de la science-fiction où chaque scène se déploie dans une mise en scène sidérante.

À l'occasion de la sortie de son dernier long métrageChant d'hiver, la Fabrica invite le facétieux Otar Iosseliani à évoquer avec ses collaborateurs techniques la façon dont il fabrique son cinéma. L'aspect vivant de cette rétrospective monographique permettra de découvrir les arcanes de l'imaginaire poétique d'un des chefs de file du cinéma géorgien, héritier de chaque Tati côté gag et d'une subtile insolence par son approche particulière de la Géorgie.

**Cadavres exquis sur le mode du jeu surréaliste**

Enfin pour fêter cette trentième édition avec les cinéastes qui ont fait l'histoire du Festival, une programmation novatrice intitulée « Cadavres exquis » reprend sur le mode du jeu surréaliste, l'expérience inventée par Bunuel et Dali lors de l'écriture du film « Le Chien andalou » : cela consistait à accueillir spontanément une image sans que celle-ci soit contaminée par des idées reçues. Ici le jeu consistait à envoyer le dernier photogramme d'un film à un cinéaste et celui-ci choisissait le film qui lui venait à l'esprit et envoyait à son tour la dernière image de son film au cinéaste suivant. Les réalisateurs invités à participer à « Cadavres exquis » ayant pour la plupart participé à la compétition du Festival sont invités à venir présenter le film qu'ils ont choisi : Claire Simon, Dominique Marchais, Patricia Mazuy, F.J. Ossang, Jafar Panahi…

Le Festival « Entrevues », un des pionniers en matière de présentation de films de jeunes auteurs, s'est transformé au fil du temps : les délégués artistiques qui se sont succédés depuis 30 ans, Janine Bazin, Bernard Benoliel, Catherine Bizern et Lili Hinstin l'ont peu à peu transformé en étant à l'affût du cinéma en train de se faire et du cinéma à revoir. Le mot « Entrevues » montre qu'il s'agit de pressentir le cinéma de demain.

Il donne au Festival l'image d'une lucarne derrière laquelle le monde, les hommes et les images sont là, miroir de nos rêves, de nos tourments et de notre Histoire.

**Quelques fragments de souvenirs du festival écrits façon Georges Perec…**

Je me souviens de mon premier Festival, d'une conférence de presse très agitée en présence de Samuel Fuller.
Je me souviens que j'étais exploitante au cinéma les Alpha en 1989 : mon bureau au sous-sol, était le lieu où les cinéastes déposaient leurs affaires. Cette consigne improvisée regorgeait de vêtements ; Hubert Knapp et d'autres invités du Festival venaient s'y asseoir.
Je me souviens de Janine Bazin ; elle m'offrait des glaces que nous dégustions dans l'escalier en parlant de cinéma.
Je me souviens qu'André S. Labarthe portait toujours un chapeau noir.
Je me souviens de « La Ville Louvre » de Nicolas Philibert qui avait obtenu le Grand Prix en 1990 ; je n'avais pas pu le voir cette année-là. Je l'ai vu longtemps après.
Je me souviens de l'inauguration de la rue François Truffaut ; il faisait froid et je me demandais pourquoi la rue était si éloignée du centre ville et pourquoi le lieu choisi était une impasse. Ses filles Eva et Laura étaient là.
Je me souviens des révélations sur le père de François Truffaut dentiste à Belfort ; subitement tout le monde disait avoir bénéficié de soins dentaires dans son cabinet.
Je me souviens d'avoir croisé Micheline Presle et Suzanne Schiffman deux grandes dames du cinéma dans la Galerie marchande des 4 As.
Je me souviens du premier article que j'ai écrit pour le journal « Le Pays » ; c'était un entretien avec Marco Ferreri que j'avais intitulé « Le sexe, la bouffe et Dieu… »
Je me souviens que Bernadette Lafont avait dédicacé son livre « La Fiancée du cinéma » et qu'elle souriait toujours.
Je me souviens que Jean-Pierre Léaud était silencieux.
Je me souviens de la venue de Béatrice Dalle qui avait fait un buzz à une époque où ce mot était très peu utilisé.
Je me souviens du « Trésor des îles chiennes » de J.F. Ossang (Grand Prix du Jury du Festival en 1990. Un film d'un éblouissant noir et blanc. Le cinéaste a avait une allure de rocker. Je n'ai jamais vu ses autres films.
Je me souviens d'avoir participé une émission de radio avec Laurent Bonelli sur Europe 2 ; il avait interviewé Sandrine Kiberlain alors inconnue ; elle avait un rôle dans « En avoir ou pas » de Laetitia Masson (1995) et se plaignait d'avoir un cou de girafe.
Je me souviens d'avoir réalisé un entretien avec Jafar Panahi l'auteur de « Taxi Téhéran », l'année où il a obtenu un Prix pour « Le Ballon d'or » (1995).
Je me souviens que le Festival Entrevues a montré beaucoup de films iraniens en compétition et que dans chaque film, il y avait la question du détournement de la censure. Je pense à « La Clef » de Ebrahim Forouzech le premier qui me revient en mémoire, mais il y en avait d'autres.
Je me souviens que Barbara est décédée un 24 novembre. A côté du cinéma un bar diffusait en boucle « L'Aigle noir»
Je me souviens d'une fin de Festival en 1997, du repas et de l'after ; nous avons dansé toute la nuit avec Hervé Leroux (Reprise) Rafi Pitts (La Cinquième saison) et Charles Najman (La Mémoire est-elle soluble dans l'eau ?).
Je me souviens de l'hommage à Antonioni ; tous les journalistes couraient dans tous les sens et Antonioni ne pouvait pas escalader les marches de la scène.
Je me souviens d'avoir fait le pari d'entrer au cinéma par l'issue de secours. Je ne raconte pas la suite même s'il y a prescription.
Je me souviens d'avoir croisé Laurent Cantet un samedi matin sur le quai de la gare de Belfort. Il avait présenté « Les Sanguinaires » et n'avait pas obtenu de Prix. Il était déçu et rentrait à Paris.
Je me souviens que Richard Gorrieri portait un œillet à la boutonnière plusieurs années de suite.
Je me souviens que Cyril Mennegun venait s'asseoir à côté de moi dans la salle en sortant de son travail dans la restauration. Il me disait « un jour c'est sûr je serai cinéaste et je présenterai un film à Entrevues». Il a obtenu le Prix du Public à Entrevues en 2011 et de nombreux autres (Prix Louis Delluc, César du Meilleur premier film, Prix SACD, Bayard du Premier film). Pas mal Cyril !
Je me souviens encore que l'an dernier Jean-Claude Brisseau s'est battu comme un beau diable pour expliquer au public qu'il expérimentait la 3 D pour tourner des scènes d'amour. Je me suis souvenue d'« Identification d'une femme », de Michelangelo Antonioni. Le film mettait en scène un cinéaste qui essayait de s'approcher de l'amour. Face à L'impossibilité de filmer ce mystère, à la dernière séquence, il se tournait vers le cosmos tout aussi indéchiffrable. Antonioni m'avait convaincue.
Enfin, je me souviens de l'édition 2015, des films « New Territories » de Fabianny Deschamps, « Iranien » de Mehran Tamadon, « Sud Nord Eau déplacer » de André Boutet, « Je suis le peuple » de Anna Roussillon des œuvres qui écrivent le cinéma du présent et qui sont les dernières à la surface de ma mémoire…

# FRANCE BLEU BELFORT-MONTBÉLIARD

(radio)

Du lundi 23 novembre au vendredi 4 décembre

Interview de Michèle Demange – 10 anecdotes sur le festival

Interview de Marie Holweck – Entrevues Junior et de la boum anniversaire

Vendredi 27 Novembre à 17h40

**Agenda (durée trois minutes)**

Interview d'un professeur au conservatoire de Belfort - le ciné concert « 120 ans de cinéma » avec charlot au music-hall et autres incroyables spectacles et la partition écrite par ses élèves.

Vendredi 27 Novembre à 17h40

**Grand agenda (durée 5 minutes)**

Interview en direct de Lili Hinstin - présentation de la 30e édition

Mardi 1er décembre à 6h50

**Ils font bouger la Franche-Comté » (durée deux minutes)**

Jérôme Baverey - présentation de ce passionné de cinéma et public assidu du festival Entrevues

Jeudi décembre à 6h50

**Actus**

Sujet sur les Séances Scolaire et les ateliers pédagogique de la Cinémathèque avec Megi Kraljevic

# FUN RADIO BELFORT

25 novembre 2015
(radio)

***Sujet Entrevues Junior*** *diffusé à 10h40, 16h40, 18h40 et 19h40*

# RTL 2 BELFORT

24 novembre 2015
(radio)

***Sujet festival Entrevues*** *diffusé à 10h45, 17h45 et 18h45*

# FLUX 4

du 2 au 5 décembre 2015
(web radio)

## Emissions en direct du festival de cinéma EntreVues 2015

### Reécoutez toutes les emissions du festival 2015

**JOUR #4 – SAMEDI 5 DÉCEMBRE**

- Rencontre avec **Matias Meyer**, réalisateur franco-mexicain dont le troisième long-métrage Yo est en compétition internationale. Adaptation d'une nouvelle de Jean-Marie-Gustave Le Clézio, le film raconte le parcours initiatique de Yo, homme simplet au corps d'ogre et aux désirs d'enfants.

  0:00

- Rencontre avec **Youri Tchao-Debats**, réalisateur du court-métrage La Révolution n'est pas un dîner de ga et **Vincente Perez**, comédien et interprète dudit film. Un premier film racontant la rencontre entre deux jeunes gens et leur désir de se séduire.

  0:00

### JOUR #3 – VENDREDI 4 DÉCEMBRE

- Rencontre avec **Emmanuel Parraud**, réalisateur, dont le second long-métrage *Sac la mort* est en compétition internationale. Un film qui en suivant l'itinéraire de Patrice brosse un portrait en creux de la Réunion et de sa culture, entre mysticisme et désillusion.

  0:00

- Rencontre avec l'inénarrable **Serge Bozon**, « enfant » d'EntreVues (où il est venu à plusieurs reprises). Acteur, réalisateur et critique de cinéma, Serge Bozon animait pour cette édition une masterclass avec la chorégraphe Julie Desprairies et le musicien Mehdi Zannad sur le thème « Composer pour le cinéma », masterclass dans le cadre de laquelle il a présenté son dernier court-métrage, *L'Architecte de Saint-Gaudens*. Nous évoquons également avec lui son choix pour le Cadavre exquis : *C'était le mois de mai*, film de Marlen Khoutsiev.

  0:00

- Rencontre avec **João Nicolau**. Réalisateur et monteur, João Nicolau (dont tous les films ont été présenté EntreVues), est ici afin présenter *John From*, son troisième long-métrage. Une fiction contaminée par le fantastique qui raconte avec sensibilité et fantaisie l'histoire d'amour entre une jeune adolescente et son voisin.

  0:00

### JOUR #2 – JEUDI 3 DÉCEMBRE

- Rencontre avec **Thomas Salvador**, réalisateur – et acteur dans ses propres films. Régulièrement programmé à EntreVues (son premier long-métrage *Vincent n'a pas d'écailles* y avait été présenté en avan première en 2014) Thomas Salvador participe cette année au Cadavre exquis.

  0:00

- Rencontre avec **Hassen Ferhani**, réalisateur. Après trois court-métrages dont deux documentaires et une fiction, Hassen Ferhani présente dans le cadre de la compétition internationale son premier long, *Dans ma tête un rond-point*. Tourné au cœur des abattoirs d'Alger, ce documentaire (primé au FID) qui se veut non pas un film « sur des ouvriers mais avec des ouvriers » suit au plus près une poignée d'employés.

  0:00

**JOUR #1 – MERCREDI 2 DÉCEMBRE**

- Rencontre avec deux des sélectionneurs des films de la compétition internationale : **Mathieu Macheret,** journaliste et critique de cinéma au Monde et **Laurence Reymond**, programmatrice à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et au Festival de Cinema de la Ville de Quebec.

- Rencontre avec **Myriam El Hajj**, réalisatrice dont le premier long-métrage, *Trêve*, est en compétition.

- Rencontre avec **Ana Maria Gomes**, artiste et réalisatrice, dont le moyen-métrage *Antonio Lindo Antonio* (Antonio, Bel Antonio) est en compétition.

0:00

Flux 4 à EntreVues 2015, c'était : Florence Andoka, Caroline Châtelet & Fabien Velasquez aux micros et Olivier Legras à la réalisation.

L'équipe de Flux4 remercie bien bien bien Lili Hinstin, Michèle Demange, Audrey Grimaud et toute l'équipe du festival EntreVues et de l'association Cinémas d'aujourd'hui.

# PRESSE NATIONALE

CAHIERS DU CINÉMA

*Hugues Perrot*

Novembre 2015

(mensuel)

LE JOURNAL

*Janine Bazin et F.J. Ossang à Belfort en 1990.*

**ANNIVERSAIRE.** Entrevues fête ses 30 ans cette année. L'occasion de revenir sur la genèse de ce festival dédié aux jeunes cinéastes et de redécouvrir tout un pan du cinéma des années 80.

# Belfort, fort de la jeunesse

Le Festival du film Entrevues de Belfort (qui se déroule cette année du 28 novembre au 6 décembre) a atteint l'âge de maturité : 30 ans. Trois programmes célèbrent l'anniversaire. Le premier prend la forme d'un cadavre exquis, un film de montage pour lequel le festival a demandé à des cinéastes de choisir des images en réaction à d'autres comme un marabout-bout de ficelle – relecture ludique, presque langloisienne, de l'histoire du cinéma. Le deuxième est un florilège de films sortis en 1986, année de la création d'Entrevues. Enfin le troisième rassemble les derniers films de plusieurs cinéastes découverts à Belfort. Joli choix qui montre combien Belfort n'est pas seulement un révélateur de talents, mais aussi un compagnon de route de nombreux jeunes cinéastes pour qui le passage dans l'est de la France fut décisif.

### Des Rencontres à Entrevues

Mais Belfort a plus que 30 ans. Pour saisir l'ampleur du festival et se rendre compte de son rayonnement, il faut revenir quelques années en arrière, en 1969, quand furent créés, sous l'impulsion du CNC et du CDEP (Centre départemental d'éducation populaire) de Belfort, les Rencontres cinématographiques des jeunes auteurs. Destiné avant tout à diffuser les films d'études d'élèves en école de cinéma (Idhec et Louis-Lumière, principalement), ce festival n'a pas encore en tête de faire concourir les films. Il s'agit avant tout de rendre visibles des travaux d'études ne bénéficiant pas d'une exposition en dehors de l'école. À une époque où les festivals de courts et moyens métrages tels que Pantin, Brive ou Clermont n'existaient pas, ce geste, inscrit dans la continuité de Mai 68, supposait une nouvelle façon de s'intéresser à la jeunesse.

C'est avec la création en 1978 d'un nouveau complexe cinématographique, l'Alpha, que le festival se structure : un poste de délégué général est créé (ce fut Rui Nogueira), et une compétition est introduite. Après une année 1979 un peu houleuse et l'importante grève des salariés d'Alsthom Belfort, le festival passe à la vitesse supérieure en 1980 avec l'arrivée de Janine Bazin, qui, avec l'aide de Jean-Pierre Chevènement, va poser les fondements du festival : la programmation ne se cantonne plus aux seuls films de fin d'études, mais s'élargit à tous les premiers films, l'idée étant de faire le lien entre le cinéaste et l'industrie dans laquelle il évolue, tout en redynamisant une ville pour qui la fréquentation des salles n'est pas une priorité. Membre dans les années 40 de l'association militante Travail et Culture

Janine BAZIN

Claire SIMON

"La police"

Pedro Costa
O Sangue

*Rituel de Belfort : chaque festivalier est photographié avec un polaroïd. Ici Janine Bazin en 1990, Claire Simon en 1988 et Pedro Costa en 1989.*

où elle rencontra André Bazin, créatrice avec André S. Labarthe de *Cinéastes, de notre temps*, Janine Bazin porte le combat de la jeunesse au sein du festival, qui prend le nom d'« Entrevues » en 1986, année des premières grandes rétrospectives, autre facette importante de la manifestation.

### Génération perdue

En écumant les archives du festival, on est frappé de constater que la plupart des cinéastes représentés dans les années 80, et dont certains furent lauréats à plusieurs reprises, semblent avoir disparu de la circulation. C'est comme si cette période était tombée dans un trou noir, alors qu'on y créait de nouvelles formes, s'inspirant aussi bien du cinéma expérimental que des films de la Hammer ou d'Eustache et Rohmer. Comment hériter des années 60-70, de vingt ans de combats menés avec rage ? Les années 80 relancent le cinéma sur une voie plus manifestement marginale, parfois détachée des idéologies. Entre 1981, quand Leos Carax débarque avec *Strangulation Blues*, et 1990, quand F.J. Ossang remporte le Grand Prix avec *Le Trésor des îles Chiennes*, film expressionniste au montage insensé, éclairé par un fanal spectral aux couleurs granit, on croise dans les allées du festival des cinéastes dont certains avaient montré leurs premiers travaux quelques années plus tôt comme Pascale Ferran, Claire Simon, Jean-Claude Brisseau (*Un jeu brutal* en 1983), François Dupeyron, Joseph Morder (*L'Arbre mort* en 1988, étonnant film méconnu), Laurent Perrin ou Patrick Grandperret (*Mona et moi* en 1990). On trouve plusieurs critiques des *Cahiers* de l'époque, tels Alain Philippon (*Les Filles du Rhin*, 1990), Marc Chevrie (*L'Ourse bleue*, 1990) ou Alain Bergala (*Incognito*, 1989). On sent que le festival était là pour tendre la main à une génération de cinéastes passés par la critique qui l'accompagnait à plusieurs niveaux. Mais d'autres films, d'autres noms se sont toutefois perdus dans l'oubli. Alors profitons de ce flash-back dans les années 80 pour remettre en lumière trois films montrés à Belfort, à l'époque des Rencontres et à celle d'Entrevues.

### Trois oubliés

Compagne de Georges Perec, actrice pour Marcel Hanoun, Catherine Binet a réalisé, outre un documentaire introuvable de 3 heures sur l'écrivain, *Te souviens-tu de Gaspard Winckler ?*, un film immense, *Les Jeux de la comtesse Dolingen de Gratz*, qui aurait pu être pour certains un phare comme *Flammes* d'Arrieta le fut pour d'autres. Mais hormis sa présentation à la Venise en 1981 et sa mention du jury à Valence en 1982, le film fut un échec commercial, condamnant la réalisatrice à l'oubli. Géant boiteux avançant à tâtons dans la nuit, le film procure cette sensation unique que l'on vit en hypnagogie, lorsque le sommeil s'empare de vous mais que le réel n'a pas abdiqué. Le film chahute tout, du scénario mille-feuilles au montage d'une grande élégance en passant par les acteurs au jeu erratique, qui donnerait à penser que l'on a sous les yeux des statues tressaillantes, et Binet réussit avec une aisance confondante à réaliser un ovni sans l'aura un peu tape-à-l'œil qui les accompagne généralement.

Il faut aussi reparler de Virginie Thévenet qui donne à voir une jeunesse parisienne dans toute sa beauté avec un humour et un art du verbe si rares de nos jours. Son premier long, *La Nuit porte-jarretelles* (1984), suit les déambulations nocturnes ivres dans Paris d'un jeune homme un peu timide et d'une jeune métisse, libre et extravertie, qui s'improvise guide et émancipatrice sexuelle le temps d'une traversée jusqu'au petit matin. On y voit Caroline Loeb, Pascal Greggory, Elli Medeiros. On y chante, danse, boit sans objectif, et au petit matin on est transi sans savoir pourquoi : le froid qui saisit le corps ou cette calme certitude qu'on vit maintenant les grandes heures de sa jeunesse ? Le film dispense une mélancolie sourde qui ne montre jamais son visage mais éclate au détour d'un raccord sur une jeune soprano qui répète dans un appartement, ou sur un homme ivre, au regard absent, qui s'éteint au fond d'un bar. Il faut redécouvrir cette cinéaste qui, à elle seule, pour avoir traversé un pan du cinéma des années 80 (actrice chez Zucca, Béraud, Rohmer, Christian Vincent ou Assayas), représente ce que cette période a eu de plus énergique.

En 1986, le Grand Prix du long métrage est attribué au très beau *Ragazzi* de Vincent Martorana. Auteur de quelques courts et longs métrages introuvables, Martorana est l'exemple type du cinéaste prometteur tombé dans les plis d'une histoire du cinéma qui semble avancer par à-coups. Qui a vu *Ragazzi*, qui suit les errances de quatre jeunes Siciliens dans le petit village de Racalmuto ? Malgré l'omniprésence de ses films à Belfort entre 1982 et 1987, Martorana est un cinéaste oublié (il n'est pas trop tard : *Ragazzi* est visible en entier sur Vimeo).

### L'esprit de Belfort

Belfort a révélé ensuite d'autres jeunes cinéastes français. Les Grand Prix en attestent : Sandrine Veysset (*Y aura-t-il de la neige à Noël ?*, 1996), Laurent Achard (*Plus qu'hier, moins que demain*, 1998), Laurent Cantet (*Ressources humaines*, 1999) Abdellatif Kechiche (*L'Esquive*, 2003, un gros coup puisque le film était en première mondiale !)… La liste est longue, et cette histoire est plus connue. Dans le même temps le festival s'ouvrait de plus en plus à l'étranger, en récompensant João Pedro Rodrigues (*O Fantasma*, 2000), Tariq Teguia (*Rome plutôt que vous*, 2007) ou Albert Serra (*Le Chant des oiseaux*, 2008). Les délégués généraux (Bernard Benoliel, qui a pris la suite de Janine Bazin en 2001, Catherine Bizern de 2005 à 2012, et aujourd'hui Lili Hinstin) ont tous œuvré, en s'en tenant au principe de ne sélectionner que les premiers, deuxièmes et troisièmes films, à préserver ce goût de la découverte. L'enjeu aujourd'hui est de ne pas oublier cette histoire, et ses origines, pour que la jeunesse se tende la main d'une décade à l'autre, et que perdure l'esprit de Belfort.

**Hugues Perrot**

CAHIERS DU CINÉMA

*Louis Seguin*

Novembre 2015
(mensuel)

**En 1986, la première édition d'Entrevues projetait un beau documentaire qui ressort en salles le 11 novembre : *Les Yeux brûlés* de Laurent Roth.**

# Tirer à vue

Découvrir *Les Yeux brûlés* aujourd'hui redouble la force de sidération de ce court film (une heure tout juste). Officiellement, il s'agit d'une commande de l'ECPA, le service cinématographique des armées, passée au mitan des années 80 à Laurent Roth, cinéaste documentaire en début de carrière. Et la commande fut respectée, probablement au-delà des espérances des commanditaires, les archives filmées y étant magnifiées par-delà tout académisme. Le montage des *Yeux brûlés* ne tient pas compte des particularités de chaque guerre du 20e siècle, mais privilégie les rapprochements entre les époques. Le film s'ouvre par l'entrechoquement d'images d'archives et de plans filmés par le cinéaste à l'aéroport de Roissy. Les badauds regardent la caméra en souriant, avec cette croyance instinctive si opposée à la guerre qu'être filmé, c'est être immortalisé. En quelques images, l'idée s'installe selon laquelle l'humanité est toujours semblable à elle-même, qu'un bombardement est toujours un bombardement, une foule en liesse, une foule en liesse. Trente ans plus tard, les *Yeux brûlés* apparaît autant comme un film sur la guerre et le cinéma qu'une œuvre élégiaque du et sur le 20e siècle, prenant acte d'un monde qui disparaît.

À qui appartiennent les « yeux brûlés » ? Il faut se fier à la maxime de La Rochefoucauld en exergue : « *Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.* » La Marianne aux orbites ténébreuses ouvrant le film ne signale pas l'aveuglement de l'armée vis-à-vis de son histoire, mais le statut des photographes et cinéastes, éblouis à jamais par la guerre. Leur témoignage, qui constitue le cœur des *Yeux brûlés*, dit assez combien la caméra, sur le champ de bataille, est moins un prolongement qu'un substitut du regard, prenant le relais lorsqu'ils ne sont plus en situation de voir. « *L'ennemi est toujours invisible* », signale un des cinéastes interviewés. « *Souvent, il ne se passe rien* », ajoute Raoul Coutard. Cela tombe bien, car ce dont parle le film relève de l'invisible. Daney disait que Laurent Roth rongeait « *l'os métaphysique et bazinien* ». Il s'agit de cette urgence à filmer le réel, lorsque la mort le hante et qu'il déborde toute intention de mise en scène.

Laurent Roth ne part donc pas la fleur à la caméra. Le film se fait même parfois l'écho de la vision romantique de la guerre professée par Pierre Schoendoerffer, comme l'exacerbation de tous les instants qu'occasionne la proximité avec la mort. Si le film est retors par rapport à ses conditions de production, c'est dans le dispositif que Laurent Roth instaure. Mireille Perrier, son intervieweuse tout droit sortie de *Boy Meets Girl*, ressemble à une mouche du coche : « *C'est flou, là !* » ; « *On voit rien* » ; « *Vous vous rappelez jamais de vos rêves ?* » Avec ses questions d'ingénue éhontée, Mireille Perrier sert moins de relais au spectateur qu'elle permet d'instaurer une correspondance entre la situation des interviews du film et le travail paradoxal des interviewés, qui font de la beauté avec la mort. Comme le souligne Raymond Depardon off : « *Quand on fait une photo on ne connaît plus personne. C'est comme de tirer, c'est comme de tuer.* » Avec son lyrisme crépusculaire, qui imprègne les archives comme le visage de Mireille Perrier, *Les Yeux brûlés* fait de la guerre une métaphore de la vie, rendue lumineuse par sa cohabitation avec la mort.

**Louis Séguin**

CAHIERS DU CINÉMA

*Hugues Perrot*

Janvier 2016
(mensuel)

# Belfort bizarre

Pour ses 30 ans, le Festival Entrevues de Belfort a mis en lumière trois beaux films. *Sac la mort* du Français Emmanuel Parraud, son deuxième film après un premier long à l'ACID en 2009, travaillait, sous ses atours un peu grandiloquents de nanar nollywoodien, une atmosphère flottante à partir d'une intrigue absconse. Celle-ci n'importe pas tant que la façon dont le film capte l'atmosphère vaporeuse de l'île, qui contamine les personnages et leurs interprètes semblant jouer en état d'ébriété ou de somnambulisme avancé. Entièrement parlé en créole, *Sac la mort* distille un humour non identifié construit sur de nombreuses latences dans les discussions et d'à-coups dans la narration, renforçant cette sensation de rêve éveillé ou de gueule de bois interminable. Le seul film qui tanguait dans la sélection.

Dans *Western*, les frères américains Bill et Turner Ross enregistrent la fin d'un monde (une petite communauté texane en proie aux guerres de cartels mexicains) selon deux points de vue : celui du maire de la ville et celui d'un marchand de bétail. En mettant en perspective ces deux regards désemparés par les bouleversements qui secouent leur ville, ce western élégiaque agit comme une caisse de résonance aux doutes de ces personnages mythiques (chacun résumant à lui seul une idée du pays), rendant éternel ce monde qui s'en va.

João Nicolau était de retour à Belfort avec son deuxième long métrage (après le décevant *L'Épée et la Rose*), *John From*, sur une adolescente lisboète trompant son ennui avec le fantasme d'une relation avec son voisin qu'elle imagine grand aventurier. On retrouve les thèmes du cinéaste (la rêverie et la musique comme échappatoires à une sinistrose tenace) mais renouant avec l'allégresse et le piquant de son court métrage *Rapace*.

Côté court, seuls deux films sortaient du lot : *F430* de Yassine Qnia, à la ligne éthérée, sur un jeune homme qui décide, avec de l'argent volé, de louer une Ferrari et de parader dans les rues d'Aubervilliers. Il nargue les passants d'un rire goguenard, fait des dérapages sur un parking devant des gosses ébahis. L'idée est belle : un personnage qui tourne à vide, dont on ne sait rien des ambitions, et qui roule des mécaniques. Malheureusement le film finit par s'en remettre à un scénario plus convenu. *Les Voisins* de Benjamin Hameury (coauteur avec Jonathan Vinel du beau *Play*) sonde quant à lui les peurs et doutes d'un hameau charentais aux prises avec un évadé imaginaire par le biais d'un humour tout en blagues inachevées, parant les gestes quotidiens d'un voile d'étrangeté. On ne sait pas d'où vient le rire hormis qu'il provoque la sensation de cette phrase de Sylvia Plath : « *Une galerie de porches grinçants et d'intérieurs silencieux / Figés, horribles comme une photographie de quelqu'un en train de rire / Mais mort depuis dix ans.* »

**Hugues Perrot**

LES FICHES DU CINEMA

*Alexis Duval*

Mercredi 16 decembre 2015
(tri-hebdomadaire)

## Bilan du festival de Belfort

*Chigasaki Story* de Takuya Misawa

# Un territoire de belles formes

Olivier Assayas, Chen Kaige, Walter Salles, Brillante Mendoza ou plus récemment Thomas Salvador, Laurent Achard... Depuis vingt-neuf ans, Belfort sert de tremplin à des réalisateurs du monde entier. Peut-être plus que n'importe où ailleurs, Entrevues est de ces festivals qui permettent au spectateur de cultiver de manière privilégiée un lien intime avec le septième art et ceux qui le font. D'abord parce que tout y est à taille humaine, que l'équipe de bénévoles est accessible et fort sympathique. Ensuite parce que la compétition - pour la trentième édition, douze longs métrages assortis chacun d'un court métrage -, inégale, offre un éclectisme particulièrement appréciable à celui qui la suit. Dit plus simplement, on a vu à Belfort du très bon comme du très mauvais.

Côté palmarès, on saluera la grande audace des jurys qui ont récompensé deux fois *Bienvenue à Madagascar*, lauréat du Prix d'aide à la distribution Ciné + ainsi que du Prix Eurocks One + One. Contrairement à ce que suggère le titre, la caméra de la cinéaste Franssou Prenant (dont vous pouvez retrouver l'interview sur notre site) s'est posée à Alger. Le documentaire est déconcertant, hermétique de prime abord mais fascinant par la richesse de son propos et par la forme qu'il adopte. Plutôt que l'harmonie polyphonique, la réalisatrice a choisi la superposition des voix des témoins de l'histoire algérienne récente. Progressivement, le brouhaha laisse sa place à la sensation d'être au plus près de la mélodie urbaine de la métropole maghrébine.

Dans cette compétition, les bonnes surprises étaient de taille : on ne saura que trop recommander le formidable *John From*. Monteur de *L'Été de Giacomo* (2012) d'Alessandro Comodin et de plusieurs courts signés Miguel Gomes, João Nicolau incarne ce que la production portugaise peut faire de plus inventif. Le genre de film qui vous donne envie de vivre, de rire... Loin d'être un énième prototype de feel-good movie pétri de bons sentiments, *John From* déroule tout en douceur le fil de son originalité en passant d'une esthétique réaliste au fantasme ethnographique. La photographie réalise un sans-faute : il n'y pas un plan de trop, chaque image témoigne d'une grande maîtrise et d'un grand talent. Le film a déjà son distributeur, Shellac, et devrait sortir en avril 2016. Voilà une excellente nouvelle.

Belfort, terre de voyages : Entrevues nous emmène aussi en Asie, notamment avec *Chigasaki Story* de Takuya Misawa. Sans être tout à fait une comédie, cette production japonaise, magnifiquement cadrée, ne manque pas de provoquer rires et sourires. L'amateur de Woody Allen reconnaîtra dans la bande originale certains titres empruntés aux films du maître new-yorkais. Tourné dans l'auberge traditionnelle où Yasujiro Ozu a écrit les scénarios de *Voyage à Tokyo* et de *Printemps tardif*, *Chigasaki Story* explore sur plusieurs niveaux la question du partage, de l'héritage et de la confrontation des sentiments. Un premier film rafraîchissant qui témoigne déjà d'une belle maturité.

**ALEXIS DUVAL**

L'HUMANITÉ

*Dominique Widemann*

Vendredi 27 novembre 2015
(quotidien)

# Lili Hinstin: « la création comme un combat »

PROPOS RECUEILLIS PARDOMINIQUE WIDEMANN

**Le Festival Entrevues de Belfort fête, à partir du 28 novembre et jusqu'au 6 décembre, sa 30e édition. Rencontre avec sa directrice artistique.**

Le festival fonctionne sur deux fronts. Celui de la création contemporaine et celui de l'histoire du cinéma. C'est en 1986 que Janine Bazin qui met en place ce double mouvement, assez rare dans l'univers des festivals qui choisissent le plus souvent d'orienter leur programmation soit sur la jeune création, soit sur les aspects patrimoniaux. Cette caractéristique importante du festival belfortin me semble productrice de sens. En tant que spectateur, on est comme saisi entre ces deux pôles. Des tensions qu'apportent ces confrontations peuvent naître de grandes richesses. La ligne de force, je pourrais dire la ligne de combat de Belfort, c'est la création contemporaine.

**Soutenir l'inconnu devient difficile**

À l'heure où l'argent de l'État fait défaut à la Culture, le patrimoine peut apparaître comme une valeur sûre. Dans notre monde, soutenir l'inconnu devient difficile. Quand la communication domine, l'efficacité impliquerait de se baser sur des « produits d'appel », des stars, des cotes de notoriété, plutôt que sur un réalisateur de vingt ans qui créé son premier film avec quelques copains. Heureusement, nous sommes dans un pays dans lequel des structures culturelles existent, qui nous soutiennent, comme le CNC ou la Ville de Belfort. Pour célébrer la 30e édition et affirmer notre démarche, nous avons imaginé un jeu surréaliste, un « cadavres exquis », convoquant l'inconscient et la cinéphilie de 29 cinéastes, chacun choisissant un film à partir de la dernière image du précédent. Qui mieux qu'André S. Labarthe pouvait lancer le jeu ? Parmi ces grands cinéastes, de Jafar Panahi à Yorgos Lanthimos ou encore Miguel Gomes, tous ont été primés dans différents grands festivals en 2015. Beaucoup avaient présenté leurs premiers films à Belfort. Nous poursuivons l'inscription du festival dans sa tradition de découverte et d'avant-garde, accompagnée d'une reconnaissance internationale.

**Une liberté de programmation totale**

Pour rester dans l'esprit du jeu, ces « cadavres exquis » composeront comme un portrait chinois de la personnalité du festival. Plusieurs œuvres d'art contemporain lui feront écho, notamment celles conçues par l'Espace multimédia Gantner et le Fonds régional d'art contemporain de Franche-Comté. Notre liberté de programmation est totale et nous cherchons toujours à présenter au public des films qui laissent apparaître une recherche, ceux qui ont trouvé une forme particulière pour transmettre un regard sur le monde. Notre comité en reçoit et en visionne beaucoup, près de 1 800 cette année, parmi lesquels nous avons sélectionné ceux en

compétition internationale de longs et courts métrages, et cette singularité nous saute aux yeux. Nous ne cherchons pas le « joli film ». Il peut y avoir des maladresses, des travaux de jeunes cinéastes qui n'ont pas encore la maîtrise de leur art. Pour nous, cela doit être également relié à une région du monde, à la manière dont un cinéaste de positionne par rapport à l'histoire cinématographique de son pays, celle dont il évolue au sein de courants ou de modes spécifiques qui sont parfois trop identifiables et attendus. Nous mettons à l'honneur Otar Iosseliani, dont le dernier film, Chant d'hiver, est actuellement en salles et qui n'a cessé d'exercer une grande liberté formelle et politique, mettant à nu la construction sociale en n'étant ni moraliste ni discursif.

Côté cinéma de genre, nous présentons la première intégrale en France de Bong Joon-ho, cinéaste sud-coréen, très politique lui aussi dans la diversité de ses propositions. Enfin, nous poursuivons un vaste partenariat avec la Cinémathèque française, qui, outre le prêt de films, intervient dans plusieurs sections et dispose d'une carte blanche dans celle intitulée « Matière et mémoire ». Et sera le dernier joueur des « cadavres exquis ».

L'HUMANITÉ

*Dominique Widemann*

Mercredi 9 décembre 2015
(quotidien)

# Belfort, un festival trentenaire en pleines formes

Mireille Perrier dans les Yeux brûlés, de Laurent Roth.

Photo : Shellac

**Les Entrevues de Belfort, festival international du film, se sont brillamment déroulées du 28 novembre au 6 décembre.**

Dans les rues de Belfort (Franche-Comté), l'affiche du festival Entrevues promet neuf jours de plaisir. Le plaisir est au rendez-vous, incontestable, mais à quoi tient-il ? À l'invention du cinéma pratiqué ici depuis trente ans par ses amateurs mêmes. L'anniversaire se devait d'être fêté à l'image de la manifestation qui, à chaque édition, propose des arborescences cinématographiques aux combinaisons renouvelées, invite à se lancer dans une aventure au tracé inconnu. La compétition internationale de courts et longs métrages reliait les films de vingt-quatre cinéastes, seize nationalités et des mondes entiers, premières, secondes ou troisièmes œuvres. Qu'il s'agisse de films d'école ou de remises sur le métier, la sélection porte la marque de la liberté d'esprit, d'une obstination à ce que l'art du cinéma densifie la vie, en somme d'une résistance.

**Bienvenue à Madagascar, film aux messages multiples**

Dans ce qui résiste, nous saluons bien haut le film de Franssou Prenant, Bienvenue à Madagascar. La réalisatrice, avec une économie de moyens obligée, propose une exploration d'Alger menée par la maîtrise lucide du « bricolage cinématographique » tournée en super-8. Sans jamais apparaître dans le champ, elle incorpore sa voix off à une sorte de chœur de voix humaines qui alternent ou se superposent sur un cheminement d'images qui, à chaque plan, convoque politique et polyphonie de sens. Des colonialismes au massacre de Sétif le 8 mai 1945, des souvenirs de jeunesses algériennes d'hier et de maintenant, de Kateb Yacine au gardien de square, des liesses de l'Indépendance aux déceptions et régressions d'aujourd'hui, des filets sont jetés qui nous ramènent une provende. Énoncé comme un pèlerinage, le film aux messages multiples fait retour sur l'histoire pour mieux entendre la modernité. Il faut ici « croire en la perspective temporelle », ainsi que l'affirmait Jean Epstein, cinéaste et théoricien. Le festival Entrevues s'y emploie depuis ses origines. Voyages dans le temps et l'espace de vastes cartographies laissent voir au passage des bans de spectateurs à l'âge du lycée s'aligner vers les tout premiers films du réalisateur coréen Bong Joon-ho, dont l'intégrale était présentée dans la section « Un certain genre ». White Man, film de copains où déjà germent les motifs du cinéaste, date de 1994.

**Les Yeux brûlés est revenu sur les écrans après restauration**

Une « Spéciale 30 ans après » rassemblait des films de l'année, certains sortis en salles depuis peu, d'autres à venir. Il nous faudra patienter jusqu'au printemps pour C'est l'amour, de Paul Vecchiali. Le film de Laurent Roth, les Yeux brûlés, est revenu sur les écrans le 11 novembre dernier après restauration, nouvelle jeunesse pour un film qui, en 1986, représentait la « mise en scène de la guerre ». Les preneurs d'images y sont interrogés par une journaliste qu'interprète la comédienne Mireille Perrier. Présente aux côtés du réalisateur lors de l'introduction du film, cette dernière rapportait ses interrogations d'alors sur le statut des images, cinéma ou reportages, ses questionnements sur l'exercice du métier d'actrice qu'elle avait déjà entamés avec Philippe Garrel et Leos Carax. « Petit soldat de l'image posant des questions à ceux qui se tenaient de l'autre côté de la caméra », la voilà qui réapparaît dans la Joie, autre film de Laurent Roth projeté à la suite des Yeux brûlés. Filmés à la table de lecture du théâtre, Mireille Perrier et Mathieu Amalric nous transportent dans un avion entre Paris et Tel-Aviv où l'homme en vol tient à ancrer les cendres de son père dans ce sol entre tous. Ses mots le révèlent, fauteur de guerre en impuissance quand la « Joie », nulle part inscrite, menace de s'abîmer en piqué sur un cimetière arabe.

L'art rebat les cartes et le festival met en commun toutes sortes de jeux. « Jeux des hypothèses et possibilités » des surréalistes. Inspiré des mêmes, un « Cadavre exquis » était ouvert à trente cinéastes sélectionnés en compétition les trente années précédentes. À partir du dernier photogramme d'un film choisi par l'un d'eux, chacun proposait le suivant. Liberté des associations qui exige une conscience accrue. André S. Labarthe, lanceur de dés, entamait la partie avec l'Âge d'or, de Luis Buñuel, réalisé en 1930. Pour mémoire, quelques jours après sa sortie, le 3 décembre, la Ligue des patriotes, mouvement d'extrême droite, et la Ligue anti-juive attaquaient la salle, matraquaient les spectateurs, saccageaient le foyer du Studio 28, les livres de la bibliothèque et les œuvres d'artistes qui y étaient exposées en raison de « l'immoralité de ce spectacle bolcheviste ». Le film est là, nous aussi.

•Le palmarès du Festival de Belfort 2015

LE MONDE

*Isabelle Regnier*

Jeudi 10 décembre 2015

(quotidien)

# Belfort, la cinéphile, valorise les jeunes talents

**CINÉMA**

Pour célébrer sa 30e édition, le festival Entrevues de Belfort a invité 30 cinéastes à participer à un jeu de cadavre exquis cinématographique. Au photogramme du *Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot, que lui a envoyé Patricia Mazuy, Jean-Paul Civeyrac a répondu par une autre image, issue du *Diable probablement* de Robert Bresson, lequel a conduit Alex Ross Perry à piocher son instantané dans *La Neuvième Porte* de Roman Polanski... Le jeu a ainsi donné lieu à une jolie frise de 30 images, laquelle a dicté une programmation spécial anniversaire, totalement aléatoire, de 30 films. Les joueurs avaient tous en commun d'avoir fait leurs débuts dans ce festival orienté vers la jeune création.

La compétition 2015 présentait la relève. De bonne tenue dans l'ensemble, elle fut dominée par deux premiers films, un chinois et un algérien, dont chacun des auteurs fait beaucoup parler de lui. Lauréat de la Montgolfière d'or au Festival des 3 Continents à Nantes, *Kaili Blues* de Bi Gan (sortie prévue le 24 février 2016) a été tourné autour de Kaili, une petite ville de 100 000 habitants nichée dans les montagnes luxuriantes du Guizhou dont est natif Bi Gan, qui a obtenu le Prix du meilleur réalisateur émergent au Festival de Locarno (où le film était présenté dans la section Cinéastes du présent). Ce long-métrage au charme étrange vous enveloppe dans sa course rêveuse aux côtés de petits mafieux, d'enfants livrés à eux-mêmes, de médecins de campagne, de chanteurs pop, dans un millefeuille temporel d'une fluidité étourdissante, où résonnent en sourdine les échos de certains films de Hou Hsiao-hsien (et particulièrement de *Goodbye South, Goodbye*), ou d'Apichatpong Weerasethakul. C'est beau, et magique.

**La référence Tarkovski**

Fils d'une coiffeuse et d'un chauffeur de taxi, l'auteur, un jeune homme de 26 ans au caractère visiblement bien trempé, ne se reconnaît aucune parenté avec les grands cinéastes chinois contemporains vénérés en France que sont Jia Zhang-ke ou Wang Bing. *« Mon film parle du temps, pas de réalités sociales ou économiques »*, tranche-t-il. Et s'il assume pleinement son admiration pour Hou Hsiao-hsien, il dit devoir son destin de cinéaste à Andreï Tarkovski. *« J'ai découvert le cinéma à l'université du Shanxi, où j'étudiais la production audiovisuelle. Mais au départ, comme j'aime beaucoup les animaux, je voulais faire du documentaire animalier. Je téléchargeais beaucoup de films dans ma chambre et, un jour, j'ai essayé de regarder* Stalker *de Tarkovski. Au bout de dix minutes, j'ai arrêté, car le film m'exaspérait. Mais j'avais envie d'en écrire une critique virulente, et j'ai poursuivi. J'ai bien dû mettre deux semaines à arriver au bout, tant cela me tombait des yeux. Peu de temps après, je me suis attablé devant un bon repas – des lamelles de porc sauté à la sauce de poisson, je m'en souviens encore ! – et le film m'est revenu avec force. J'ai commencé à avoir plein d'idées de cinéma. Les films de Tarkovski sont devenus une source inépuisable d'inspiration. »*

Tarkovski est aussi une référence pour Hassen Ferhani, l'auteur de *Dans ma tête un rond-point*, l'autre grand film de la compétition, arrivé auréolé du Grand Prix de la compétition française du Festival international de cinéma de Marseille. Dans ce documentaire tourné dans des abattoirs d'Alger, cet autodidacte qui s'est formé au sein d'un ciné-club, puis en tant qu'assistant de ses amis Malek Bensmaïl ou Karim Moussaoui, se livre comme le ferait un peintre, autour d'une poignée de personnalités hautes en couleur, issues de différentes régions du pays, et de différentes générations, mais toutes reliées par leur condition d'ouvrier, à un portrait en coupe de l'Algérie. La beauté de ce film, où il est moins question de viande que d'amour, de pauvreté, de poésie, de révolution, de musique, d'appel de l'exil ou de folie, tient autant à l'intelligence de ses cadrages, qui invitent au surgissement de l'action (et donnent lieu à quelques scènes sidérantes), qu'à la nature incluante d'un dispositif qui permet aux personnages de s'emparer du film en s'y mettant eux-mêmes en scène...

Exaltant la poésie de leur être, leur irréductible singularité, le cinéaste trouve en ces hommes une matière tendre, savoureuse, dont l'éclat vient irradier l'absolue noirceur de leur condition, une inextricable misère que lestent les stigmates encore à vif de la terreur islamiste qui mit le pays à feu et à sang dans les années 1990. ■

ISABELLE REGNIER

LIBERATION

Mercredi 2 décembre 2015
(quotidien)

**Festival** Dédiées au *«jeune cinéma indépendant et novateur»*, les Entrevues de Belfort ont démarré il y a quelques jours. En compétition, *Dans ma tête un rond-point*, de Hassen Ferhani, production (on retient son souffle) algéro-franco-libano-néerlando-qatarie, ou le beau *Kaili Blues*, du Chinois Bi Gan, remarqué à Locarno. PHOTO LES FILMS DE L'ATALANTE

Jusqu'au 6 décembre.
Rens. : www.festival-entrevues.com

TELERAMA.FR

*Frédéric Strauss*

Samedi 28 novembre 2015
(web)

En UNE du site

*Cinéma*

**Le festival de Belfort, trente ans et tout son talent de défricheur**



*Anniversaire*

# Le festival de Belfort, trente ans et tout son talent de défricheur

Frédéric Strauss Publié le 28/11/2015.

*Chigasaki story* de Takuya Misawa

Photo: Wa Entertainment , Inc.

**Le trentième anniversaire d'une place forte du jeune cinéma et de la cinéphilie, ça se fête ! La déléguée générale d'Entrevues revient sur l'histoire de ce festival et nous dit à quoi va ressembler l'édition spéciale qui s'ouvre ce weekend.**

Avec cinquante réalisateurs attendus entre le 28 novembre et le 6 décembre, le festival de Belfort fête son trentième anniversaire dans la joie, la vitalité et la continuité. Sous le nom d'Entrevues, cette manifestation dédiée au jeune cinéma de France et d'ailleurs n'a pas cessé, en trois décennies, de voir défiler du beau monde. Un coup d'oeil sur ses archives et ses albums photos, désormais mis en ligne, donne la mesure de la popularité de ce rendez-vous dans le cercle des grands, des bons cinéastes et des cinéphiles. Lili Hinstin, la déléguée générale, nous présente cette trentième édition, où seront en compétition « *des films fougueux* », assure-t-elle. A Belfort, le désir de cinéma rugit encore et encore !

**Après trente ans de parcours, comment se porte le festival de Belfort ?**

Le festival se porte très bien. Jeter un regard rétrospectif sur ces trente de parcours, comme j'ai pu le faire pour préparer cette édition, est très impressionnant. L'identité du festival se reflète dans le cinéma d'aujourd'hui, qui valide le travail de défrichage accompli depuis la première édition, en 1986. Cette année, on a beaucoup parlé d'Abderrahmane Sissako, qui a remporté sept César avec *Timbuktu* : son deuxième court métrage avait été sélectionné à Belfort. Le festival avait montré le tout premier long métrage de Yourgos Lanthimos, *Kinetta* (2005), primé à Cannes pour *The Lobster*. L'ours d'argent du festival de Berlin 2015 a récompensé *Taxi* de Jafar Panahi, un cinéaste dont les premiers longs ont été sélectionnés à Entrevues. Ces prix qui saluent aujourd'hui des cinéastes passés par Belfort sont importants pour nous car c'est un risque, pour une manifestation culturelle comme la nôtre, de miser sur l'inconnu, sur la découverte. Ce pari de programmer des cinéastes pas encore identifiés, tout le monde ne le fait pas ! Nous sommes donc heureux de voir cette prise de risque récompensée à travers la reconnaissance des réalisateurs que nous avons soutenus. Mais nous ne sommes pas non plus un festival graines de star ! Chaque cinéaste a son parcours, la reconnaissance publique et les prix ne sont pas les seuls critères de réussite.

**Etre jeune cinéaste n'est-il pas plus difficile aujourd'hui qu'il y a trente ans ? Les conditions de production se durcissent...**

Il y a actuellement une inquiétude dans le domaine du documentaire, dont le mode de financement est remis en question par le CNC. A terme, les mesures envisagées conduiraient à empêcher la réalisation de documentaires qui, aujourd'hui, trouvent des moyens d'exister, notamment à travers des coproductions avec des petites chaînes de télévision régionales. A Belfort, nous présentons en compétition fictions et documentaires sans distinction et nous avons beaucoup d'échos inquiets de cette crise dans le documentaire de création. C'est un espace de liberté plus grand que la fiction, moins soumis aux demandes de réécriture, par exemple, et il doit garder cette spécificité. Mais le CNC considère apparemment qu'il y a trop de petites sociétés de production et les réformes visent à écrémage. Il y a donc un danger réel d'aller vers un formatage des films documentaires, qui suivraient alors tous un parcours plus ou moins semblable. Dans le domaine de la fiction, on constate des difficultés, des inquiétudes liées à la nouvelle politique de Canal+, mais on voit aussi de jeunes cinéastes travailler rapidement au cœur de l'industrie avec des partenaires importants. Je

pense par exemple à Thomas Salvador dont le premier long métrage, *Vincent n'a pas d'écailles*, est sorti cette année, distribué par Le Pacte. Nous avions présenté ce film l'an dernier, Thomas Salvador est un cinéaste important dans l'histoire d'Entrevues. On constate aussi souvent, et il faut le redire, qu'il devient plus difficile de faire un second, un troisième film. C'est pourquoi nous gardons à Belfort la volonté de sélectionner des longs jusqu'au troisième. Il s'agit d'accompagner les jeunes cinéastes sur un début de carrière, pas seulement sur un surgissement. Cette année, la sélection comprend beaucoup de films d'école, donc des très jeunes cinéastes. Parmi eux, on voit des étudiants qui ont constitué des collectifs, comme Comète ou Emeute Films, pour produire des films en dehors de leurs écoles. Mettre sur pied des projets communs, créer des structures de production ensemble, c'est une initiative nouvelle et bel état d'esprit que nous sommes heureux de soutenir.

**On a pu craindre que le festival de Belfort se radicalise et s'oriente vers un cinéma presque expérimental, volontairement à la marge. Qu'en est-il aujourd'hui ?**

L'image du festival a parfois pu se figer, peut-être. Mais en travaillant sur les archives du festival, j'ai compris à quel point ce qui caractérise le plus Entrevues, c'est l'éclectisme. Dans les grands prix du festival, il y a eu des films assez difficiles, comme *Rome plutôt que vous* (2006) de Tariq Teguia ou *Le Chant des oiseaux*(2008) d'Albert Serra. Mais il y a eu aussi *Y aura-t-il de la neige à Noël ?* (1996) de Sandrine Veysset et *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche. Le festival a révélé Laurent Cantet et Noémie Lvovsky, qui ne sont pas des cinéastes inabordables. Jean-Paul Civeyrac, qui a obtenu deux fois le grand prix avec *Les Solitaires* (2000) et *Fantômes*(2002), représente une veine du cinéma français qu'on peut dire post-bressonienne en pensant à un certain hiératisme, une recherche esthétique très forte, mais ce n'est pas de l'expérimentation du tout. Il faut dire aussi que les grands prix ne représentent pas toute une sélection, c'est le choix d'un jury. Et il y a aussi un prix du public à Belfort ! Peut-être que le festival s'est, à un moment donné, un peu focalisé sur un rapport à la mise en scène qui serait de l'ordre du dispositif et du seul travail sur l'espace, sur le cadre. Mais c'est aussi ça, trente ans de parcours : il y a des périodes. L'important est que l'histoire reste cohérente, très généreuse et passionnante. Il y a toujours eu, à Belfort, l'avenir et le passé du cinéma, la compétition et les rétrospectives, les jeunes et les maîtres, les créateurs et ceux qui réfléchissent au cinéma. C'est ça, l'exercice vivant de l'éclectisme. Belfort est un festival qui célèbre le cinéma en liberté, on le verra très bien avec la rétrospective de cette année, consacrée à Otar Iosseliani.

**Comment le festival fête-t-il ses trente ans ?**

Le programme rétrospectif du vingtième anniversaire avait été très réussi, nous n'avons donc pas voulu refaire la même chose. J'ai eu l'idée d'un jeu, avec l'envie de sortir de la performance culturelle qui peut parfois exister dans la cinéphilie. Nous avons envoyé à un cinéaste la dernière image d'un film, en lui demandant d'y réagir en envoyant à son tour la dernière image d'un autre film à un autre cinéaste. L'image était donnée sans information, identifier le film était possible ou non mais le principe était d'explorer de façon spontanée ce que cette image faisant résonner, émotionnellement. Beaucoup de cinéastes se sont prêtés à ce jeu du cadavre exquis, comme Clément Cogitore, dont le premier film, *Ni le ciel ni la terre est sorti cette année*, ou Yann Gonzalez, le réalisateur des *Rencontres d'après minuit*, un autre visage du jeune cinéma français d'aujourd'hui. Des cinéastes étrangers sont aussi entrés dans la ronde. Nicolas Philibert a choisi un film de José Luis Guerín, des rencontres se sont faites. Le résultat est un programme inattendu, très stimulant. Nous nous sommes revenus à l'aspect rétrospectif sous un angle nouveau avec un programme consacré à l'année de la première édition du festival, 1986. Nous ouvrons cette édition avec *Ginger et Fred* de Fellini. C'est un film de 1986 qui a une force prophétique hors du commun, qui montre le cinéma face à la publicité, à la télévision. Fellini nous parle là comme Guy Debord dans son fameux essai de 1988,*Commentaires sur la société du spectacle*, mais avec la dimension de l'intime en plus. *Ginger et Fred* est un film à la fois drôle et profond, parfait pour ouvrir neuf jours d'une édition qui sera, je le crois, passionnante.

TOUTE LA CULTURE

*Yaël Hirsch*

lundi 9 novembre 2015
(web)

# ENTREVUES FÊTE SON 30E ANNIVERSAIRE ! ENTRETIEN SUR LA PROGRAMMATION DU FESTIVAL AVEC LILI HINSTIN

*Le festival* ***Entrevues de Belfort*** *est le lieu où les équipes des Toutes La Culture et les distributeurs d'Europe vont dénicher des nouveaux talents. Festival très ouvert au public, il ouvre toujours ses compétitions de premières à troisièmes courts et longs métrages à des rétrospectives, cartes blanches et autres cycles éclairant l'histoire, le présent et le futur du 7e art. Alors que Entrevues fête sa 30e édition du 26 novembre au 6 décembre 2015, l'heure est au bilan des talents que le festival a aider à émerger. Les archives sont désormais disponibles en ligne et la directrice artistique du Festival,* ***Lili Hinstin****, nous aide à faire le point sur le programmation anniversaire de ce festival que nous irons, comme chaque année, couvrir avec joie. Rencontre.*

## Trente ans, est-ce l'âge de raison ?

Oui, comme la Femme de trente ans, de Balzac, c'est la maturité. Mais en même temps, comme le festival se place dans une démarche de défrichage, est tellement tourné vers le futur, on ne peut pas trop parler de « maturité ». Ce que je trouve beau, c'est que ça fait trente ans qu'on dialogue, qu'on s'entretient à Belfort du rapport entre passé et futur. Et si je peux vous avouer quelque chose, en fait, le festival 47 ans. Pourquoi annonce-t-on trente ans alors? C'est une longue histoire. Je me suis plongée dans les archives et pour essayer de comprendre l'histoire du Festival qui est très belle … Le Festival a commencé vraiment en 1969 avec les films des écoles françaises comme Louis Lumière et la Femis pour montrer des films qui sinon n'avaient aucune vie. On y voit les premiers films de Pascale Ferrand ou Claire Simon. Ce n'est qu'après un temps qu'il y a eu une compétition entre des longs métrages et enfin plus tard qu'il y a eu des sections rétrospectives. Pourquoi est-on à la trentième donc ? Parce qu'on est dix ans après la vingtième. Au début on ne comptait pas et tout d'un coup en 2005 c'est la 27eme. Mais que cela soit 30 ou 47 ans, ce qui est sur, c'est que c'est un festival qui a une histoire et que c'est passionnant de la relire, de voir quels sont les cinéastes qui sont restés, quels sont ceux qui ont disparu, de voir leurs parcours. Le fait que notre festival soit hors industrie lui donne un aspect moins volatile qu'un événement commercial.

Pour fêter cet anniversaire, vous avez proposé à des « anciens » de Belfort de jouer à un jeu de cadavre exquis… parmi eux : Miguel Gomes, Alain Gomis, Yorgos Lanthimos, Arnaud et Jean-Marie Larrieu, Sébastien Lifshitz, Jafar Panahi, Nicolas Philibert, Joao Pedro Rodrigues, Alex Ross Perry, Claire Simon et Abderrahmane Sissako …

C'est un travail très long qui m'a pris deux mois. Et leur raconter le cadavre exquis ce n'était pas évident. Je connaissais certaines personnes mais je ne les connaissais pas toutes personnellement. Et je leur ai écrit et j'ai reçu en retour de super beaux messages. De la part de ceux qui ont participé mais aussi de ceux qui n'ont pas participé, parfois. Le souvenir pour des cinéastes confirmés. Noémie m'a dit qu'elle y avait montré son premier court et combien le festival était important pour elle. On vit quand même une période assez difficile pour la culture, on est dans une année qui a vu la disparition d'un certain nombre de festival. Là on est dans une période où la politique culturelle publique est en danger et est remis en question pour différentes raisons, la culture est redevenue un peu le parent pauvre des collectivités et on est dans une société où les gens qui donnent de l'argent veulent de la visibilité donc des choses connues. Donc un festival qui montre des premiers fils et des jeunes cinéastes montre par définition des œuvres et des réalisateurs pas connus. Dans ce contexte, c'est intéressant de pouvoir revenir sur le parcours du festival, comme sur la vie de quelqu'un, et en re-parcourant sa personnalité, on prend acte de cinéasted très reconnus dans le monde aujourd'hui comme Yorgos Lanthimos, qui ont montré leurs premiers films courts ou longs à Belfort. Avant la reconnaissance, il y a souvent plusieurs films courts ou longs et Belfort prime ces films.

Et vous organisez un cycle autour de l'année officielle de naissance du festival, 1986 ? C'est rare non de choisir une année comme cela ?

Oui, cela a peut-être eu souvent lieu en art, par exemple l'exposition 1917 à Pompidou Metz mais une coupe franche comme ceci a rarement lieu en cinéma. Ne pas partir de l'évènement comme le centenaire de la Première Guerre l'an dernier, mais partir de l'année de la création d'Entrevue. La première chose que j'ai pensé pour cette rétrospective c'est le Ginger et Fred de Fellini qui date de 1986 et qui sera le film d'ouverture. C'est la société du spectacle de Guy Debord, mais avec de l'intime. C'est un film hallucinant qui arrive juste après 1985 et le rachat de la télévision française la Cinquième par Berlusconi. La question de la télévision privée et du nouveau rapport aux médias, ce n'est pas la guerre, mais c'est un changement crucial dans nos vies. C'est un événement historique majeur, même s'il est moins compacté dans le temps qu'un attentat qui va déclencher un conflit mondial. Et Fellini en prend acte avec une lucidité et une dérision impitoyables.

Serge Bozon a joué au jeu du cadavre exquis mais il va aussi mixer ?

C'est super, il fait toute une soirée. Au début il a tout simplement accepté de participer au cadavre exquis. Ensuite j'ai vu son nouveau film à Locarno. Il est extra ! Je lui ai proposé qu'on le montre et comme c'est un film chanté et chorégraphié, l'auteur du film est aussi chanteur et compositeur de la musique. Il avait composé la musique de Mods et de la France. Ils travaillent ensemble depuis longtemps. Du coup Mehdi Zannad fait un concert à la suite du concert sous le nom de scène de « Michel Ciment » il va nous faire danser pour une soirée endiablée à la Poudrière. Et dans le cadre du cadavre exquis, il a choisi un film rare et très beau de Marianne K, un cinéaste géorgien comme. Un film sur des soldats russes à la libération. Qui occupent un village allemand. Et puis à un moment ils se retrouvent à visite un grand camp de concentration déserté juste à côté. C'est tourné dans les années 1960 à un moment où les camps sont tels quels et où les Soviétiques ne reconnaissent pas du tout la Shoah, n'en parlent pas et dans ce film, ils font allusion à la mort des Juifs.

Pouvez-vous nous parler de Laurent Roth qui vient à plus d'un titre et aussi pour la projection de la version restauré de son trè beau film (re)vu à Cannes, Les yeux brûles?

Il a une histoire très longue avec le festival. Il a montré son film les yeux brulés en compétition en 1987. Il vient avec Mireille Perrier pour montrer ce film. Et il présentera aussi un film qu'il a fait à partir de l'une de ses pièces de théâtre avec Mathieu Amalric. Il a aussi écrit un des films qui est en compétition qui est un film libanais et qui s'appelle trêve. Il fait plein de choses ! A part ça, il faut savoir que Laurent Roth a fait partie du comité de sélection d'Entrevues.

Avoir Marilyn Canto dans me jury pour cette 30e édition, c'est aussi mettre en avant une actrice et réalisatrice « maison » ?

Elle a gagné le prix du public avec son premier court métrage c'est un festival qui lui tient beaucoup à cœur et elle nous l'écrit à chaque fois.

Vous continuez à défricher les frontières avec le prix One+One qui fait le lien avec la musique…

Cette année le parrain one +,one c'est Hamé de La Rumeur. Il est aussi réalisateur Il était en sélection à Cannes cette année pour son premier court, Ce chemin devant toi, qui a aussi gagné le prix de la photo à Clermont-Ferrand. Là il est en train de finir son premier long, il travaille tout le temps avec Reda Kateb. C'est un grand cinéphile, il a été un élève de Nicole Brenez avec qui il a commencé sa thèse, son spectre est très large et il est parfait pour Belfort, je suis très contente de l'accueillir.

Pour l'intégrale cette année, après Kyoshi Kurosawa l'an dernier, vous regardez encore vers l'Asie avec Bong Joon Ho…

Oui l'Asie à nouveau. même si le Japon et la Corée ce n'est pas pareil, Bong Joon Ho est sur un autre registre que Kurosawa. Il est pus dans la science-fiction, et même plus dans le genre puisque Kurosawa qu'on a mis en avant l'an dernier a inventé son propre genre en transformant le film de fantômes japonais. Bong c'est surtout un très grand metteur en scène je ne veux pas être dans le film de genre en soi et pour soi, à chaque fois l'enjeu pour Belfort c'est de montrer que le cinéma de genre est le territoire qu'ont choisi certains très grands cinéastes pour s'exprimer. Et je suis très contente pour cette rétrospective-là c'est qu'on a réussi à trouver tous ses courts métrages qu'on va montrer pour la première fois en France

Voulez-vous nous parler du réalisateur Géorgien que vous mettez en avant dans la Fabrica ?
Otar Ioselliani est moins connu que Doillon et Gatlif mais je pense que Chant d'hiver qui sort en France le 25 novembre est peut-être son dernier film. Il est très important dans l'histoire du cinéma na pas eu de rétrospective depuis longtemps. Accompagner l'actualité sur de grandes figures est crucial pour nous, ne nous pouvons pas nous laisser guider par la seule notoriété…

TOUTE LA CULTURE

*Yaël Hirsch*

Vendredi 4 décembre 2015
(web)

# [ENTREVUES, JOUR 6] ARRIVÉE PASSIONNANTE AU 30E FESTIVAL DU FILM DE BELFORT

*Alors que Entrevues souffle ses trente bougies officielles cette année 2015 (lire notre interview de la directrice artistique du Festival, Lili Hinstin), Toute La Culture est à Belfort pour célébrer cet anniversaire. Arriver au Festival en milieu de parcours ainsi, c'est entrer directement dans un bain de cinéphilie et d'énergie, mélange savant de patience attentive pour les films exigeants de la compétition, d'activité débordante avec beaucoup de jeunes au Pathé où se déroule le festival et de trépignements joyeux au moment où passe la bande-annoncé élégante d'Entrevues scandée par la chanson de Lescop « La Fôret ». Un bain à remous agréable où nous vous proposons de vous plonger avec nous ces quatre prochains jours.*

Arrivés an gare de Belfort à 14h, nous étions déjà en salle à 14h30 pour notre premier film de la compétition. Comme toujours à Belfort, une séance de compétition, c'est à la suite un court et un long-métrage et comme souvent la fiction et le documentaire se mélangent pour plus de créativité. Côté court, **F430** de Yassine Knia met en scène un jeune-homme (le touchant Harrisson M'Paya) qui réalise son rêve : rouler une journée en Ferrari. Le moteur rugit, il fait faire des tours à des enfants au sourire immense, mais la réalité rattrape toujours le rêve quand on traîne pas loin de la cité. Un personnage bien dessiné mais une violence peut-être trop convenue pour nous emporter au rythme du bolide. Côté long-métrage, l'esthétique et passionnant**Western** des frères Ross, repérés pour leurs documentaires à SWSX, interroge la Frontier américaine en confrontant le mythe et le réel autour des liens entre deux villes : Eagle Pass au Texas et Piedras Negras au Mexique. On suit la vie du charismatique shérif de Eagle Pass et d'un cowboy qui élève seul sa fille, pendant 1h30 d'intimité qui permettent de prendre la mesure de la violence des cartels et la brutalité de la fermeture de la frontière et du commerce. Un film habité que Turner Ross est venu présenter avec beaucoup d'intensité. Il a quand même fallu aux réalisateurs 13 mois et 300 heures de rushs pour arriver au résultat…

A 18h, tandis qu'une partie des festivaliers découvraient en avant-première Le Trésor du réalisateur roumain Corneliu Porumboiu (voir notre critique cannoise), nous sommes allés jouer le jeu du 30e anniversaire estival : le cadavre exquis. Les réalisateurs qui ont fait le festival ont choisi chacun, à partir d'un plan final d'un film qui leur a été envoyé, un autre film. Ce jeudi 3 décembre à 18h, c'est le documentariste Jean-Claude Rousseau qui est venu présenter son morceau exquis du cadavre : Dernier Caprice du réalisateur japonais Yasujiro Ozu.Commençant comme un vaudeville où on cherche à mettre ensemble deux japonais célibataires d'un certain âge dans les années 1960, le film se colore de mystère et embrasse plusieurs générations et couches de traditions.

A 20h30, nous n'avons pas pu résister à une séance spéciale de la comédie musicale restaurée par Swashbuckler films de ***On the town*** (***Un jour à New York***) de Stanley Donen, qui met en scène les 24h de trois marins en permission dans le Manhattan ultra-vivant des années 1940. Des chansons qu'on connaît tous, la vivacité de Gene Kelly et de Sinatra, des claquettes mythiques, de l'amour romantique épicé de camaraderie en découverte des trésors de New-York et des personnages féminins malins et entreprenants. Le film est encore et toujours passionnant, touchant, drôle, bref, un classique indémodable que ses couleurs restaurées rend parfaitement magnétique. La salle étaient tout simplement en transe. A (re)voir en salles pendant les fêtes, à partir du 30 décembre.

Ce bain de cinéma s'est donc terminé comme il se doit à Belfort : à la joyeuse salle des fêtes où tout le monde dit toujours qu'il va se coucher tôt mais où l'on s'attarde en fait jusqu'à une heure du matin à discuter avec passion des films vus le jour même. Même si un cinémix est prévu, pour nous, pas d'after ce jeudi soir : on se réserve pour une nuit de fiesta le vendredi 4 décembre à la Poudrière avec un concert de Mehdi Zannad et un mix de Serge Bozon. Un événement très attendu qui viendra ponctuer une autre journée de magnifiques films.

visuel : YH

TOUTE LA CULTURE

*Yaël Hirsch*

Samedi 5 décembre 2015
(web)

# [ENTREVUES, JOUR 7] COMPÉTITION EXIGEANTE ET SERGE BOZON AUX PLATINES DE LA POUDRIÈRECDE BELFORT

*En ce 7e jour de festival, l'ambiance est toujours très concentrée au Pathé de Belfort. Après une longue journée de films exigeants, les festivaliers et les belfortains sont allés écouter le concert de Mehdi Zannad, suivi d'un mix twist et endiablé du réalisateur Serge Bozon jusqu'à tard dans la nuit à la Poudrière.*

La journée a commencé par une sérieuse séance de compétition. En court métrage,**Lovers in a hotpot** de Zimou Zhang mettait trois couples en scène dans un restaurant chinois de Anvers. Tibétains exilés de l'ancienne génération et jeune fille artiste fière de son héritage chinois mais prête à embrasser l'Europe se succèdent dans une intimité rehaussée de casseroles et de bruits à la Jacques Brel de soupe qu'on boit goulûment. Un romantisme du quotidien et une rencontre de civilisations. Côté long, la réalisatrice israélienne Efrat Corem est venue présenter **Ben Zaken,**un film réaliste et âpre qui suit plusieurs membres de la famille Ben Zaken, habitant dans un HLM de Ashkelon. Sous le même toît très modeste, il y a la grand-mère, il y a deux frères : Schlomi, le père célibataire en dépression et Léon le grand frère travailleur qui porte la famille et cherche néanmoins du confort dans la religion. Il y a aussi la petite Ruhi, 10 ans et fille de Schlomi, pleine de peur et de violence… Une fresque familiale lente, désespérée et terrible à suivre où cadrage, jeu des acteurs et cohérence du propos brillent par leur efficacité. Très dur et très émouvant.

Pour se remettre de ces émotions ciolentes, nous avons décidé de nous offrir un petit (ou plutôt un grand) classique : La Prisonnière du désert du John Ford (1956), choisie dans le cadre du jeu de cadavres exquis du 30 e anniversaire par les frères Larrieu. Et nous avons suivi avec un bonheur immense les errances de John Wayne à la poursuite de sa nièce enlevée par des commanches sanguinaires dans des paysages à couper le souffle. Ces très méchants indiens et les deux cowboys infatigables à la recherche de leur fillette perdue ont raisonné fort avec un des films de la compétition d'hier: Western, des frères Ross qui réfléchissait justement sur ce mythe de la Frontier.
Avant d'enchapiner sur la suite de la compétition, nous avons tout juste eu le temps de nous glisser à la séance spéciale dédiée à Serge Bozon, pour voir son nouvel opus de 29 minutes réalisé avec Julie Desprairies : L'Architecte de Saint-Gaudens. Cette comédie musicale décalée met en scène un architecte tout-puissant dans une petite commune qu'il malaxe et transforme selon ses envies (et aussi un peu selon les besoins des habitants). Dans le style années 1980 qui caractérise le travail du réalisateur de Mods, avec un humour dingue, la participation effective des étudiants, nageurs et habitants locaux, le film réfléchit non seulement sur l'urbanisme mais également sur les gestes qui l'accompagnent. Dans ses chorégraphies aux gestes très industriels, cet Architecte de Saint-Gaudens pointe vers la manière dont certaines fonctions sociales ou activités laissent leurs empreintes dans nos corps. Il y a quelque chose de passionnant dans cette recherche sur le geste, qui n'est pas sans rappeler – sur un mode plus kitsch et drôle – le travail du plasticien et prix Marcel Duchamp 2014 Julien Prévieux. Vous l'aurez compris, l'Architecte de Saint-Gaudens est le coup de cœur de la journée et quand le film qui nous fait le plus réfléchir est aussi celui qui nous fait le plus rire, on ne boude pas notre plaisir (et autres rimes en ir).

Après avoir tenté vainement d'entrer dans le film suivant de la compétition, le chinois et onirique Kaili Blues de Bi Gan, nous avons abandonné pour nous ressourcer aux lettres envoyées par sa maman à la regrettée Chantal Akerman, lorsqu'elle vivait à New-York. C'est le cinéaste roumain Radu Jude (que nous avons découvert à Belfort) qui a choisi News from home (1976) dans le cadre des cadavres exquis. Sur une suite de vues tout à fait anti-carte postale de New-York, la voix off aimante et culpabilisante de « ta maman qui t'aime » et qui écrit de France au nom de toute la famille. Un film sobre, très élégant, et très intime, et qui pourtant ne se laisse jamais aller à aucune émotion facile.

La journée de cinéma s'est terminée par une deuxième avant-première avec la projection de L'Académie des Muses de l'espagnol José Luis Guerin, en présence du réalisateur. Filmant le projet italo-espagnol d'un professeur de réunir autour de lui des femmes qui deviendraient ses muses pour arriver à l'essence même de la poésie, le film n'est pas inintéressant dans le choix d'un sujet original et dans les choix de mise en scène. Mais, même au douzième degrés, voir ce petit et vieux professeur libidineux dire sur un mode péremptoire à toutes ces femmes ce qu'elles doivent renoncer et ce qu'elles doivent faire et sacrifier pour devenir les inspiratrices d'hommes poètes est juste pénible. Dix siècles de féminisme (au moins!) sont balayés dans des dialogues se basant sur une l'idée que l'on peut être femme ou muse et que choisir de devenir muse c'est se faire museler, voire abuser, par un fin connaisseur de Dante. ce qu'apparemment souhaitent toutes les femmes, belles, vives et intelligentes de cette académie qui ne connait ni l'étude de genres, ni la crise. On revient à l'origine, aux bergers de Sardaigne ou des chambres d'hôtel à Naples qui détiennent les clefs d'un art poétique macabre et très personnel au « professeur »; Le tout se termine en vaudeville et si on en a le cœur on peut presque décider de voir dans cette fin à la telenovella d'une entreprise aussi noble qu'une académie de muse un clin d'œil ironique…

La soirée s'est terminée sous le lion de Belfort dans la salle de la Poudrière, à danser comme des fous sur le son très pop et très calé de Mehdi Zannad et ses deux musiciens. On a eu le bonheur de pouvoir danser – entre autres- sur les musique kitschs et cultes de l'Architecte de Saint-Gaudens avant que – chaussures rouges et chemise rouge- Serge Bozon ne ne prenne d'assaut les platines pour nous passer un son twist irrésistible dans une performance assez fascinante qui s'est poursuivie jusqu'à 4 heures du matin. Une belle nuit de fête et de son, qui a rechargée les batteries pour repartir à l'affût de nouveaux films en ce dernier jour de compétition.

Rendez-vous ce soir, samedi 4 décembre 2015 pour le palmarès de cette 30 e édition du Festival Entrevues.

Photos : YH

TOUTE LA CULTURE

*Yaël Hirsch*

Dimanche 6 décembre 2015
(web)

# [ENTREVUES 2015, JOUR 7] DERNIER JOUR DE COMPÉTITION ET TOUCHANTE CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX À BELFORT

*C'est avec un joli soleil sculptant la ville en fête de Noël que nous avons commencé la journée. Si la fresque viticole du cinéaste géorgien* ***Otar Iosseliani****.* **La chute des feuilles** *(1966) a eu peine à nous embarquer, notamment à cause de problèmes de sous-titres, nous en avons profité pour faire un tout du petit marché de Noël de Belfort et voir le fameux Lion de plus près.*

Nous avons failli chausser des patins pour s'élancer sur la patinoire construite en plein centre-ville mais avons finalement opté pour l'option gastronomique : un sandwich local chaud et délicieux dans un châlet – foodtruck improvisé sur un des ponts de la ville « Le Différent » et puis par un plat traditionnel alsacien, le Baeckhoff, délicieusement chaud dans une de nos adresse préférée en ville : La Cigogne, place de la Grande Fontaine.

Dans l'après-midi nous avons commencé par un court-métrage de compétition absolument pétillant : La révolution n'est pas un dîner de Gala, jolie histoire de transhumance, d'amour et de rêve, parfaitement construite et filmée par Youri Tchao-Debats et magistralement interprétée par Coralie Russier et Vincente Perez.

Puis, comme nous avions déjà vu la version restaurée du documentaire Les yeux brûlés de Laurent Roth avec Mireille Perrier à Cannes (lire notre article) et à Lyon (idem) nous avons eu envie de voir le nouveau volet de leur travail commun avec la version filmée de la pièce La Joie, écrite par Roth comme deuxième volet d'un triptyque après La Chose et lue au Théâtre du Rond-Point, par l'héroïne deBoys meet girls et Mathieu Amalric. Le film s'appelle donc Après la joie et comme son titre ne l'indique pas, il parle d'un cauchemar existentiel : un fils prend l'avion pour enterrer son père juif et rescapé de Monowitz en terre d'Israël. Mais l'oiseau de fer empli de religieux et d'arabes et d'hôtesses désirables et du corps du père et du requiem de Mozart semble faiblir. Le héros va-t-il enterrer son père dans les nuages. Du théâtre filmé prenant, avec une pièce un peu écourté, un duo d'acteurs forcément bouleversants même s'ils lisent « juste » le texte et des images d'Israël mêlées au noir éponge de la scène. Laurent Roth et la magnifique Mireille Perrier, diserte, sylphide et pleine de vie sont revenus ensemble sur leurs films, leur rencontre et l'on a eu l'impression de les voir organiser ensemble un travail encore et toujours nouveau.

Nous avons pu voir un dernier binôme de films en compétition : Côté court, Antonio, lindo Antonio de Ana Maria Gomes qui enquête sur la disparition de son oncle dans le petit village portugais où vivent ses grands parents. Une enquête policière et personnelle sur un monde en train de disparaître et qui a séduit aussi bien le public que le jury d'Entrevue. Côté long, l'enquête était aussi familiale, mais cette fois-ci au Liban avec Trêve de Myriam El Haji qui interroge son oncle artilleur à Beyrouth sur sa guerre et sur ce qu'il a vu de Sabra et Chattila. Un film à nouveau intime, qui a le courage de réveiller les fantômes du passé, mais qui ne parvient par à donner du rythme à ses plans fixes et qui se termine finalement par un échec : l'oncle ne parle pas, le doute terrible plane sur les crimes qu'il a pus commettre et l'on ne comprend pas tout à fait où la réalisatrice nous mène.

Le temps de boire un verre au bar sympathique du Théâtre Le granit et de nous changer pour la soirée de clôture, nous étions de retour pour 20h30 au Pathé pour suivre un palmarès qui nous a semblé juste et émouvant. Dans cette cérémonie quasi-familiale et parfaitement orchestrée, tout sonnait juste : des remerciements des lauréats ( voir notre articles) à celui de l'équipe du festival qui est monté sur scène en final entièrement réunie devant un générique de fin qui nous a beaucoup émus. Enfin, le film de clôture était un à la fois une rareté, un petit bijou et une leçon de cinéma.

Entrevues nous a permis de voir le film d'1h que Chris Marker a dédié à l'actriceSimone Signoret après sa mort en 1985, Mémoire pour Simone. Humour passant par l'enfance et le minitel, rythme enlevé, mixte génial d'archives familiales, de l'INA et de classiques du répertoire de la française oscarisée ainsi que jeu malin entre voix off narrative et documents présentés offrent à voir un portrait saisissant, humain, bouleversant qui n'enlève rien à la magie de la comédienne en éclairant ses faiblesses de femme. Par ce très grand film, tout se passe comme si Chris Marker pointait du doigt vers ce qui a pu nous manquer parfois aux projections des films de la compétition : au-delà du sujet traité, de la forme utilisée, il démontre la force de faire une proposition d'entrée dans son sujet. Même si un personnage comme Signoret est complexe et que son interprétation peut raviver l'émoi d'une France qui s'est demandée notamment à travers le couple Montand/Signoret s'il fallait être compagnons de toutes du PCF ou au contraire de défier de Staline et de l'idéal communiste, même si la thèse soutenue sur la volonté enfantine de l'actrice que tous partagent une mémoire unifiée et commune est grosse, débattable, peut-être exagérée, le courage de la proposition ainsi que la réflexion profonde et personnelle qu'il y a derrière et qu'on retrouve dans l'écriture du film permettent simplement de nous emporter dans un univers. Un grand moment de cinéma et de partage qu'on a emmené avec soi jusqu'à la salle des fêtes où un cocktail et une danse endiablée avec vidéoprojecteurs nous attendaient. Des Demoiselles de Rochefort aux Diamonds de Rihanna dans Bande de filles on a continué à flirter avec le 7e art tout en rythmant la nuit jusque très tard, à Belfort.

Ce dimanche 6 décembre, l'on peut rattraper les films primés de la compétition de la 30e édition d'Entrevues. Ces lauréats seront également projetés à la Cinémathèque Française pour les spectateurs parisiens.

TOUTE LA CULTURE

*Yaël Hirsch*

Dimanche 6 décembre 2015
(web)

# [ENTREVUES] PALMARÈS DE LA 30 E ÉDITION

*Lors d'une cérémonie de clôture intime, joyeuse et tendre au Pathé de Belfort, les jurys de la compétition, One + One et Camina, ont délivré un Palmarès célébré par ceux qui ont suivi la compétition, délivrant -entre autres- le Grand Prix à Efrat Corem pour sa fresque de famille* **Ben Zaken.**

Le Grand Prix Jeanine Bazin est donc allé à un film de famille et de séparation qui a ému et impressionné le jury: Ben Zaken, de **Efrat Corem.**

Le Grand Prix du court-métrage ainsi que le prix du public pour un court-métrage sont allés à Anna maria Gomes pour sa fresque sur un monde diapru,Antonio, Lindo Antonio.

Bienvenue à Madagascar de Franssou Prenant a obtenu à la fois le Prix Cine+ d'aide la la distribution et le Prix One + One pour la musique d'un film. Le prix One + One a remis une mention spéciale à la BO latina de Western des frères Ross.

Enfin, le prix du public pour le long métrage, ainsi que le prix Camira sont allée à Dans ma tête un rond-point, de Hassen Ferhani.

visuel : E Corem (c) YH

TOUTE LA CULTURE

*Clémence Charrier*

Lundi 23 novembre 2015
(web)

# LES 10 RENDEZ-VOUS CULTURELS DE LA SEMAINE DU 23 NOVEMBRE

*Que vous soyez plutôt cinéma, concert, danse, ou même gastronomie, Toute la culture a pensé à vous cette semaine, et vous a concocté un programme aux petits oignons.*

[...]

**Samedi 28 Novembre**
Cinéma : Festival Entrevues Belfort
Le festival international du jeune cinéma indépendant ouvrira ses portes samedi. Pour sa trentième édition, le festival a prévu, une fois encore, de nous émerveiller par ces talents qu'il nous fait (re)découvrir. Toutes les infos ici.

CULTUROPOING

*Jean-Nicolas Schoeser*

Mercredi 2 décembre 2015
(web)

# Entrevues de Belfort- 30e Festival international du film – Jour 1

*On plonge donc en pleine maturité avec le festival qui fête cette année sa 30e édition, pleine de surprises, entre hommage à l'année de sa naissance, 1986, cadavre exquis, Otar Iosseliani et autres rimes riches en i.*
*Journée 1 en douceur, c'est parti ! (hop, rime gratuite)*

•**L'homme tranquille**, de John Ford
*(Quelques notes sur l'amusant dispositif qui a fait surgir John Ford ici : à l'occasion de sa 30e édition, le festival a proposé un cadavre exquis à 30 cinéastes chers à l'histoire de celui-ci. Le principe : on envoie, sans un mot ni référence le dernier photogramme d'un film choisi par le précédent, et, par libre association d'idée, visuelle ou autre, le participant choisi une oeuvre (dont on enverra le dernier photogramme…etc).*

*Ici, Ford est le choix de Miguel Gomes, suite au dernier photogramme de Dernier Caprice d'Ozu, choisi par Jean-Claude Rousseau)*

Refoulés pour cause de succès de la compétition officielle (que nous rattraperons d'ici quelques jours), on commence en douceur avec un trait d'union amusant entre nos précédentes chroniques festivalières et celles-ci. C'était dans le nord, mais c'était aussi l'Irlande.

Sans conflit ici, ou presque : Sean Thornton (John Wayne) revient en Irlande, fuyant un scandale qu'il a à son corps défendant provoqué aux Etats-Unis (magnifique séquence pleine de modernité). Pas de chance, il se met immédiatement à dos le bourgeois du village,Will Danaher (Victor McLaglen) en cumulant en quelques jours le rachat d'une maison qu'il convoitait et en tombant éperdument amoureux de sa sœur, Mary Kate (pas étonnant, c'est Maureen O'Hara).

Film de retour aux sources pour l'exilé irlandais John Ford, terre des ancêtres qu'il sublime dans un travail de la couleur et du paysage assez impressionnant (que le DCP, parfait, fait exploser au regard), les chargeant d'une duelle tentation bucolique immédiatement balancée par une forme de mélancolie.

Classique en apparence jusqu'au bout des ongles, jusqu'à son efficacité narrative incroyable (comme toujours, en 3 minutes, une galerie de personnages truculents est tracée, un enjeu, un pays), le film fonctionne surtout sur son travail dialectique, USA vs. Irlande, s'amusant tout autant de la description tendre des us et coutumes que nouant son intrigue et scénario autour des contradictions et chausse-trappes que celles-ci engendrent, s'arrêtant sur des séquences de chants ou de bar pour le simple plaisir de faire résonner l'accent des gens du cru.

Mais ce qui impressionne ici, c'est avant tout le ton. Film plaisir, mineur en apparence, film autobiographique, étrange histoire d'amour qui se conclut par un final dantesque et jouissif, qui emprunte au slapstick comme au burlesque muet tendance Laurel&Hardy, le film est sans aucun doute le plus drôle de Ford, en tout cas une improbable comédie au milieu de sa filmo. Onirique, amoureux et drôle : comme quoi, la verte Erin ressource même les cinéastes.

## LA COMPETITION

•**La révolution n'est pas un dîner de gala**, de Youri Tchao-Debats

Particularité du programme belfortin : chaque compétition vaut coup double, le long étant toujours précédé d'un duo (parfois improbable comme ici) court, qui ouvre la séance et concourt lui aussi pour une catégorie.
On commence donc avec un titre bien debordien et qui annonce la couleur : « La révolution n'est pas un diner de gala ».

Ca commence fort.

Grosso merdo : l'histoire d'une auto-stoppeuse qui rêve de devenir actrice, et qui rencontre un forain qui se rêve révolutionnaire. On rigole, on danse, et on s'embrasse et bim, arrivée à l'appartement le coloc un peu pataud et défoncé te traite de petite conne qui n'y arrivera jamais, alors tu piques ta crise et part courir dans la rue mais bon, ton amoureux arrive et vous faites du scooter.

Si la dialectique pouvait casser des briques, « La révolution… » ne n'effraye pas la troisième patte dudit palmipède. A part la performance de Coralie Russier, très juste, difficile de donner grâce à ce petit film déjà vu, déjà filmé mille fois (prendre deux pseudo marginaux, mélanger le tout, et hop, rencontre des solitudes et des rêves), sans doute mieux et hors du pur champ contrechamp, plutôt jolis au demeurant. Pas méchant mais pas stimulant, collé au narratif sans jamais mettre en scène, ce film francais pur jus se paye le luxe de conclure sa réflexion pseudo révolutionnaire par un dernier retournement rétrograde et petit bourgeois : si on ne peut pas atteindre les sommets, pourquoi lutter. Restons médiocres et partons rêver à tout ce qu'on ne sera jamais. Mouais.

•**Chigasaki story**, de Takuya Misawa

Pension Chigasaki, quelque part au Japon : il y a la patronne, qui attend son mari en voyage, son frère surfeur-boy trop couvé, et notre héros inconscient, X, serviable, docile et un peu trop poli en courbettes. Ce petit monde tourne à merveille, accueillant pour quelques jours les familles de passages voulant s'offrir un peu de calme. Arrivent Karin et Maki, trop sérieuse working girl et sa partenaire pétasse, amies de longues dates de X dont elles viennent célébrer le mariage. Rien ne semble changer et pourtant, un subtil jeu de connivence masochiste se met en place entre X et Y, le rendant aveugle à sa Y retrouve son professeur d'archéologie et le goût de sa jeunesse et d'un fantasme inabouti,

Il y a dans ce joli premier film une ambiance, étrange et solaire : celle presque côté ouest des USA, aux ciels flamboyants et au temps suspendus (on y parle d'ailleurs surf et hawai), mais qui rencontrerait la pudeur nippone des tatamis.

Un jeu de l'amour et du hasard ouaté et poli s'y installe, pris entre la langueur des vacances et le temps toujours compté (3 jours de location et autant de congés). C'est si peu pour espérer créer quelque chose, si peu pour retrouver la fraîcheur de sa jeunesse ou d'un temps où le mariage n'était pas.

Du désir sous le vernis, en longs plans fixes et architecturaux, qui enferment les êtres jusqu'à la séquence finale, dans un soleil couchant flamboyant et doux.

Rien de bien nouveau sous le soleil nippon, mais une manière assez stimulante de relancer l'action par une impossibilité à l'épanchement émotionnel : dans le fond, si chacun y souffre et n'arrive pas vers l'autre, c'est du carcan d'une société qui propose soumission et non-dits.

Dommage que l'action s'enlise tranquillement dans sa seconde partie qui, malgré quelques éclats (la séquence du mariage, simple et belle, la partie de ping pong amoureux), s'empêtre un peu dans les fils initialement lancés en tirant à la ligne vaille que vaille. Pas étonnant, dans le fond : difficile de maintenir à fond l'idée de faire du Marivaux dans un monde où rien ne peut s'exprimer.

CULTUROPOING

*Jean-Nicolas Schoeser*

Jeudi 3 décembre 2015
(web)

# Entrevues de Belfort- 30e Festival international du film – Jour 2

*Journée purgatoire que ce deuxième jour, enchainant tellement de plans fixes qu'on finit par se demander si le film se déroule vraiment. On retiendra quelques pensums imbitables, deux beaux ratages au moins, et un bijou, le documentaire algérien « Dans ma tête un rond-point ».*

**SEANCE 1.**

•**Le soleil nous cherche**, de Raphaël Harari

Il n'y a pas que le soleil qui nous cherche : affreux pensum prétentieux, ce « film » espère tracer en quelques minutes les enjeux d'une relation maternelle avortée ('tu sais, ma fille, je ne serai pas toujours là pour toi ', grrr) à travers autant d'images mentales kitchouilles et de voyages en TER d'une jeune fille paumée qui trouvera la lumière dans les bas fonds en compagnie d'un skateur.

Qu'il ne s'y passe rien serait la moindre des punitions, si on ne nous assénait pas l'ensemble quasi complet du film de premier année d'école : plans à la mini DV, découpage sans mixage et conclusion citant de la poésie absconse, sans jamais dire plus que son premier degré narratif.

Bien trop « nan mais t'as pas compris, c'est l'arte povera du cinéma » pour ne pas être douteux.

•**Dans ma tête un rond-point**, d'Hassen Ferhani

Heureux purgatoire finalement, car se dévoile la première vraie découverte de ce festival, qui mériterait sans doute plus que ces quelques lignes.

Centré autour de la vie d'un abattoir algérien et de ses ouvriers, ce documentaire très wisemanien dans sa première partie se réinvente doucement vers les hommes, pour y tracer, en sourdine et sans l'air d'y toucher, un beau portrait d'un pays perdu, n'offrant plus de rêves à sa jeunesse et laissant son peuple dans une désherence post coloniale que trahit leur silence, âmes fatiguées dont on ne sait plus très bien si c'est le sang des bêtes ou le leur qui coule dans les rigoles.

S'il n'était que cela, encore rejoindrait-il la cohorte des films à thèses, vite vus, vite oubliés. Mais, d'une humilité folle dans sa démarche et son regard, il double son propos d'un beau travail sur l'image et le cadre, avec de sublimes éclats : le vieux fou déblatérant des propos incohérents en pleine nuit sur un tas d'ordures, les jeunes qui discutent sentiments amoureux en chargeant des peaux de bêtes ensanglantées à l'arrière d'un camion, et ce plan, morceau de bravoure du film, où dans un cadre fixe, on regarde à la télévision le match de foot quand surgit une cordée d'hommes tirant une bête hors champ.

Le plan s'acharne, on finit par filer un coup de main, la corde tendue vers le hors champ. La bête résiste tellement qu'on finit par se demander s'il ne s'agit pas d'un monstre. Quand enfin elle surgit, manque de bol, quelqu'un passe devant le cadre. Le temps de se retirer, elle a disparu, mais la foule accourt pour hurler de joie au but marqué. Une séquence, un cadre, une durée, une narration : magie du documentaire.

**SEANCE 2.**

•**Colophon**, d'Alexandre Koberidze

Fascinante découverte que colophon. Simple dans son trait, puissant dans son execution, le film consiste simplement en quelques plans, magnifiques et aux lumières de l'aurore ou du crépuscule, le long d'une péniche dérivant sur un canal (du Rhin sans doute).

Dessus, un garçon dont on ne saura rien hors quelques cartons issus de son carnet de bord. Il y conte l'étrange histoire de son accueil à bord d'une jeune fille silencieuse et triste, et dont les larmes prennent des formes géométriques selon les jours de la semaine.

Du moins est-ce ce que nous raconte les cartons, doublés d'une voix off plus extérieure encore, car le défi du film, outre son absence totale de dialogues, est de jouer de la puissance narrative de la voix off ou des cartons pour charger une narration visuelle réduite à l'épure d'un plaisir visuel et aquatique (sublime ambiance de petit matin, magnifiques ondées sur le canal).

Pari réussi, tant le passage par la ville semble brutalement terre à terre (sic), bizarrement trop documentaire et présent, nous laissant l'envie de retourner voguer en sa compagnie sur les rives du conte.

Pas le film le plus fou parce que finalement un peu frustrant, mais une belle variation sur la puissance narrative du « il était une fois », les mythologies du Rhin, et l'éblouissement d'un merveilleux qui ne serait fait de presque rien.

•**God bless the child**, de Robert Machoin/Rodrigo Ojeda-Beck

Journée « mon chef op est un dieu » en cet après-midi lumineuse.

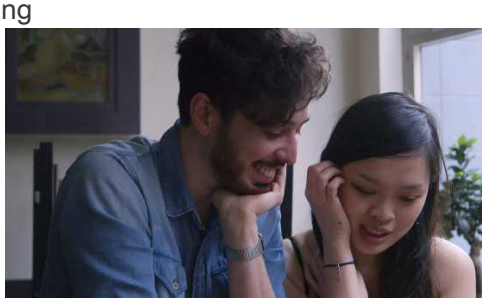
Après l'éblouissant Colophon place à l'image très Nan Goldin de God Bless the Child, toute de pénombre dans la banlieue triste d'une ville us anonyme. La lumière y est grisatre, et elle semble se refuser à pénétrer les pièces de la maison de cette vraie-fausse fiction autour d'une fratrie de cinq enfants (interprétant plus ou moins leurs propres rôles), laissés tout au début du film à l'abandon par une mère sans doute maniaco-dépressive.

Eblouissement visuel, tout d'ombres et de séquences presque primale de retour à la terre (le jeu dans les roseaux asséchés, sublime), il nous conte une journée, jusqu'au coucher, de ces gamins remuants, de la pré adolescente jouant le rôle de mère de substitution au bébé, enfermés dans l'arrière cour de la maison californienne, ne sortant que pour promener le chien dans le park dans une lumière très *Paranoid Park*.

Si cette unité de lieu et de temps marque par un hyper-présent qui refuse à toute emphase narrative, et si on percoit bien l'enjeu de la réalisation (faire résonner la situation intime de ces gosses avec certains de nos souvenirs d'enfants, de nos jeux et batailles), plutôt bien rempli, il faut avouer que le système tourne assez vite en rond, pris lui-même au piège de sa volonté de montrer au plus près l'abandon et l'ennui sans jamais se départir de son sérieux.

**SEANCE 3.**

•**Lovers in a hotpot**, de Zimu Zhang



Sympathique mais inoffensif documentaire pour ouvrir cette fin de journée, centré autour d'un couple d'exilés tibétains ayant fui vers la Belgique et où ils tiennent aujourd'hui un restaurant chinois.

Chronique tendre des jours de ce couple au sein du restaurant, tout autant que suivi de leur nièce qui tombe doucement amoureuse d'un bel hispanique (jolies séquences amoureuses), le film passe tellement le coche de son sujet d'exil qu'il se sent obligé de le rattraper aux branches d'images d'archives et de sous titres en son mitant.

Globalement joli et totalement vide, il garde pour lui quelque séquences bizarres mais belles, où la nièce, cherchant son rêve entre là bas et ici, joue en plan fixe et éclairé théâtralement d'un instrument imaginaire, accompagné au son de marimba dans un cas banal, du son de la pluie dans l'autre.

•**Ben Zaken**, de Efrat Corem

Au moins celui-ci était-il inoffensif. Avec la meilleure volonté du monde, difficile parfois d'être tendre, en cette journée qui semble nous dire : pour être sérieux, filmez en plans fixes sans découpage.

Bienvenue au premier film israelien de la compétition, qui cumule à peu près toutes les tares clichés du cinéma de cette région : rythme apathique, vision naturaliste silencieuse, sentencieusement banale et ennuyeuse.

Ruhi, 11 ans et autant de mono-sourcils, est une petite conne : elle vole, griffe, jette les assiettes. Faut dire que Ruhi a perdu sa maman, et que son papa, Shlomi, est un peu couille-molle, se laissant porter par la vie, lâchant ses boulots et ne sachant jamais sévir, vague incarnation apathique du pays. Il y a aussi l'oncle, parfait petit croyant qui ne cesse de soutenir son frère, et la grand-mère, unique caution morale de cette maison dysfonctionnelle.

Pas grand-chose à dire ici: à part le joli dernier plan, le film est à peu près aussi catatonique que son héros, et, outre son absence totale d'action, rate le principal enjeu de son propos, à savoir ses personnages qui, si on peut éprouver de l'empathie pour leur situation peu amène (et c'est dommage, il y a une vraie force dans la fronde de la petite), ne nous laissent jamais la possibilité de les aimer.
Expérience limite pour le spectateur, qui souhaite tout autant que l'entourage que le père finisse par envoyer la fille en kibboutz, histoire que le film démarre enfin. Petit indice : ca n'arrivera pas.

**SEANCE 4.**

•**Bixian**, de Francois Chang

L'Enfer est décidément insondable, et alors qu'on pensait avoir touché le fond avec cette petite peste israélienne, voici qu'il nous ouvre grand ses portes, prêt à nous accueillir corps et âmes.

D'âme, il en est soi-disant question dans cet appeau à critiques. Ladies and gentlemen : LE FILM FEMIS.

Soit un drôle d'objet fictionnel se jouant documentaire, autour d'une tradition spirite chinoise qui consiste à invoquer l'esprit démoniaque de Bixian, quitte à y perdre quelques précieuses années de vie.
Pourquoi pas, direz-vous, sauf que le réalisateur en est aussi le personnage principal et, dirons-nous pour être pudique, sans doute l'unique sujet.

De tous les plans, n'hésitant jamais au méta discours (tiens, si j'invitais l'équipe qui filme à table, tavu je brise le quatrième mur), l'auto-apitoiement (« oui, mes parents me donnent de l'argent pour étudier ici, mais toi au moins tu travailles, mon avenir est incertain à moi ») ou la plus vile des mises en scènes bien dégueulasses, plans au téléphone portable (ouais ouais, la fiction post moderne et hétérogène s'écrit ici) sur sa chambre d'hopital où il vient de subir une péritonite.
Le réel perfuse la fiction (grande séquence de larmes « j'ai souffert le martyr, pour ce film, j'ai même été hospitalisé pour lui ») de ce film bouffi d'egotisme et d'auto-satisfaction, sorte de Blair Witch trop trouillard pour quitter les beaux quartiers.

Bon cinéma-méta francais qui nous assène par le menu et sur plus de 40 minutes la difficulté à accoucher un film qui aurait mieux fait, à la vision, de ne jamais être né.

•**Sac la mort**, d'Emmanuel Parraud

On conclue cette journée par un drôle de film troublant, alléchant sur le papier, raté dans son geste.
Soit l'histoire de Patrice, réunionnais alcoolique qui n'a décidemment pas le cul bordé de nouilles : alors que son frère vient de se faire décapiter sans raison, il apprend au réveil que sa maison vient d'être hypothéquée et qu'il se retrouve SDF. Pris entre son désir d'oublier dans la boisson et son besoin de retrouver un toit, il navigue tout au long du jour pour s'en sortir.

Difficile de résumer ici l'intrigue de ce film raté, tant il semble tanguer autant que son personnage aviné. Un coup à gauche, dans la séquence de groupe, un coup à droite, dans le mystique. Non pas que l'on puisse reprocher des incohérences de construction, simplement le spectateur navigue t-il à vue dans un enjeu dont il peine à percevoir un quelconque contour.

Dommage, parce que l'idée d'un film DOM (même réalisé par un métropolitain) nous alléchait, et parce que sa galerie de portraits sympathiques aurait pu ouvrir un espace de fiction oscillant entre le documentaire contemporaine et les croyances mystiques d'une région (le fameux sac la mort, plein de malédiction, par exemple, qui donne les plus beaux plans de bords de route du film).
Il aurait fallu pour cela peut-être se prendre un peu moins au sérieux, et creuser cette veine absurde qui ouvrait le film : des roseaux sanglants ; on frappe à la porte. La gueule encore enfarinée, Patrice ouvre en pleine nuit pour trouver le tueur à la machette disant en substance « oupsi, j'ai tué ton frangin, je sais pas pourquoi », répété une quinzaine de fois en boucle. Naissait chez le spectateur un sourire bizarre, crispé : mais dans ce ton amer, une belle ambiance se creusait.

CULTUROPOING

*Jean-Nicolas Schoeser*

Vendredi 4 décembre 2015
(web)

# Entrevues de Belfort- 30e Festival international du film – Jour 3

*Dernière grosse journée belfortine, complètement cyclothymique et géographique : de la roumaine en plan fixe, de l'algérien sans corps et du yankee avec cornes, jusqu'à l'éblouissement final. Joao Nicolau, victoire par KO de la joie.*

**SEANCE 1.**

- **LE COURT :** ***Les voisins***, de Benjamin Hameury

En face de l'Ile de Ré, rien ne va plus. Le maire du village a reçu le coup de fil d'un ami bien intentionné : un détenu s'est évadé du fort, et s'il traverse le pont, il y a de grandes chances qu'il vienne se planquer au village. Vite, on quitte son pyjama et on prépare une tarte pour une réunion discrète afin de contrer la menace et mesurer sa peur.
Fini les indiens, vive les voisins : c'est le film qu'on aurait rêvé de faire étant gosse, en y intégrant notre oncle et nos cousins. Soit réinjecter les codes de la fiction paranoïaque et du thriller au sein du pavillon phénix de province.

On pardonnera alors l'interprétation plus qu'approximative des protagonistes, team cabotin de vieux briscards et retraités, tous prenant un malin plaisir à figurer dans cette attaque du fort version Isotoner.
Dommage que le film patauge très vite dans un cabotinage de bon aloi, se contentant d'enchaîner les micro-séquences chez chacun comme des perles dans un faux rythme bringuebalant (aucune organisation ou veillée nocturne qui s'organise, aucune alliance secrète et plan d'attaque), s'asseyant sur des effets comiques usés et appuyés tendance coup-de-coude-dans-les-côtes-t'as-vu-René-comme-c'est-drôle, jusqu'à un final en queue de poisson, bâclage manifeste d'un scénario dont le réalisateur ne semble plus savoir quoi faire.

Il y avait pourtant en son sein, et en particulier lors d'un plan précis, une puissance manifeste : inquiet, l'un des personnages regarde vers le bout du cul du sac des pavillons, sorte de bande de goudron qui s'arrête brutalement. Zoom discret et lent sur les fourrés qui s'y trouvent, et la ligne noire du sol, imperturable frontière entre le maitrisé, maitrisable et l'inconnu. Si le plan se conclut par une pichenette, un chat surgissant du muret, il y avait là, sans se départir de l'humour, une belle matière à réflechir sur l'idée de frontière, de soi et de l'autre, à l'échelle d'un pavillon, d'un village, d'un pays.

- **LE LONG :** ***Self-portrait of dutiful daughter***, d'Ana Lungu

On parle beaucoup dans cette Maman et la Putain des Carpates : de séismes (hello la métaphore sentimentale), de star de la pop, de quartiers rénovés de Bucarest, de races de chiens ou d'action et vérité dans l'interminable scène post générique, supplice final d'un récit sans enjeu, collé aux basques de son héroïne sans histoire sans avenir sans rien, dont le film semble assumer le surplace au point de nous l'infliger près d'1h12 qui semblent une vie.

Si c'était déjà pregnant dans le soporofique *Ben Zaken*, la dose de Stilnox triple ici en tentant même un improbable « je sors du champ pour me faire un thé ». Pas grand-chose à dire de plus de ce portrait à l'électrocardiogramme aussi plat que sa mise en scène.

Y'a-t-il un cadreur dans la fiction ? Telle est la question qui finit d'ailleurs par se tracer dans ce cru 2015, tant la phraséologie une séquence=un plan fixe semble devenir la règle du geste auteuriste, comme si l'absence de découpage signait à elle seule la qualité, créant une sorte d'accumulation de petits théâtres et scènes, boites cliniques mise bout-à-bout en espérant qu'en surgisse du sens. Drôle de choix alors même que la plupart des œuvres aborde le versant intime et que ce plan moyen perpétuel nous exclut de la chair des Hommes.

**SEANCE 2.**

- **LE COURT : *F430***, de Yassine Qnia

Joli court que celui de Yassine Qnia, au moins dans ses deux premiers tiers.
Un argument banal : détournant l'argent d'un vol, Ladhi se paye un bon kif au volant d'une Ferrari F430. Mais bien mal acquis ne profite jamais, et, s'il se pensait suffisamment dans la mouise en grillant le moteur, les commanditaires du vol sont eux aussi bien décidés à lui faire payer son geste.

Si on oublie cette dernière phrase et cette dernière phase, sorte de La Haine moralisatrice et complètement inutile, le film a la force de son trait, racé, disant énormément de choses sans y toucher.

Il faut voir cette longue séquence de pavane, où Ladhi, fier comme un paon, exhulte en riant comme un gosse du bruit du moteur. Le voir prendre les jeunes de la cité un à un pour un tour du parking ou dévorer fier comme Artaban un KFC devant deux caillera la langue pendues pour comprendre toute la frustration, toute la colère, et toute la médiocre assise de pouvoir que peut donner le désir de possession. Pour les déclassés, les mis à la marge, le pouvoir s'achète, se monnaye, se montre. On vit parmi les autres, rampant dans l'unique but d'une élévation crâneuse et réifiante.

Réussir à dire ca avec un simple rire est une gageure qui mérite le respect. Si le film s'était arrêté ainsi, il aurait été nihiliste et puissant.

- **LE LONG : *Western***, de Bill et Turner Ross

Documentaire yankeeeeeee, *Western* nous conte la fin d'un idéal : le délitement d'une frontière modèle, près de Eagle Pass, où mexicains et américains fraternisaient années après années.

Rongés par la montée progressive des cartels, il met en scène, à travers le destin de trois représentants (le maire, un fermier, et un silencieux garde-frontière qui revient comme gimmick) le passage progressif pour le Rio Grande de trait d'union à frontière : élévation de murs, blocages des importations commerciales, etc. Ou comment une utopie d'homme devient batailles d'états.

Si le film n'était que cela, il serait tout juste informatif. Mais sa grande intelligence est, dès le premier plan, de chercher à raccorder son propos à une esthétique mythique et mythologique de la frontière, par un travail sonore (bande son de western spaghetti et chants mexicains au programme) et visuel.

Plan de l'eau boueuse, ambiance orageuse le soir sur le ranch, coucher de soleil, torero et mairie american style : tout concourt à réinjecter de l'archétype fictionnel de la fiction, pour lancer une dialectique stimulante quoique trop longue (le film aurait dû s'arrêter trente minutes plus tôt, lors de l'assassinat malheureux du maire mexicain et un plan sur le Rio qui déborde) sur cette terre des confins, aussi bien topographique que métaphorique. Belle découverte.

**SEANCE 3.**

- **LE COURT :** ***Nueva Vida***, de Kiro Russo

Difficile de parler de ce film minimaliste, contant en une dizaine de zooms avants le délitement d'un couple accueillant son nouveau-né. Fenêtre sur cour à Buenos Aires, il capte depuis l'extérieur de l'appartement des bribes de surcadre et de vie, de moments intimes en engueulades, jusqu'à ce dernier plan, mystérieux, laissant présager le drame.
Interrogeant le couple autant que notre regard, ce dispositif formel fort finit toutefois par lasser, lorsqu'on en constate les coutures pour ne raconter finalement pas grand-chose.

- **LE LONG :** ***Bienvenue à Madagascar***, de Franssou Prenant

Pas de pingouins qui chantent en 3D dans ce gros morceau formel ardu, tout d'images d'archives et de polyphonies de voix-off.

Démarrant comme une confession intime de la réalisatrice sur sa relation au passé et à la ville, il met en place une multitude de voix sans corps, oscillant du témoignage au texte écrit (drôle de sensation, d'ailleurs assez limite, de ne pas forcément percevoir quand on passe de l'un à l'autre), autour de la ville d'Alger, de la chute de la colonisation au terrorisme et la misère actuelle.

Touffu et dense, assez malpoli dans son dispositif sec, il oscille du banal au politique, du trop bateau au trop pointu, dans un portrait cosmopolite très années 60 (la voix off, les images d'archives, le 4/3, on est en plein documentaire de création) dont on peine parfois à saisir l'intérêt des images hors de l'illustration et qui se tient sur une vrai fausse bonne idée sonore : une polyphonie parfois simultanée de voix, l'une passant devant l'autre au mixage…tout en laissant la seconde défiler. On se prend alors à tendre l'oreille tant bien que mal dans ce brouhaha sans doute désiré, repoussés en dehors du dispositif par irritation.

Si on ne peut qu'applaudir l'ampleur de la tâche et du propos, difficile de totalement adhérer à une énonciation volontairement élitiste, et qui, à notre goût, ne tient pas la charge d'un « Dans ma tête en rond point », qui réussit lui à parler tout autant du pays en offrant en plus un amour de l'homme, précieux.

**SEANCE 4.**

- **LE COURT :** ***La fin d'Homère***, de Zahra Vargas

Court le plus WTF de la sélection, ce documentaire (du moins le pense-t-on) interroge quelques témoins improbables (dont une Yolande Moreau du Valais, impayable) autour d'un acte de chasse ayant viré au drame : Homère, chasseur du village, a tué sans le vouloir une espèce protégée. Acculé par la vindicte populaire, il a fini par mourir.

Le problème, c'est que ces quelques mots sont les mêmes que ceux indiqués en début de récit à travers quelques cartons préliminaires, et dont la suite ne sera que redite éclatée, dont on ne saura jamais très bien si c'est de l'art ou du faisan, et dans quelle mesure la réalisation laissant un sourire crispé prend le parti du sérieux mythologique ou du Strip tease.

- **LE LONG :** ***John From***, de Joao Nicolau

Voici enfin, pour conclure cette journée, le premier et sans doute plus grand choc de cette sélection : « *John From* », du portugais Joao Nicolau (un lointain cousin homonyme lusitanien).

Soit la chronique tendre et fantasque d'une adolescence, celle de Rita, perdue au milieu d'une banlieue grisouille que vient percer quelques couleurs pétantes.

Ennuyée comme toutes les adolescentes, préparant son été sur son balcon qu'elle transforme en pédiluve à grand coup de seaux d'eau, et échangeant des mots doux d'ascenseur avec sa bestoune rousse, elle croise sans le vouloir la route de son nouveau voisin en voyant quelques photographies ethnographiques au Centre culturel du coin. A partir de là, tout s'enchaîne : Rita DOIT le séduire. Quitte à se renseigner sur la Papouasie, se grimer en autochtone ou célébrer le culte de John From, variation Mélanésienne des *Dieux sont-ils tombés sur la tête*. Et petit à petit soumettre le monde à son désir et à son fantasme.

Dieu qu'il est bon de trouver un cinéaste si fantastiquement heureux de filmer.

Si le film impressionne dès ses tous premiers plans par sa qualité plastique, son ton décalé et la musicalité de son univers, cette légèreté apparente et stimulante ne doit pas faire croire que le réalisateur ne prend son sujet que comme argument léger, au contraire, et c'est d'ailleurs son génie : il le traite avec le plus grand des sérieux, à hauteur de puberté voir comme processus mental et esthétique.

Car il y saisit avec grâce ce sentiment obtus et total de l'adolescence, où le monde n'existe que par obsession et investissement global, dans un double mouvement (centrifuge « je veux me convaincre que je dois avoir cet homme » et centripète « pour cela, je vais soumettre les choses ») que traduit bien la bascule progressive de son propos esthétique d'une bizarrerie étrange à un grand barnum mental où Papa et maman se griment en indien, où la végétation envahit le quartier sans que personne ne s'en inquiète et où la brume emporte les êtres et les voitures sans chauffeurs.

Comme si le film passait progressivement du « elle » au « je », ce dérapage si minutieux au point d'en sembler naturel, passe par un double mouvement, esthétique (quelques cadres frontaux, un découpage très « une femme est une femme » et un travail du décor impressionnant) et tonal, du portrait au comique au fantastique, rendant un film adolescent lui-même, subissant de plein fouet les mutations physiques et érotiques de son héroïne.

Drôle et décalé, sorte de Wes Anderson sans le tralala, il le dépasse dans l'idée que chez Nicolau, cet univers baroque n'existe pas comme bonbonnière a-priori, dans lequel les personnages viendraient s'inscrire comme élément supplémentaire (ce que nous appelons du cinema de chef-déco).

Au contraire ici, c'est le processus mental et physique des personnages qui est générateur d'une fiction à laquelle il va s'agir de s'offrir corps et âme pour organiser un progressif délitement/déraillement du réel. Chapeau bas.

CULTUROPOING

*Jean-Nicolas Schoeser*

Dimanche 6 décembre 2015
(web)

# Entrevues de Belfort- 30e Festival international du film – Le Palmarès

Vivre le festival et le kebab de l'intérieur : quelques mots rapides de ce palmarès (beaucoup a déjà été dit dans nos reports, que l'on vous intime poliment de lire).

Tout d'abord la surprise pas si étonnante du Grand Prix, *Ben Zaken*, mélodrame israelien assez confondant d'ennui. Pas méchant mais pas bon non plus : comme quoi, la pose plan fixe fait encore illusion quand il s'agit de briguer un prix.

La récompense de Franssou Prenant, ensuite, pour « *Bienvenue à Madagascar*« , et qu'on ne peut à rebours que saluer. Si le film nous a laissé dubitatif sur son résultat, très âpre et malpoli pour son spectateur et élitiste par sa forme, l'ampleur du projet et de son horizon qui cherche à mêler l'intime et le politique, le quotidien et l'historique mérite d'être saluée et soutenue.

C'est le même genre d'ampleur formelle et narrative qui nous fait applaudir à deux mains la mention, certes honorifique, de « *Western*« , variation mythique et filmique autour de la question de la frontière, et qui parvient à mêler dans un ballet impressionnant le documentaire et les réminiscences fictionnelles.

Enfin, la double confirmation méritée Camira/public autour du très beau « *Dans ma tête un rond-point*« , belle variation wisemanienne autour d'un abattoir algérien qui contiendrait le pays tout entier. C'était un de nos coups de coeur, avec le grand absent du jour : « John From », du portugais Joao Nicolau, dont nous ne manquerons pas de vous reparler.

***Pour information : le palmarès principal du festival sera repris à Paris à la Cinémathèque Francaise le 14 Décembre 2015, à 19h30.***

Histoire pour nous de rattraper le manque « *Antonio, Lindo Antonio* » (doublement sacré et qui marie le jury et le public), et pour vous d'invalider à coup de débats et critiques bienvenues (mauvaise foi acceptée, prenez un café) notre déception « *Ben Zaken*« .

•***PRIX DU JURY DE LA COMPÉTITION INTERNATIONALE***

**Le Grand Prix Janine Bazin**

*décerné à un long métrage, doté par la ville de Belfort et soutenu par le GNCR : 8000 euros*

**BEN ZAKEN de Efrat Corem**

**Le Prix d'Aide à la distribution Ciné +**

*décerné au distributeur, ou futur distributeur, français d'un long métrage : un achat de droits de 15000 euros pour une diffusion sur Ciné+ Club*

**BIENVENUE À MADAGASCAR de Franssou Prenant**

**Le Grand Prix du court-métrage**

*doté de 3500 euros*

**ANTONIO, LINDO ANTONIO de Ana Maria Gomes**

*Le Jury de la compétition internationale était composé de Marilyne Canto (actrice et réalisatrice), Pascal Cervo (acteur et réalisateur), Marilyn Lours (directrice adjointe du cinéma Louis Daquin du Blanc-Mesnil), Céline Minard (écrivain) et Bijan Anquetil (réalisateur)*

***•PRIX EUROCKS ONE + ONE***
*doté par Les Eurockéennes avec le soutien de La Sacem, récompense l'esprit libre et musical d'un film : 2500 euros*
**BIENVENUE À MADAGASCAR de Franssou Prenant**

**Mention spéciale Eurocks One+One**
**WESTERN de Bill et Turner Ross**

*Le jury Eurocks One + One était composé de 5 jeunes de 18 à 25 ans du territoire de Belfort : Antoine Flahaut, Laïla Niame, Thomas Rapenne, Adrien de Tournemire et Maria Zhukova, accompagne par le rappeur et réalisateur Hamé*
*Le prix Eurocks One+One est repris par Rodolphe Burger dans le cadre de son festival C'est dans la vallée à Sainte-Marie aux Mines en Alsace.*

***•PRIX CAMIRA***
récompense un film de la compétition internationale par la publication d'une interview et d'un article sur General Intellect, la revue officielle de l'association.
**DANS MA TÊTE UN ROND-POINT de Hassen Ferhani**

*Il est décerné par trois membres de CAMIRA. : Amanda de Freitas Coelho, Raphaël Nieuwjaer et Raquel Schefer*
*CAMIRA (Cinema and Moving Image Research Assembly) est une nouvelle association internationale composée de critiques, chercheurs et programmateurs du monde du cinéma et des arts visuels.*

***•PRIX DU PUBLIC***
**Le Prix du public pour le long-métrage**
*doté de 3000 euros*
**DANS MA TÊTE UN ROND-POINT de Hassen Ferhani**

**Le Prix du public pour le court-métrage**
*doté de 1700 euros*
**ANTONIO, LINDO ANTONIO de Ana Maria Gomes**

***•PRIX [FILMS EN COURS]***
*aide à la post production*
**THE ALCHEMIST COOKBOOK de Joel Potrykus**

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CINÉMA

*Jean-Baptiste Viaud*

Dimanche 6 décembre 2015
(web)

# 30e Festival Entrevues : un certain état du monde

Retour sur trois jours passés au Festival Entrevues de Belfort, qui fêtait cette année son trentième anniversaire avec une programmation riche et inquiète.

Article de Jean-Baptiste Viaud

Facebook Tweet Google +

La trentième édition du festival Entrevues de Belfort s'est achevée ce dimanche 6 décembre 2015. 130 films y étaient présentés, qui mettaient en valeur, comme à l'habitude du festival, aussi bien la jeune création contemporaine que des auteurs confirmés, primés ou non à Belfort au cours de son histoire. Avec, pour idée fondatrice de ce trentième anniversaire, le concept surréaliste du cadavre exquis : 29 cinéastes et la Cinémathèque française avaient ainsi composé une programmation alternative composée de 30 films tous choisis à partir de la dernière image du précédent. Ailleurs, c'étaient douze longs et autant de courts métrages qui se disputaient la Compétition internationale ; une sélection de films du réalisateur géorgien Otar Iosseliani venait rappeler les beautés d'une projection en 16 ou 35mm ; une rétrospective Bong Joon-ho offrait au festival sa bonne part de cinéma de genre ; et la sélection Cinéma et histoire faisait la lumière sur l'année 1986, qui a vu sortir des films aussi majeurs que Mauvais Sang (Léos Carax), Hannah et ses soeurs (Woody Allen) ou La messe est finie (Nanni Moretti), pour la plupart projetés en pellicule. Des avants-premières venaient complèter le planning de projections qui, au bout de trois jours de tunnels cinématographiques, rassemblait autant d'annotations qu'une première version de scénario.

Grands classiques, raretés et nouveautés (dont on espère qu'elle trouveront distributeurs) se mélangeaient donc dans une joyeuse cacophonie, et s'il est difficile de dresser un bilan exhaustif après seulement trois jours, il nous a semblé que tous les films présentés avaient en commun d'offrir - mais n'est-ce pas le rôle du cinéma ? - une vision d'une époque. La nôtre, celle d'aujourd'hui, avec des oeuvres réflexives, souvent inquiètes, qui donnaient à voir un certain état des choses et s'interrogeaient sur ce qui reste à venir ; ou d'autres, plus lointaines, qui ont fait l'Histoire. Des films pour dire, en somme, quelque chose de la marche du monde. De fait, peu d'entertainment pur à Belfort, peu de fiction pure non plus : le documentaire était partout, qu'il soit défini tel quel ou dilué dans l'imagination des cinéastes sélectionnés.

Morceaux choisis de ce qu'on a vu, principalement dans la Compétition Internationale.

**Intérieur / extérieur**

A Belfort, les séances ont lieu au multiplexe Pathé, qui a ceci d'agréable que les écrans sont grands et les sièges confortables, et offre le luxe de tout voir au même endroit, évitant de courir d'un point à l'autre de la ville (coucou Cannes). La première à laquelle on ait assisté était une projection - en numérique, hélas - de **La Prisonnière du désert** (John Ford, 1956), monument qu'on n'avait bizarrement jamais vu - il y a des films, comme ça, qu'on passe des années à manquer. Il faisait partie de la sélection Cadavres exquis et avait été choisi par Arnaud et Jean-Marie Larrieu, à partir de la toute dernière image de **Camille Claudel 1915** de Bruno Dumont (2013), dans laquelle Juliette Binoche est dos à un mur, dont on ne sait pas (si on n'a pas vu le film) s'il l'enferme ou non. Elle

est en extérieur, mais impossible de dire si le mur est une enceinte ou si, devant, il y a l'espace. Jean-Marie Larrieu, venu présenter La Prisonnière du désert, explique qu'il a naturellement pensé au film de Ford pour sa scène d'ouverture - ouverture littérale puisqu'une porte s'ouvre sur l'immensité du désert. Parfait contrepoint donc, et Larrieu confesse à l'occasion qu'ils sont, avec son frère, tout à fait obsédés par le rapport entre intérieur et extérieur, et que le motif est présent dans toute leur filmographie.

*Camille Claudel 1915*

Incidemment, ces trois jours de festival n'auront de cesse de nous y rappeler, puisque plusieurs films de la compétition travaillaient justement ce motif. A commencer par God Bless the Child, de Robert Machoian et Rodrigo Ojeda-Beck, chronique sur une journée d'une fratrie de cinq enfants abandonnés à eux-mêmes après que leur mère est partie sans laisser de mot - on apprendra que ça lui arrive parfois. Frères et soeurs dans la vie, les enfants sont de tous les plans, envahissent tout l'espace et le cadre, enfermés dans la maison familiale qu'ils occupent tout entière de leur vitalité, de leur brutalité enfantine, de leur cruauté parfois. A l'intérieur et sans leur mère (le père, lui, est mort d'un accident de la route), ils réinventent un royaume dont ils sont les seuls habitants et qui, paradoxalement, les protège. Quand ils finissent par sortir, ils tombent sur un homme potentiellement dangereux - mieux vaut rester dedans, fût-ce seuls.God Bless the Child n'a rien d'une critique sociétale, c'est plutôt un moment avec ces enfants, filmé à leur hauteur et tour à tour tendre et brut. Un certain naturalisme plombe un peu le film, inquiet pour la jeunesse mais confiant dans sa force vive.

Le court métrage Nueva Vida, du Bolivien Kiro Russo, joue lui aussi du rapport entre intérieur et extérieur. Fasciné par la position voyeuriste, le cinéaste filme un jeune couple avec bébé depuis l'extérieur, en plans aériens tournés en 16mm qui zooment souvent à travers une fênetre. Les gestes sont ceux du quotidien : un bain à donner, l'enfant à nourrir… La famille reste tout du long dans l'appartement (qui est celui qui a vu grandir le réalisateur), tandis qu'autour d'eux, la ville (Buenos Aires) grouille de mille bruits, qu'un remarquable travail sonore rend aussi irréels que la vie familiale est banale.

Que nous nous assoupissions est, lui aussi, un très court (13 minutes) et le nouveau film de Denis Côté, qui confirme son refus total du moindre formatage. Abstraction pure, il filme des gens endormis dans une grande maison en plein milieu d'une forêt enneigée et qui semblait vide au premier regard. L'intérieur est cosy, douillet, propice au sommeil ; par les grandes baies vitrées, l'environnement semble par opposition hostile, grands espaces désolés et gelés, vidés de toute âme qui vive. On est dans la veine expérimentale de Denis Côté, plus proche de Que ta joie demeure (2014) que de Vic + Flo ont vu un ours (2013), avec une caméra portée à la main et une image DV a priori peu soucieuse d'esthétique.

*God Bless the Child*

**Un certain état du monde**

Parmi les documentaires présentés à Belfort, le plus beau était certainement Dans ma tête un rond-point, de Hassen Ferhani, premier long déjà primé à Turin, Amsterdam et tout récemment aux Journées Cinématographiques de Tunis - et aujourd'hui à Belfort lauréat du prix Camira et du prix du public pour un long métrage. Le film a pour unité de lieu un abattoir en Algérie, qui vaut aussi bien comme scène de théâtre humain que comme prison pour ses employés (l'un d'eux y travaille depuis 1945 !), notamment les jeunes qui, tous, rêvent d'un ailleurs. "Dans ma tête, il y a un rond-point avec 99 sorties, et je ne sais pas laquelle prendre", avoue l'un d'eux, qui explique plus tard qu'en Algérie, il y a trois choix pour la jeunesse : "Soit on se suicide, soit on part, soit on tombe dans le trafic de drogues". Un constat désespéré s'il en est, pourtant égayé par les interventions d'un vieux sage philosophe ou d'un employé qui a le sens de la formule :"On ne ment pas, mais on ne tombe pas sur la vérité" - il la répète tel un mantra. Une poésie brute qui fait de Dans ma tête un rond-point un beau travail d'introspection sur un corps de métier méconnu, et sur un pays qui n'en finit pas de panser ses plaies.

L'Algérie est également le sujet de Bienvenue à Madagascar, autre documentaire et troisième long métrage de Franssou Prenant, qui a été scénariste, comédienne et monteuse pour Raymond Depardon, Romain Goupil ou Jacques Kébadian. La cinéaste travaille ici, comme à son habitude, le Super 8, avec des images tournées à Alger et pensées comme des prises de notes visuelles qu'elle fait alterner avec les voix de ses habitants, qu'on ne voit jamais à l'écran. Le résultat est un film-portrait de la ville d'Alger telle qu'elle se vit aujourd'hui dans toutes ses contradictions depuis la fin de la guerre et de l'occupation française. L'état des lieux est plutôt amer là aussi - "Il n'y a pas eu de printemps arabe en Algérie ? Mais c'est parce que le pays est en proie perpétuelle aux violences" -, les intervenants évoquant une "ville interlope" en proie aux islamistes où "toutes les meufs sont devenues des salopes, et les mecs des frustrés". Bienvenue à Madagascar laisse aussi s'exprimer les jeunes, ceux qui n'ont pas connu l'avant, aux prises aussi bien avec leur sexualité qu'avec les moeurs de leur pays ("Je vois le hijab comme un string sur la tête"). Polyphonique, le film est un tissu complexe d'images et de paroles qui s'entremêlent, et dans laquelles on retient celles qu'on veut. Il vient de remporter le prix Eurocks One+One, ainsi que le Prix d'aide à la distribution Cine+, ce qui devrait, espérons-le, lui permettre une prochaine sortie en salles.

Trêve, de la jeune cinéaste libanaise Myriam El-Haaj, est d'une forme plus austère mais, là aussi, un documentaire. Elle filme Riad, son oncle, qui tient une boutique d'armes à feu à Beyrouth, et qui aime bien partir à la chasse avec ses amis (les plus solides scènes du film, d'une belle composition photographique) ou se remémorer la guerre civile pendant laquelle ils étaient affiliés à la milice chrétienne. Ils en sont plutôt nostalgiques, et le mépris de leurs ennemis d'alors encore bien ancré. C'est ce que Myriam El-Haaj tente de comprendre, en interrogeant Riad ou encore son père, qui lui intimera fermement d'éteindre la caméra dès lors qu'elle se risquera à évoquer les massacres des camps palestiniens de Sabra et Chatila (Beyrouth-Ouest) en 1982. Trêve bute, justement, sur le refus de ces anciens soldats de dégager une pensée autant que de réfléchir sur leurs actions passées, mais vaut pour la réflexion inspirante sur les blessures du Liban.

*Dans ma tête un rond-point*

**Si si la famille**

Beauté des fils à tisser, la journée du lundi donnait à voir trois films dans lesquels dominait la famille, et en particulier un oncle. Celui de Trêve donc, mais aussi et surtout celui qui donne son nom à Antonio, lindo Antonio, l'excellent court d'Ana Maria Gomes, qui remporte le Grand Prix court métrage ainsi que le prix du public pour un court métrage. Franco-portugaise formée au Fresnoy et passionnée par le rôle de la fiction dans la construction des identités personnelles, Ana Maria Gomes tente le portrait d'Antonio, oncle qu'elle n'a pas connu puisqu'il a émigré au Brésil il y a une cinquantaine d'années - il n'a jamais donné de nouvelles, n'est jamais revenu au Portugal. Le film est construit en deux temps : le premier dans un petit village portugais où habite la famille restée au pays, et qui racontent leurs souvenirs d'Antonio, à commencer par sa mère qui a du mal à avaler l'ingratitude de son fils. Dans un deuxième temps, Ana part à Rio, où elle finira par retrouver Antonio. Peu importent les moyens employés pour y parvenir, la réalisatrice livre un joli tableau binaire fondé sur l'opposition entre les deux nations, et entre tradition et modernité : dans un plan réjouissant, elle saute littéralement du patelin ibérique peuplé de vieillards à une piscine carioca remplie de jeunes gens festifs. Surtout, elle n'espérait pas tant comprendre les raisons du départ qu'Antonio que le ramener dans un même plan avec sa mère : cinématographiquement parlant, le cadre est bouleversant - le renouement, ou absence, des liens familiaux, sera pour l'après-générique.

Kaili Blues est, de très loin, le film le plus abouti de la compétition, premier long extrêmement maîtrisé d'un jeune cinéaste chinois de 26 ans, Bi Gan. Quelque part entre rêverie orinique et peinture surréaliste d'une ville rurale rongée par l'ennui, Kaili Blues était le dernier à parler d'un oncle, médecin de profession qui part en voyage à Dangmai pour, entre autres, récupérer son neveu vendu par un frère irresponsable. Par une mise en scène d'une richesse inouïe (dont on peine souvent à comprendre le génie des mouvements de caméra - un drone peut-être ?), Bi Gan dessine une déambulation mentale le long de routes sinueuses, dans des plans d'une extraordinaire beauté, qui culmine dans une séquence finale dont on aura beaucoup de mal à se remettre. Le film écrasait presque ses concurrents : récompensé à Locarno par le prix du meilleur cinéaste émergent, il sortira en salles le 24 février 2016, on en reparlera plus longuement.

Plus engoncé dans ses certitudes auteuristes, assez volontariste, Self-portrait of a dutiful daughter est l'œuvre d'une cinéaste roumaine formée aux côtés de Cristu Piu. Autofiction un peu pénible d'une jeune femme engluée dans un mal-être latent, perdue entre son amant marié, des parents qui l'agacent, un appartement trop grand pour elle et l'obsession d'acquérir un bouvier bernois. Si le film ne convainc pas tout à fait, il est suffisamment sec et pince-sans-rire pour s'en amuser parfois, mais de longs plans-séquences et des couleurs ternes finissent d'enfoncer le clou. Seule la dernière séquence ménage un trouble bienvenu, donnant à son cynique personnage féminin la possibilité, peut-être, de gérer sa vie autrement qu'en évacuant le moindre risque.

*Kaili Blues*

**La fiction, enfin**

Quelques mots de Chigasaki Story et de C'est l'amour.

Le premier était en compétition, charmant premier long métrage japonais d'un étudiant au Japan Film Institute qui n'avait même jamais réalisé un court auparavant et s'est lancé tête foncée dans une fantaisie qui convoque Woody Allen, Hong Sang-Soo et le fantôme d'Ozu (rien que ça) pour raconter quatre jours de la vie d'une pension centenaire de la côte Est du Japon : ébats furtifs en cuisine, balades sur la plage et engueulades entre copines jonchent un film inégal mais réjouissant dans ses excès, par l'équipe de production à qui on devait le très subtil Au revoir l'été (2014).

Le second était présenté en séance spéciale, c'est le prochain film de Paul Vecchiali, qui vient à 85 ans de terminer son deuxième long en moins d'un an. Celui-ci sortira au printemps prochain, et rassemble à nouveau Pascal Cervo et Astrid Adverbe après Nuits blanches sur la jetée (2015). Le film en est d'ailleurs un peu son envers, Vecchiali partant ici non pas d'une rencontre fortuite mais décidée : Odile choisit de coucher avec Daniel pour se venger de son mari peut-être infidèle. Le cinéaste y évoque la peur de l'amour et de la solitude, les ravages de la guerre et de l'alcool et use de décrochages narratifs qui font de C'est l'amour une nouvelle réussite, entre changements de points de vue au sein d'une même scène et trouvailles formelles qui essaiment un film pas exempt de maladresses mais toujours passionnant.

Chigasaki Story et C'est l'amour avaient en commun, et ce n'est pas rien, d'être parmi les seuls films présentés à Belfort à travailler la plus pure des fictions, même si fondée sur le terrain d'événements et sentiments qui sentent évidemment le vécu. Irruption bienheureuse dans cette trentième édition marquée par ailleurs de films toujours dignes d'intérêt mais inquiets, qui souffraient parfois d'un excès de solennité. Qu'ils aient été sélectionnés à Belfort prouve néanmoins que le festival Entrevues, s'il se veut témoin d'un état du monde, n'en oublie pas que le cinéma est aussi l'art de raconter des histoires.

*Chigasaki Story*

Retrouvez ici l'intégralité du Palmarès

EAST ASIA.FR

*Jérémy Coifman*

Dimanche 19 décembre 2015

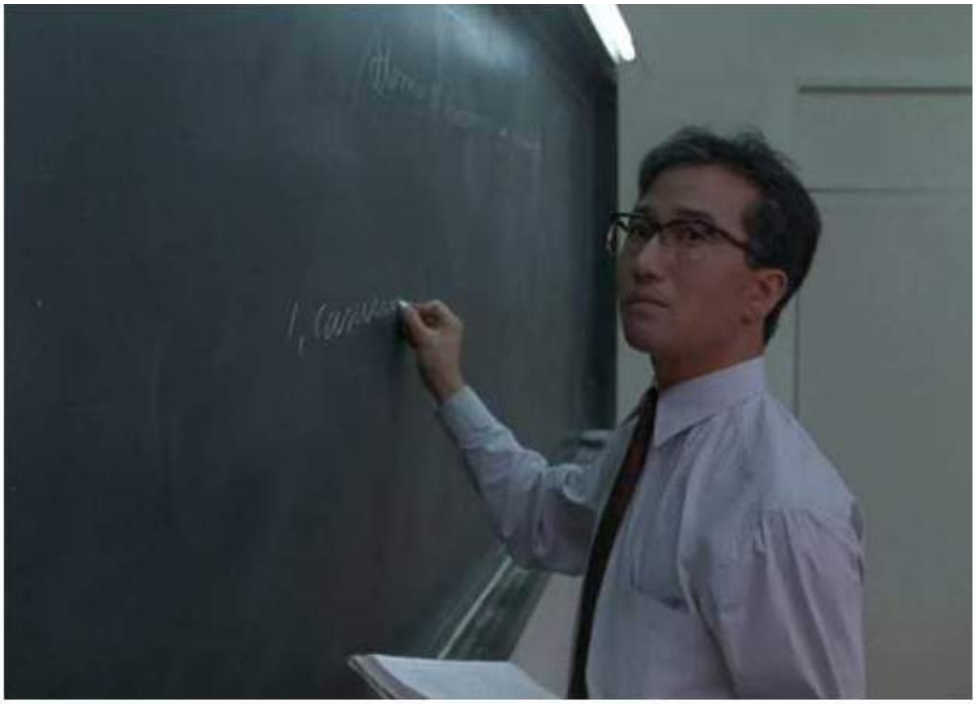
(web)

# RETOUR SUR LES COURTS-MÉTRAGES DE BONG JOON-HO (FESTIVAL ENTREVUES BELFORT)

**Posté le 19 décembre 2015 par Jeremy Coifman**

Retour sur les courts-métrages de **Bong Joon-ho** réalisés entre 1994 et 2004, tous visibles durant le festival Entrevues de Belfort 2015.

De son premier court-métrage réalisé avec l'aide de ses amis du ciné-club qu'il a créé, et ***Influenza*** (2004) conçu dans le cadre du ***Jeonju Digital Project***, **Bong Joon-ho** est devenu un réalisateur reconnu de par le monde, salué de toute part et qui fascine toujours autant à chacun de ses films.



Il y a toujours quelque chose d'émouvant quand on voit naître un auteur sous nos yeux. Les trois premiers courts-métrages, ***White Man***, ***The Memories In My Frame*** et ***Incoherence*** servent de tremplin à **Bong**, et nous donne les clefs de son œuvre, en moins d'une heure. Le temps de découvrir un univers bien distinct, mélange de cruauté, de burlesque et de poésie du quotidien.

De l'embryon ***White Man*** au plus maîtrisé ***Incoherence***, on parcourt avec plaisir un univers fourmillant, oscillant sans cesse entre une certaine magie et une noirceur des plus dérangeantes. Au-delà de ses diverses expérimentations visuelles – le travail sur la profondeur de champ, le jeu entre l'image et la musique notamment – c'est l'essence même du cinéma qu'on retrouve. Une grammaire simple, une épure visuelle qui met en valeur le personnage, les jeux du corps, le propos aussi. Les films de **Bong** semblent évoluer comme le cinéma lui-même. Du balbutiant ***White Man***, film adolescent sur la cruauté de la société coréenne, à la maîtrise formelle et scénaristique d'***Incoherence***, il y a l'art qui progresse, du cinéma forain aux pérégrinations de **Buster Keaton** ou **Charlie Chaplin**. C'est la simplicité du procédé et son exécution parfois presque expérimentale qui fascinent le plus. On observe le cinéaste apprendre, jouer avec sa caméra, avec ce que le medium peut apporter à son propos. On découvre également ses obsessions : l'horreur du quotidien, l'hypocrisie sociétale, les personnages qui ne cessent de fuir, de courir après des chimères, l'absurdité d'un pays qui ne tourne plus vraiment très rond, et un attachement à la nature. Tout est là ou presque, jusqu'à l'utilisation si particulière de la musique, qui vient souvent donner le *la*. Et c'est drôle, Dieu que c'est drôle.

L'humour qui parcoure les trois courts est irrésistible. Encore une fois, le cinéaste invoque le burlesque, de **Max Linder** à **Charlie Chaplin**. Mais on rit du pire parfois, de la noirceur qui est telle qu'elle en devient absurde. On rit de l'hypocrisie des personnages, de ces mensonges qu'ils se racontent à eux-mêmes. On rit devant un joggeur qui vole une bouteille de lait et l'offre à un vendeur de journaux, devant un col blanc qui joue de la guitare avec un doigt qu'il a trouvé dans un parking. Tout est là et on jubile. On sait qu'il deviendra un grand cinéaste, ce qui rend l'étude plus intéressante, mais même pris séparément de l'œuvre, les films restent passionnants.

En 2003, **Bong** raconte la petite histoire d'un homme et de son enfant, visiblement très pauvres, qui parient avec un vendeur qu'un œuf dur peut flotter. ***Sink & Rise*** marque un tournant dans la filmographie de l'auteur, parce qu'il insinue du fantastique dans le quotidien. Il continue de filmer la ville créant des monstres, mais cette fois-ci, au sens propre. Cet œuf géant, qui sort de l'eau du Han comme par magie, annonce le monstre de ***The Host*** réalisé trois ans plus tard. Ce virage *spielbergien* montre la mutation du cinéma de **Bong** en même temps que la société dans laquelle il évolue, mais aussi le changement dans la continuité d'un cinéaste qui ne cesse d'expérimenter, de créer. On continue de voir les grands noms du burlesque, de rester au plus près de l'absurdité de la vie et du quotidien, pourtant ce n'est plus tout à fait le même cinéma. Il y a une sorte de désespoir qui s'insuffle dans chaque plan, chaque regard, chaque note non-sensique, comme l'impression que le pire peut surgir à tout moment, mais que le réalisateur y croit encore un peu. **Bong** n'a pas encore envie de se laisser aller au cynisme total, ce qui peut-être arrivera en 2004 avec ***Influenza***.

Réalisé avec une contrainte de budget propre au ***Jeonju Digital Project***, **Bong** décide de filmer l'évolution d'un chômeur au travers du regard des caméras de surveillance de la ville. Procédé intéressant et qui renvoie à ***The Memories in My Frame***, travail sur l'image passionnant. On va suivre sur plusieurs années la chute d'un homme, de sa perte de travail à l'errance, jusqu'à l'impensable. L'œil n'est pas celui du réalisateur, ou pas vraiment. Les caméras de sécurité semblent tellement neutres en apparence que c'est bien vers nous, spectateurs, que **Bong** se tourne. La violence se déchaîne, sans que ceux qui évoluent également dans les plans ne fassent quoi que ce soit. Les coupables sont partout. Cette homme qui ramasse les billets de banque après l'agression d'une vieille femme, ou celui qui continue à manger pendant qu'un homme se fait tabasser dans une boutique. **Bong** n'y croit plus, ou ne semble plus y croire. Cette société est malade, les caméras de sécurité ne détournent pas leurs regards, tandis que les passants n'osent plus regarder. Il va très loin dans le cynisme, parfois jusqu'à l'insoutenable. La réalité frappe très fort avec ce procédé et l'expérimentation visuelle devient passionnante. Les caméras multiplient les mouvements, les *splits screens*, créant une dynamique incroyable, renforçant souvent la violence de ce qui se passe à l'écran. Dans ***Influenza***, les monstres ne se cachent plus du tout, mais continuent d'agir à la vue de tous.

Les cinq courts proposés montrent la magnifique évolution d'un auteur qui se renouvelle tout en insufflant ses obsessions avec brio. Des premières expérimentations à une symbiose parfaite du fond et la forme. **Bong Joon-ho** est un grand auteur et ses courts-métrages demeurent une pièce de choix.

**Jérémy Coifman.**

***White Man*** (1994), ***The Memories In My Frame*** (1994), ***Incoherence*** (1994), ***Influenza*** (2004).

Intégrale Bong Joon-ho, présentée au 31ème EntreVues Belfort – Festival International du film 2015. Plus d'informations ici.

EAST ASIA.FR

*Elvire Rémand*
Vendredi 13 novembre 2015
(web)

ENTREVUES

ENTREVUES BELFORT
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

# ENTREVUES BELFORT : LE PROGRAMME (26 NOVEMBRE – 6 DÉCEMBRE 2015)

**Posté le 13 novembre 2015 par Elvire Rémand**

La 30e édition du **Festival Entrevues** se tiendra à Belfort du 26 novembre au 6 décembre et mettra à l'honneur, comme à son habitude, le cinéma indépendant !

Douze films se disputeront le Grand Prix dont 2 de nationalités japonaise et chinoise : ***Chigasaki Story*** de **Misawa Takuya** et le fameux ***Kaili Blues***, qui fait le tour des festivals, de **Bi Gan**.

Cette année, le festival vous fera l'intégrale du réalisateur coréen **Bong Joon-ho**, une première en France ! De ses premiers courts métrages ***White Man***, ***Memories in My Frame*** et ***Incoherence*** à son premier long, ***Barking Dogs Never Bite*** en passant par ses gros succès ***The Host***, ***Mother*** et ***Snowpiercer***, tout sera projeté !

La programmation est, bien sûr, beaucoup plus dense que cela. Pour tout connaître, cliquez ici !

**Elvire Rémand**

Follow J'aime Tweeter

Imprimer

EAST ASIA.FR

*Victor Lopez*

Dimanche 29 novembre 2015

(web)

# PODCAST EAST ASIA 28 : BONG JOON-HO (ENTREVUES 2015)

**Posté le 29 novembre 2015 par Victor Lopez**

Bonjour à tous et bienvenue sur **East Asia** pour notre podcast spécial **Bong Joon-ho**, à l'occasion de la 30e édition du **Festival EntreVues**, qui se tient à Belfort du 26 novembre au 6 décembre et met à l'honneur, dans le cadre de sa selection **Un Certain genre**, le réalisateur de ***The Host*** en lui consacrant la première intégrale en France. En octobre 2013, pour la sortie de ***SNOWPIERCER, le Transperceneige***, notre équipe (**Jérémy Coifman, Yannik Vanesse** et **Victor Lopez** avec *special guests* : **Alex** de Ciné-Asie et **François Vacarisas** de Pixel Street) avait décortiqué l'oeuvre du cinéaste. L'occasion de se replonger dans ce podcast lancé à tout alure !

## Partie 1 : SNOWPIERCER, le Transperceneige

**Pour écouter le podcast, cliquez sur le « play » ci-dessous**

00:00 00:00

1. Présentation du film et avis

2. Spoiler alert, débat sur le film

## Partie 2 : le cinéma de Bong

**Pour écouter le podcast, cliquez sur le « play » ci-dessous**

00:00 00:00

2. *Memories of Murder*

3. *The Host*

4. *Tokyo* et *Mother* : un cinéma de festival ?

5. L'attraction américaine, les cinéastes asiatiques et Hollywood

## Partie 3 : BJH et moi

**Pour écouter le podcast, cliquez sur le « play » ci-dessous**

00:00 00:00

1. Découverte de son cinéma et souvenirs liés

2. Film préféré

**Toutes les informations sur le Festival et la retrospective Bong Joon-ho ici !**

http://www.festival-entrevues.com/fr/retrospectives/2015/integrale-bong-joon-ho

**BONUS : ENTRETIEN AVEC BONG JOON-HO**

**Merci à Alex et François pour leur participation et à Nicolas Lemerle pour son montage.**

Retrouvez les articles d'Alex sur Ciné-Asie et les films de François sur Pixel Street !

**See you, space cowboys!**

**Victor Lopez**

CRITIKAT

*Morgan Pokée*

Mardi 5 janvier 2016
(web)

Le Festival Entrevues de Belfort fêtait donc ses 30 ans début décembre, sous une bruine des plus accueillantes car capable de pénétrer dans le K-Way le mieux fermé du monde. L'âge de raison ? Pas sûr tant la manifestation affichait une réelle fougue, se révélant d'une généreuse modestie et d'une discrète ampleur. Les festivités de cet anniversaire se sont ainsi déroulées sous deux versants, avec tout d'abord cette belle idée d'un cadavre exquis. Idée chère aux surréalistes reprise ici à partir du dernier photogramme d'un film envoyé à un cinéaste ayant un lien avec le festival et qui devait, sans trop y réfléchir, proposer un nouveau film à partir de cette image finale. D'où une programmation éclectiques de 30 films dont le point de départ fut tout naturellement *L'Âge d'or* de Luis Buñuel choisi par André S. Labarthe qui considère l'œuvre comme un « *immense et éblouissant cadavre exquis cinématographique (…) Tout est là, en effet : le rêve, l'écriture automatique, le collage et, par dessus-tout, le hasard* ». Hasard qui effectivement dicte la ligne de cette riche programmation articulant des œuvres aussi diverses que *L'Année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais (choisi par F.J. Ossang) et *L'Inconnu du lac* d'Alain Guiraudie (choisi par Abderrahmane Sissako), *Toutes les nuits*d'Eugène Green (choisi par Clément Cogitore) et *La Neuvième Porte* de Roman Polanski (choisi par Alex Ross Perry). Outre le plaisir évident de découvrir (ou revoir) *Gertrud* de Dreyer en 35mm ou *La Cible parfaite* de Jacques Tourneur en 16mm, ces dialogues pour le moins inattendus mais néanmoins féconds avaient l'élégance de s'ouvrir à une certaine histoire du cinéma stimulante (comme ces oiseaux de *News From Home*de Chantal Akerman se retrouvant étrangement dans le film homonyme d'Hitchcock) et de ne se pas cantonner à une redite des grands prix remis au fil des éditions.

Les 30 ans du Festival ont donné également lieu à une série d'avant-premières consacrée à l'actualité des cinéastes passés par Entrevues. Outre *Gaz de France* de Benoit Forgeard ou *Le Trésor* de Corneliu Porumboui découverts à Cannes cette année, il faut redire, après sa présentation au dernier Festival de Locarno, la joie que procure *L'Académie des Muses* de José Luis Guerín, qui sortira en salles le 06 avril prochain. Le cinéaste catalan y propose le négatif d'un de ses films précédents, *Dans la ville de Sylvia*, où cette fois-ci, la parole déborde de son cadre introductif : un cours de littérature ancienne animé par un professeur de philologie à Barcelone devient une académie dont le but serait de régénérer le monde par la poésie. S'agençant comme une expérience pédagogique, le film ne cesse de muter pour s'ouvrir à la mise en pratique de ses préceptes comme pour tester la solidité au quotidien des discours produits par le professeur et ses élèves (majoritairement féminins). Autour de ces situations réjouissantes et de ces confrontations

verbales (savoir et séduction se mélangent), s'arriment des digressions étonnantes comme ce périple à la rencontre de bergers en Sardaigne ou ce remake (involontaire ?) de *Voyage en Italie* de Rossellini qui aboutie à une reformulation du mythe d'Orphée. La mise en scène de Guerín, rivée aux visages de ces muses, trouve dans le reflet des vitres qui les encadrent une idée de cinéma renversante : celle d'une représentation mentale du monde par le passage incessant des voitures et des piétons, traversant littéralement la tête de ces femmes.

Était aussi présenté dans cette section « 30 ans après » le nouveau court métrage du cinéaste québécois Denis Côté. Pas un bruit ne circule dans *Que nous nous assoupissions*, l'hiver enrobe le silence de l'espace où se promène la caméra – est-ce une vue subjective ? Sans doute. Le regard d'un dernier survivant perdu dans une immensité blanche, dans des bois ou des ruelles, visitant même en plein jour une maison où dorment d'un sommeil profond ses habitants. Aucune résolution, aucune ligne narrative, si ce n'est celle de la recherche et de la pure découverte dans ces 15 minutes troublantes par leur concision poétique qui ne sont pas sans évoquer *Two Years at Sea*, le documentaire rêvé de Ben Rivers dans leur démarche ethnologique proche de l'expérimental. Que reste-il du monde si nous nous endormons ? Un film fantastique ? Peut-être, tant il semble que ce qui se déroule sous nos yeux résulte d'un évènement dont l'on se saura rien, à l'instar du meurtre de *Curling*, un des précédents longs métrages de Denis Côté, dont le récit était tout aussi morcelé par la neige qui entravait le parcours de ces personnages. Se poursuit dans ce court métrage une œuvre précieuse qui se joue des formats et des durées et qui, sous son vernis ouaté, distille un certain malaise du monde. Autant dire que nous avons hâte de découvrir *Boris sans Béatrice*, en compétition au prochain Festival de Berlin.

Après Kiyoshi Kurosawa et Satoshi Kon l'édition précédente, la section « Un certain genre » était consacrée cette année à un autre cinéaste asiatique : le coréen Bong Joon-ho (hélas absent) pour une rétrospective intégrale de son œuvre, dont les sommets que sont *The Host* et *Mother* méritaient tous les honneurs. Belle idée donc qui, malgré le nombre restreint de longs métrages du réalisateur (seulement 5), a permis de découvrir ses courts métrages parsemés dans sa carrière. Fin des années 1980, Bong Joon-ho sort diplômé en sociologie de l'université Yonsei. Il s'inscrit en 1993 pour un programme de deux ans à la KAFA (Korean Academy of Film Arts). Auparavant, il avait déjà réalisé *White Man*, un court métrage tourné en 16mm avec l'aide de ses amis avec lesquels il avait fondé le ciné-club *The Yellow Door*. Ce premier film narre l'histoire d'un businessman coréen de la classe moyenne qui découvre un jour un doigt coupé sur un parking. Doigt qui va finir par l'obséder totalement, telle la tête que découvre Emmanuel Salinger dans *La Sentinelle* d'Arnaud Desplechin. Ici, l'horreur de la découverte agit à la fois comme un refoulé de la violence de la société coréenne et, pour corollaire, la négation de ses valeurs morales. Par un montage extrêmement tendu, sans une ligne de dialogue et avec seulement quelques riffs de guitare, *White Man* va suivre les déambulations absurdes de cet homme dans la ville, en se jouant progressivement des perspectives verticales offertes par les escaliers qui jonchent son parcours. Déambulation entre rêve et réalité, tel est le programme simple de *The Memories in My Frame* (deuxième court métrage de Bong Joon-ho datant de 1994 mais premier de ses deux travaux réalisés à la KAFA) qui, en quatre plans-séquences d'une beauté désarmante, permet au cinéaste coréen d'expérimenter une certaine poétique du montage et d'agencer dans ses cadres différentes dimensions mentales. S'y déploie le rêve d'un enfant qui pense à son chien – sans doute – disparu. En un peu moins de 5 minutes, *The Memories in My Frame* sidère par sa capacité à évoquer en quelques détails visuels et sonores (le tic-tac d'une horloge, une photo encadrée d'un chien) la psyché de l'enfance.

Bong Joon-ho reviendra à sa veine plus satyrique avec *Incoherence*, toujours réalisé dans le cadre de ses études à la KAFA. Plein d'ironie, un carton introductif prévient que le film n'est « *en aucun cas une prise de position politique* ». Divisé en 3 épisodes de 10 minutes chacun, *Incoherence* décrit dans sa première partie la panique d'un professeur de philosophie qui réalise oublié une revue érotique sur son bureau alors qu'il vient d'y envoyer une élève de son cours récupérer des photocopies oubliées. Ce qui donne lieu à un montage parallèle particulièrement bien mené – ralentis au passage – entre le professeur qui remonte à toute vitesse les escaliers et la jeune fille qui arrive au bureau. Le deuxième épisode suit sommairement la poursuite entre un joggeur et un jeune homme entre les allées d'un parc, poursuite débutée sur un quiproquo causé par un anonyme. Le troisième et dernier épisode suit la nuit d'ivresse d'un homme et ses péripéties plus glauques les unes que les autres (il est condamné à aller déféquer dans une cave). Ces trois sketches trouvent leur raison d'être dans l'épilogue du film où les mêmes trois protagonistes participent à un débat télévisé sur le déclin des valeurs de la société coréenne du haut de leur fonction social : le premier est donc un professeur de philosophie, le deuxième un procureur et le troisième le rédacteur en chef d'un journal. Incohérence donc, entre les actes et la parole. Mais ce qu'il reste de plus touchant dans ce court métrage un brin ampoulé, c'est le dernier plan du film qui suggère que les trois courts métrages ne sont que les rêves d'un jeune garçon qui s'est

endormi devant sa télévision en écoutant ce débat soporifique dictant les lois d'instances autoritaires au cynisme repoussant. Bong Joon-ho réalisera ensuite en 2000 son premier long métrage, *Barking Dogs Never Bite*, avant de connaître le succès en 2003 avec *Memories of Murder*. Il reviendra la même année au court métrage avec *Sink and Rise* qui anticipe grandement *The Host* puisque se déroulant intégralement sur les rives du fleuve Han, sous le pont Sungsan, à l'endroit même où surgira le monstre amphibien géant dans son film de 2006. Ici, c'est un oeuf géant qui apparaîtra *in fine* pour mettre d'accord une fille, son père et un commerçant sur un pari absurde. Tourné en un seul plan-séquence de 7 minutes, *Sink and Rise* creuse également la veine politique du cinéma du coréen en l'amenant sur le terrain du fantastique (via notamment la question de l'écologie). S'y déploie aussi sa capacité à créer des personnages engoncés bêtement dans leurs certitudes face à l'innocence des enfants auxquels le film rappelle, dans un de ses dialogues, « *qu'il faut toujours dire la vérité* ». La vérité, voilà ce que recherche le spectateur devant *Influenza* réalisé en 2004 suite à une commande du Jeonju Digital Project. Entièrement filmé avec les caméras de surveillance de la ville de Séoul, le film suit, dans une démarche a priori documentaire, les péripéties d'un chômeur qui va du simple vol en venir au meurtre le plus abject. Chapitré au fil des années qui passe, *Influenza* interpelle tout d'abord par la nature troublant des images qu'il met en scène. S'agit-il d'images réellement repêchées par le réalisateur ? Sans doute que non, tant celui-ci s'ingénie à varier les procédés stylistiques (split-screens, plan-séquence, grand angle) au cours des différentes saynètes. Il offre, en toile de fond, un portrait particulièrement violent de Séoul, où l'horreur se déroule toujours en arrière-plan, sous nos yeux fatigués par la qualité volontairement appauvrie de ces images. Évitant la complaisance par sa démarche d'une froideur métallique, Bong Joon-Ho conclut son court métrage par une scène d'une drôlerie macabre (le chômeur finissant par abattre à la hache un homme qu'il vient de détrousser alors que la foule se presse autour du massacre) qui rejoue, sur un versant d'un réalisme troublant, les échanges musclés typiques de ses œuvres précédentes (*Memories of Murder*) ou à venir (*Mother*).

Quid de la compétition [1] du festival ? Douze longs et douze courts métrages (premier, deuxième ou troisième film uniquement) concourraient pour les divers prix remis chaque année.
Sans doute faut-il commencer par exprimer notre déception quant au récipiendaire du Grand Prix. En effet, *Ben Zaken*, premier long métrage de l'Israélienne Efrat Corem se révélait être le seul film de la compétition cherchant visiblement à étouffer autant ses personnages que ses spectateurs, en les faisant tous se plier arbitrairement sous le poids d'une culpabilité franchement irritante. Située en périphérie de la cité balnéaire d'Ashkelon, le foyer de la famille Ben Zaken peine à mener la vie à laquelle il aspire. Partagé entre les différents membres de la famille (la grand-mère, les deux fils et la petite fille) – tous au bout du rouleau, le récit alterne péniblement scènes de déchirements au sein de la famille, avec l'irruption d'une violence complaisante (notamment entre la grand-mère et la petite Ruhi) et les errements dépressifs du père accablé d'une irrépressible envie de dormir. Ce qui gène le plus au fond, c'est moins la mise en scène d'Efrat Corem qui sait par moment ménager des espaces d'affects pour ses protagonistes – certaines scènes avec la jeune fille sont d'une belle frontalité introspective, de même que certaines discussions avec son père en bord de mer – que le mécanisme de son scénario qui donne l'impression de devoir éprouver constamment ses personnages pour *a priori* mieux les complexifier, le tout au profit d'une probable et sempiternelle métaphore du dysfonctionnement de la société israélienne. S'abimant vainement dans des soupçons de pédophilie d'un voisin et dans une loi du talion quelque peu rebutante, *Ben Zaken* se clôt, hélas, comme il a commencé, sans espoir pour quiconque. Personnages comme spectateurs.

Le choix du jury s'est révélé plus judicieux concernant le Prix d'aide à la distribution remis à *Bienvenue à Madagascar* de Franssou Prenant, récipiendaire également du Prix Eurocks One + One, pour « *son esprit musical remarquable, novateur et libre* ». Il est effectivement indéniable que la polyphonie du film, au cœur même de la démarche de la cinéaste, lui confère une puissance d'attraction extrêmement forte, comme un aimant invisible qu'il serait difficile de s'abstraire. La voix de Franssou Prenant est bientôt relayée par d'autres, indistinctes, sur des images tournées en Super-8 d'Alger, ville qui se révèle être le centre de gravité du film, moins son arrière-plan que son cœur secret et vibrant. Plus proche de l'essai cinématographique (le fantôme de Chris Marker surgit de temps en temps) que du simple documentaire d'observation, *Bienvenue à Madagascar* s'agence comme le recueil de la parole d'une ville, remettant constamment sur le tapis son dispositif fondé sur un montage privilégiant les plans fixes et courts, tout en ne cédant pas aux sirènes du dispositif *arty*. Ici, les voix et les images se confondent en un flux ininterrompu de discussions, de mises en perspective, de (re)découvertes d'une ville dont l'histoire récente se mélange inlassablement avec son héritage. Il est assez rare d'entendre ainsi la voix d'un peuple, qui n'est pas réduite aux discours des experts et qui se laisse embarquer parfois dans son propre délire – progressiste parfois, franchement réactionnaire aussi par moments sur les mœurs ou le relativisme de la démocratie. Franssou Prenant ne trace pas une voie, elle cherche à saisir les multiples ramifications qui fondent une cité, quitte à en raviver les douleurs, sous le prisme, toujours, de l'intelligence et de la présence.

Nous reviendrons plus longuement lors de sa sortie, le 24 février prochain, sur *Dans ma tête un rond-point*, sur lequel nous avions déjà écrit lors de sa présentation au FIDMarseille. Il y avait gagné le Grand Prix de la Compétition Française, il repart cette fois-ci légitiment de Belfort avec le Prix Camira (presse) et le Prix du public – double ticket gagnant suffisamment rare pour être remarquer. Se déroulant aussi à Alger, le premier long métrage d'Hassen Ferhani est un objet cinématographique d'une puissance rare, d'une générosité bienveillante pour ses hommes concentrés dans un abattoir qui vont raconter leur quotidien et leurs aspirations. Le monde semble être plié dans ce lieu et Ferhani va le déployer, non sans humour et lucidité.
C'est aussi un premier long métrage qui a retenu notre attention, celui d'un jeune cinéaste japonais, Takuya Misawa, qui réalise ici son tout premier film (aucun court métrage auparavant) tourné en seulement 6 jours – on a peine à le croire. Misawa avait notamment travaillé sur *Au revoir l'été* de Kôji Fukada, film auquel le sien renvoie foncièrement mais sur un mode différent, plus terrien. Le récit fait s'entrecroiser les occupants d'une auberge de jeunesse dans une station balnéaire à la fin du mois d'août, lieu où Yasujiro Ozu écrivit *Voyage à Tokyo* et *Printemps tardif*. Si l'ombre du maître plane légèrement sur le film, elle n'écrase pas non plus la mise en scène de Misawa qui trouve sa propre maîtrise dans des cadres très composés pour les scènes d'intérieurs (le découpage est à cet égard discrètement virtuose) et une forme plus relâchée pour les séquences d'extérieurs, notamment le mariage final sur la plage qui tend vers un certain burlesque des situations. Mais c'est surtout la directions d'acteurs qui impressionne, tant le film multiplie les personnages tout en réussissant à les faire exister pleinement, derrière les conventions japonaises. De badinages en flirts élégants, *Chigasaki Story* restera d'une légèreté revigorante, à l'image de Tomoharu, jeune saisonnier dévoué à l'auberge de jeunesse qui, dans une scène d'un érotisme troublant, va se réfugier dans les draps du lit de la jeune femme convoitée, pour mieux en sentir l'odeur persistante.

La proposition la plus forte de la compétition restera sans doute *John From*, deuxième long métrage du Portugais João Nicolau, cinq ans après *L'Épée et la rose*. Hélas ignoré par le jury, ce film avait pourtant tout pour séduire les plus réfractaires au renouveau du jeune cinéma portugais incarné ces dernières années par Miguel Gomes ou João Pedro Rodrigues, tant la nouvelle œuvre de Nicolau s'en détache pour explorer d'autres terrains fictionnels et expérimentations formelles. Reprenant sur un ton badin les codes du *teen-movie* américain, *John From* raconte le morne été d'une adolescente portugaise qui n'aime qu'à bronzer sur son balcon. Entre deux escapades nocturnes, Rita tombe sur une exposition photographique sur les papous et en ressort bouleversée, presque possédée par ce nouveau monde qui s'ouvre à elle. Ce monde, c'est évidemment celui de l'âge adulte et notamment celui naissant de l'amour, incarné ici par le curateur de l'exposition, son voisin, un lointain cousin lisboète d'Adam Sandler. Badigeonné d'un humour surréaliste, *John From* ose le grand écart entre ses saynètes étirés du quotidien et les irruptions du désir de la jeune fille qui se manifeste par un nouveau rapport au monde, proche de la transe fantasmatique. La puissance magnétique de l'actrice Julia Palha imprime sur l'écran un érotisme suave qui entraîne le film dans un tourbillon de sensations exotiques (*John From* lorgnant autant vers l'Amérique que vers l'Océanie) et dérègle sa géographie urbaine en la déterritorialisant sur les affects mentales d'une jeune fille en fleur. D'un découpage d'une précision échevelé (aidé en cela au montage par le cinéaste Alessandro Comodin, réalisateur de *L'Été de Giacomo*) et d'un rythme à la fois languissant et énergique (Nicolau sait filmer l'ennui), *John From* restera sans doute un des plus beaux films de l'année, précieux car aventureux. Sa sortie en salles est prévue le 27 avril prochain.
e Grand Prix du court métrage cette année, ainsi que le Prix du public du court métrage. Produit par le G.R.E.C., le film d'Ana Maria Gomes esquisse, en son absence, le portrait de son oncle disparu au Brésil depuis 50 ans. C'est en suivant sa mère (la grand-mère de la réalisatrice) que *Antonio Lino Antonio* touche au cœur en prétextant élucider la disparition du fils prodigue. Car le film ne semble exister que pour offrir à la vieille femme, dans un geste purement cinématographique, un terrain fictionnel où elle pourra à loisir délirer sur les raisons qui ont poussé Antonio à ne jamais revenir au Portugal. Terrain fictionnel qui se construit, entre autres, par le recueil d'une parole fragile mais d'une drôlerie cruelle, traversée par les souvenirs du passé et la confrontation au réel. Car le court métrage d'Ana Maria Gomes tire aussi sa force de sa capacité, sans y toucher, à décrire subtilement une campagne rurale où les collines rocheuses embrumées trahissent le paysage mental de l'éplorée. « *Parler avec lui ou avec une pierre, c'est exactement pareil !* », phrase qui dit tout du rapport du film aux éléments et à la nature, seul rempart contre la violence de l'absence.
*La Fin d'Homère*, premier film du cinéaste suisse Zahra Vargas, tentait aussi de raconter la disparition d'un homme par l'entremise de témoignages divers. Durant une partie de chasse, Homère a abattu par erreur un gypaète barbu, rapace protégé. La vindicte populaire est terrible et le chasseur, persécuté, finit par en mourir… Et son souvenir reviendra donc par la parole de ce qui l'ont connu. Hélas, contrairement au court métrage d'Ana Maria Gomes, celui de Vargas se sclérose rapidement, comme empêché par son sérieux (ou peut-être est-on rétif à l'humour suisse ?) et condamné à ne produire qu'un triste état des lieux post-mortem. Il reste que le dernier plan du film, dans un funiculaire, accède tardivement enfin au trouble recherché.

Quelques mots sur le beau *F430* de Yassine Qnia, court métrage français produit par Les Films du Worso. Belle démonstration de force tranquille du cinéaste qui tout en faisant d'Aubervilliers un terrain fictionnel penchant vers l'Amérique, réussit à soigner un montage discret faisant la part belle aux couleurs et aux vitesses. Nous renvoyons vers le long entretien qu'il nous a accordé avant la présentation du film à Belfort où il revient sur sa démarche et sa position de cinéaste. Hélas, le son de cloche était quelque peu différent pour *La Révolution n'est pas un dîner de gala* de Youri Tchao-Debats qui, en faisant le récit d'une auto-stoppeuse montant à Paris, se vautre lourdement dans le fatalisme politique, envoyant valdinguer tous les idéaux de ses personnages pour mieux les normaliser. Il n'est pas étonnant que ce discours se formule par un naturalisme d'une platitude accablante, où, sous les apparats de la neutralité et de la vérité du réel, se dégage une idéologie quelque peu dérangeante.

Finissons ce tour du 30ème Festival Entrevues de Belfort par l'un des courts métrages les plus surprenants vu durant cette édition. *Nueva Vida* de Kiro Russo dépeint en quelques plans – toujours construits de la même manière : un zoom extrêmement lent en légère plongée – la vie d'une jeune famille depuis l'extérieur de telle sorte qu'elle n'est vue qu'à travers le cadre de sa fenêtre. Il faut souligner la précision du geste du cinéaste, qui se fait aussi peintre dans l'agencement des couleurs au milieu de ses plans (tel ce plan où ne reste qu'une tranche de pastèque sur la table). S'y déroulent des non-évènements (une étreinte au lit, un bébé qui pleure et qu'il faut laver...) qui, en 16 minutes, se confondent en une abstraction visuelle qui n'en oublie pas pour autant une ligne narrative extrêmement claire. On pourrait certes lui reprocher sa maîtrise évidente (quasi-clinique), mais l'émotion et la tension qui se dégagent imperceptiblement de *Nueva Vida* lui confèrent une beauté d'autant plus rare qu'elle laisse espèrer un cinéaste prometteur.

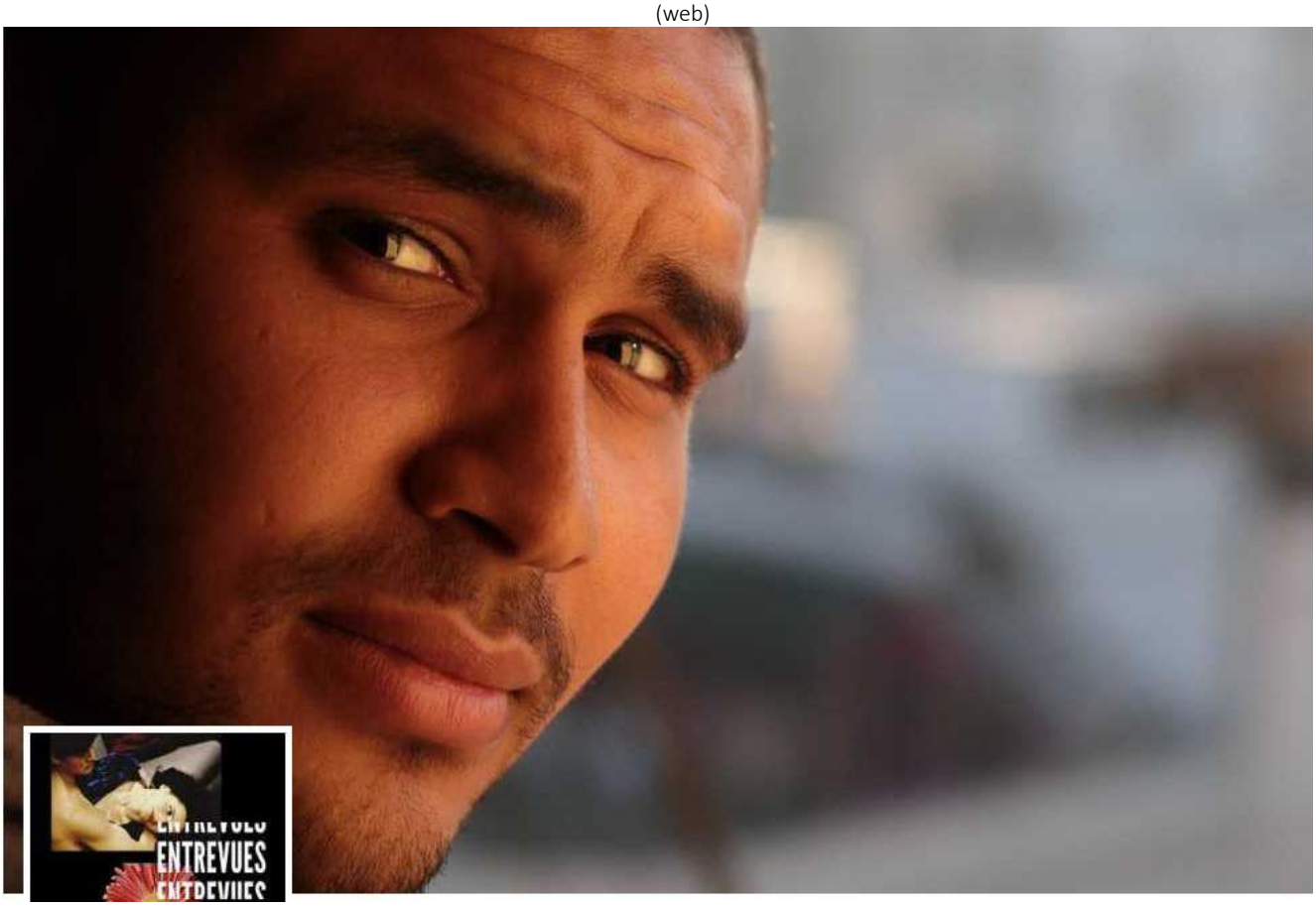
Notes

[1] Déontologie oblige, il faut signaler à nos lecteurs que deux plumes, ancienne et actuelle, de Critikat font partie du comité de sélection du festival.

CRITIKAT

*Raphaëlle Pireyre*

lundi 30 novembre 2015
(web)




TERRE À TERRE , par Raphaëlle Pireyre

# Entretien avec Yassine Qnia

**Dans *Fais croquer* il faisait avec dérision le récit autobiographique des désarrois d'un jeune homme qui essaie de réaliser sérieusement un film avec les potes dilettantes de son quartier. Tourné en quelques nuits, Molii filmait la rencontre de l'homme de ménage de la piscine municipale avec quelques enfants déchaînés et malveillants. À l'occasion de la sélection de *F430* au festival Entrevues de Belfort, nous avons rencontré Yassine Qnia qui trouve que son quartier d'Aubervilliers est un beau terrain de jeu pour faire des images et le décor idéal pour mettre en scène avec humour des personnages pris dans la logique de l'échec.**

**Votre court métrage *F430* est sélectionné au festival Entrevues de Belfort. Comment vivez-vous le fait de montrer votre film au public ?**
Je suis très touché d'être en compétition dans ce festival à la programmation très exigeante. J'espère que le film suscitera du débat et des discussions, parce que j'ai essayé d'aller vers quelque chose de différent de ce que je savais déjà faire, comme laisser plus de place à l'imaginaire de mon personnage. J'ai voulu filmer un jeune homme qui, après avoir été en pleine possession de ses moyens pendant tout le film, prend conscience qu'il a peut être détruit son écosystème. La parole autour des films m'intéresse énormément. Je suis autodidacte et c'est comme ça que je me suis formé au cinéma, en lisant beaucoup de critiques dans Positif,Les Cahiers du cinéma et en écoutant des émissions comme Le Masque et la plume sur France inter, La Dispute sur France culture ou le Podcast Critikat.

***F430* est le premier film que vous ayez écrit et réalisé seul. Auparavant, vous avez coécrit Fais croquer, avecCarine May, Hakim Zouhani et Mourad Boudaoud, et signé tous les quatre la réalisation de Molii. Comment se sont passées ces collaborations ?**
Nous avons grandi dans la même ville et nous nous connaissons depuis très longtemps. Hakim, par exemple, était l'animateur de la Maison de jeunesse de mon quartier. L'envie de faire des films m'est venue après avoir participé au Jury Jeune du Festival de Clermont-Ferrand. Ca a été un déclic, je me suis dit que je voulais raconter des histoires. L'idée de Fais croquer m'est très personnelle, c'est ce qui m'est arrivé avec mon premier film.
L'avantage d'écrire à quatre est que cela donne beaucoup plus de discernement. On voit les choses plus rapidement. Un problème que je pourrais mettre deux semaines à résoudre tout seul se règle immédiatement à quatre. Lorsqu'on travaille ensemble, on écrit beaucoup de gags : quand tu proposes une blague et que tu es le seul sur quatre à rigoler, tu comprends que ça pue un peu ! Les plus grands écrivaient aussi à plusieurs. C'est le cas de Fellini, qui conservait son style à l'écran alors qu'il écrivait ses scénarios avec deux ou trois autres personnes.

**Comment se passe une co-réalisation à 4 ?**
Le découpage en commun a été très rude et très long, près de quatre semaines. C'est frustrant parce que celui qui a la meilleure idée peut devoir y renoncer pour des questions de cohérence de l'ensemble. Sur le tournage, qui s'est déroulé sur cinq nuits à la piscine municipale d'Aubervilliers, c'était plus simple car chacun avait son poste. Hakim se chargeait de faire appliquer le découpage à l'équipe technique. Carine et Mourad s'occupaient des jeunes Roumains parce qu'ils ont tous les deux travaillé avec la petite enfance. Je m'occupais du personnage du père et de celui de Steve. C'est le jeu d'acteur qui passait en priorité. Il était impensable pour nous de faire attendre les enfants quinze ou vingt minutes que la lumière soit prête pour reprendre la scène. On a mis la pression là dessus à Elie Girard, le chef opérateur, et il a très bien réussi.

Auparavant, nous avions écrit *Fais croquer* sans connaître vraiment le système des aides publiques et en ayant conscience que nous n'obtiendrions sûrement pas tous les financements. Nous avons fait attention à ne pas multiplier les personnages ou les décors pour que le film reste réalisable même sans argent. J'ai tourné en autoproduction dans le quartier où j'ai grandi, le Gaston Carré à Aubervilliers, là où j'ai aussi filmé F430. C'est un quartier assez ancien où il n'y a pas du tout de HLM. Beaucoup de marchands de sommeil y sont propriétaires et ne pensent qu'à faire du blé rapidement, sans se soucier de rénover les immeubles qui sont très vétustes. C'est triste de voir ce quartier se délabrer, mais cela en fait aussi un beau terrain de jeu pour prendre des images.

Les subventions sont intervenues après le tournage. Nous avons obtenu l'aide à la postproduction de Cinémas 93, puis le préachat de Canal+ après le passage au festival Premiers plans d'Angers. Un an plus tard, nous avons reçu le prix Qualité du CNC. Les films du Worso m'ont ensuite contacté pour me proposer de faire mon second film avec eux. Ils m'offraient 80 000€ de l'aide au programme, qui est une aide automatique du CNC attribuée sous forme de points aux sociétés productions lorsque leurs films sont sélectionnés dans des festivals.

Aidé par la popularité de mes deux premiers films, j'ai monté F430 tout seul. J'ai obtenu la contribution financière et appelé Canal + qui a décidé de me suivre. Le Worso n'est pas très présent sur le court métrage. C'est une bonne école parce qu'on ne te fait pas croire que tu es un grand réal alors que tu fais des courts métrages. Cela donne une lucidité sur où on en est. Parce que Alain Guiraudie est en train de tourner, parce que Abderrahmane Sissako fête son prix aux Césars et que Guillaume Nicloux doit finir sa post-production avant Cannes, mon film passe après. C'est parfois douloureux, mais je trouve sain qu'on me rappelle que je suis encore petit. Obtenir la confiance trop facilement peut être néfaste, il faut se méfier. Cela peut conduire à ne pas se poser les bonnes questions. Il faut toujours pouvoir attaquer son propre film. Je suis très dur avec moi-même.

**Être proche de ces questions de production a l'air de beaucoup compter pour vous.**
Oui, ça m'importe énormément. Cela fait partie de l'apprentissage du métier de réalisateur de savoir où va l'argent, comment il distribué. C'est ce qui permet de mieux découper les plans. Il m'est arrivé de travailler avec des jeunes qui sortaient de l'école, qui avaient imaginé des découpages magnifiques … mais totalement irréalisables dans les contraintes de la vraie vie ! Comprendre combien coûte un plan, cela permet d'écrire en ayant déjà en tête la réalité de ce que l'on va pouvoir tourner.

**Vous évoquiez votre quartier du Gaston Carré d'Aubervilliers où vous avez beaucoup tourné. C'est un personnage à part entière dans vos films.**
Au départ, le film devait s'appeler Karl Marx est mort. Aubervilliers est une ville communiste depuis des décennies. Le CDN, Jean Vilar, les Situationnistes ont gravité ici … Aubervilliers a été un foyer d'idées. J'avais envie de questionner cette philosophie culturelle qu'on nous a inculquée et qui s'accommode mal selon moi des rêves consuméristes des gars que j'ai connus. Mais je ne voulais pas que le public ait besoin de connaître cet héritage politique et culturel de la ville pour comprendre, et surtout … c'était costaud comme titre ! J'avais peur que mon film ne soit pas aussi costaud que ce qui était annoncé. Certaines personnes m'ont reproché de ne pas montrer davantage la famille du personnage, de ne pas expliquer pourquoi il est dans la merde. Mais j'estime que le quartier va parler pour lui et va donner à comprendre qu'il ait besoin d'air.

**La voiture est un accessoire très cinématographique : elle apporte de la couleur au décor, du son, du rythme … On sent le plaisir que vous avez à la faire vrombir, à en varier les allures.**
On m'a souvent fait remarquer que je m'étais fait plaisir sur le son. Sur mes deux premiers films, le jeu d'acteur était au premier plan. Avec F430, j'ai eu envie de faire une place forte à l'esthétique. Je me suis calmé avec Ernesto Giolitti le chef opérateur, mais je m'étais d'abord interdit qu'il y ait du vert dans ce film. Je lui disais que je voulais que la couleur de la voiture soit comme du rouge à lèvres. Mais comme ça n'est pas en se maquillant qu'on devient plus beau, le quartier n'est pas embelli par le passage de la voiture. Au contraire, cela montre encore plus à quel point il est dégradé. Le travail sur l'image est passé par le choix d'optiques. J'avais demandé d'utiliser les optiques les plus anciennes possibles. Nous avons eu des Cooke S3 qui datent des années 1980. Nous avons ensuite travaillé à l'étalonnage pour que l'image ne pète pas trop.

**La couleur de la voiture contraste avec celles du quartier, très ternes. En contrepoint aux rues où le personnage s'expose, vous filmez beaucoup de cours, de couloirs sombres où ont lieu les activités clandestines.**
Les backstages… c'est là que se font les choses … mais je n'ai pas pensé à ça en faisant le film. Si le hall des boîtes aux lettres où le personnage de Ladhi se bat est dans cet état, c'est en partie à cause de moi et mes compagnons à l'époque … ce sont des lieux que j'ai envie de filmer avant qu'ils ne disparaissent. Et sans doute aussi parce que j'aime le contrejour. J'ai travaillé pour TF1 comme scénariste ; ça ne s'est pas très bien passé. Il fallait absolument enlever toute ironie, que tout soit accessible et compréhensible pour un spectateur qui entre dans le téléfilm au milieu. J'avais l'impression de faire de la purée, qui puisse s'avaler sans avoir besoin de mâcher. La règle incontournable était que tout soit clair immédiatement : moi j'aime que le manque de lumière fasse travailler un peu le spectateur.

**Vous dites détester les castings. Est-ce que vous avez fait appel à des acteurs pour F430 ?**
En effet, je ne fais jamais de casting. J'écris toujours pour des gens que je connais, cela m'aide sur le tournage. J'ai eu envie de devenir cinéaste tard, vers 19 ou 20 ans…

**… ça n'est pas si tardif que cela !**
Si, je trouve. On entend très souvent des cinéastes raconter qu'à 13 ou 14 ans ils savaient qu'ils feraient des films. Ca n'est pas du tout mon cas. J'ai travaillé très jeune sur des chantiers comme géomètre. C'est à ce moment-là que j'en ai eu marre de traîner au quartier : j'ai eu l'impression à cette époque-là de grandir trop vite. C'est ce sentiment qui m'a donné envie de faire un film avec mes potes. Je sentais qu'il fallait qu'on vive un dernier truc ensemble.
J'écris pour les gens, mais en secret, sans qu'ils n'en sachent rien. Ensuite, je dois les chauffer jusqu'à les convaincre de jouer. Pour que Marcel accepte de faire Molii, je disais à son fils que son père serait immortel grâce à ce film. Connaître les gens m'aide à les diriger. Je me sers d'anecdotes que nous avons vécues ensembles pour faire comprendre le sentiment que je voudrais obtenir.
J'ai écrit F430 pour Harrison Mpaya. Il voulait être comédien et me demandait de le prendre dans un de mes films. J'étais incapable de le faire travailler sans le connaître. Alors on s'est fréquenté pendant deux ans. On est allé au cinéma, dans des soirées ensemble jusqu'à ce que j'aie envie d'écrire ce rôle sur mesure pour lui. Je suis parti du fait qu'il ne parlait que d'ambitions beaucoup trop grosses pour lui. Il parlait de tourner avec James Cameron ou Steven Spielberg alors qu'il habitait à Bobigny ! Je me suis inspiré de sa folie des grandeurs. Il faut tellement de temps pour écrire et financer un film, je trouve trop douloureux de tourner avec quelqu'un que je ne connais pas. J'ai besoin de la véracité des liens, de creuser avec les acteurs. Le loueur de voiture est le frère d'un des acteurs de Fais croquer. J'espère faire tourner leur père bientôt.

**En fait, vous réalisez des films de famille !**
Oui, c'est un peu ça. Je me dis toujours que je laisse une trace de ceux que j'ai fait jouer. C'est sans doute une façon de ne pas être déçu : même si le film est raté, ou ne plaît pas au public, au moins, on le gardera comme souvenir de l'expérience qu'on a vécue ensemble.

**Le montage de F430 est très juste, très sec et tient beaucoup sur l'efficacité des ellipses.**
On voulait que ce soit brut. Même si le film est parfois brutal par la force des choses parce que j'ai mal négocié certains raccords scènes sur le tournage qui a été rapide, six jours et sur lequel je n'avais pas de scripte. Il faut que le film soit efficace comme son sujet. Cette façon de jeter les personnages dans l'action vient de là où j'ai grandi. On n'est pas très porté sur le dialogue … On est plutôt direct. Même si j'aime bien de temps en temps laisser souffler le spectateur avec un plan plus calme et je voulais que F430 laisse davantage de place au rêve, à l'imaginaire de son personnage.

**Après le bref moment de rêve, le personnage est rattrapé par la réalité de manière très violente. La fin du film est sombre et donne l'impression qu'il n'y a pas d'échappée possible.**
Si, il y en a une, peut être, mais pas à ce moment-là. Le personnage de Lahdi ne s'en rend sans doute même pas compte. Son pote lui donne un croissant sur le scooter, et c'est peut être de ce côté là qu'il faut se concentrer, parce que quand on a un vrai ami dans la vie, on peut construire plein de choses. C'est déjà un début de société. Même si ces deux-là mettent ce lien à profit pour commettre de mauvaises actions. Un ami m'a dit que mon système de pensée était simple et toujours le même : un personnage qui essaie de s'en sortir mais qui foire.

**Vous avez un projet de moyen métrage en cours.**
Oui, ça s'appelle Mon premier cuir. J'avais déjà l'idée de filmer un personnage qui met tout en œuvre pour acheter son premier blouson en cuir, et la découverte du Père Noël a les yeux bleus de Jean Eustache m'a beaucoup touché. Pouvoir s'acheter une veste qui est au dessus de ses moyens et qui symbolise le fait de devenir un homme, ça faisait écho à mon idée. Moi qui ai horreur des conversations, je trouve qu'Eustache arrive par le dialogue à nous faire vivre par procuration. J'ai écrit avec l'aide de Christelle Lheureux dans le cadre de la Résidence de l'Aide à l'écriture de la Région Ile de France que j'ai effectuée à Côté court. J'ai fait une lecture du scénario au Ciné 104 de Pantin, mais je trouve cela trop proche de ce que j'ai déjà fait. J'ai envie de m'éloigner d'une façon réaliste de filmer la banlieue qu'on a déjà trop vue. Je voudrais plutôt me tourner vers ce qu'a fait Jean-Claude Brisseau avec De bruit et de fureur : montrer le rêve, ce qu'il y a dans l'imaginaire de ces garçons. Et j'ai envie de faire un film complètement personnel et totalement fou.

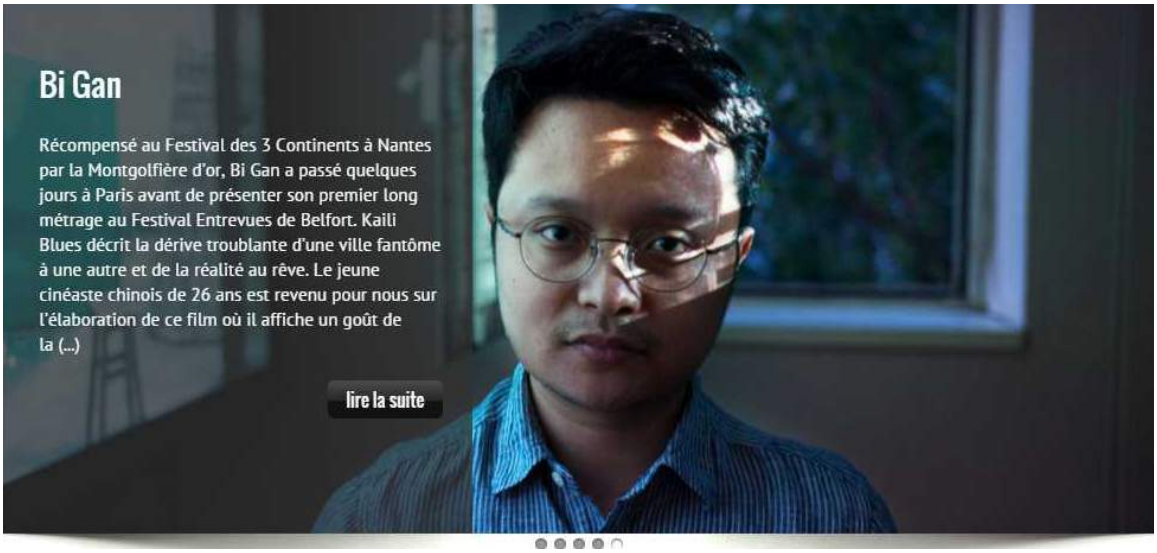
Après ce film-là, j'aimerais arrêter la banlieue, tourner en Amérique latine où j'ai voyagé plusieurs fois. Je redoute la perte de liberté et de sincérité qui peut se produire dans le passage au premier long métrage et je n'ai pas envie de me précipiter pour ne pas tomber dans ce piège. Financièrement, il y a un fossé énorme entre les 100 000 € d'un court et le budget d'un long. On est condamné à réaliser un exploit avec son premier film pour continuer à exister. Ca me donne envie de prendre mon temps. Parce que je ne comprends pas encore tout. Je trouve que pour demander à un producteur de mettre 2 millions dans un film et aux spectateurs de payer leur ticket dix euros, il faut être sur d'avoir vraiment des choses à dire. C'est sans doute parce que je viens d'un milieu populaire, mais je suis très terre à terre.

CRITIKAT

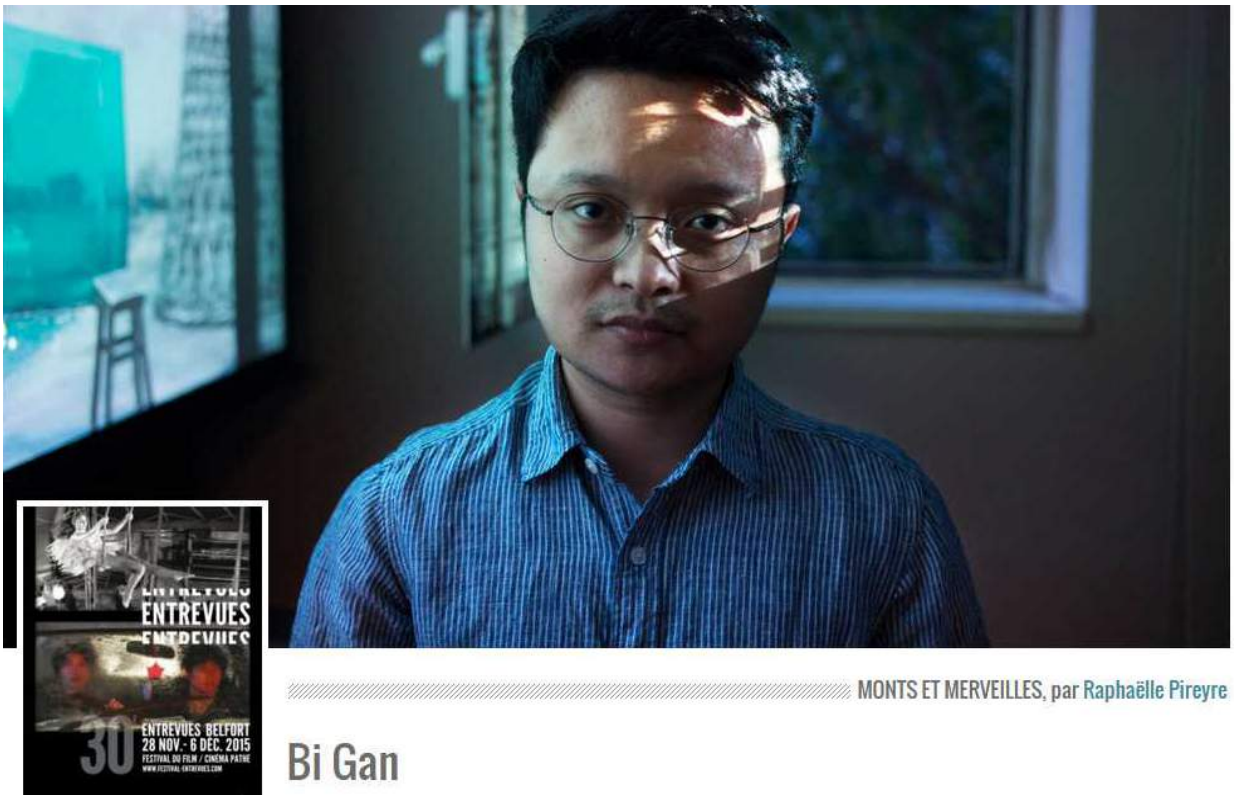
*Raphaëlle Pireyre*

lundi 7 décembre 2015
(web)

UNE du site




---




Récompensé au Festival des 3 Continents à Nantes par la Montgolfière d'or, Bi Gan a passé quelques jours à Paris avant de présenter son premier long métrage au Festival Entrevues de Belfort. *Kaili Blues* décrit la dérive troublante d'une ville fantôme à une autre et de la réalité au rêve. Le jeune cinéaste chinois de 26 ans est revenu pour nous sur l'élaboration de ce film où il affiche un goût de la performance technique (la dernière partie du film comporte un plan-séquence virtuose de quarante minutes) et un attachement viscéral à la province du Guizhou dans laquelle il a grandi. Comme si une imparable maîtrise technique et le souci constant de travailler un matériau ancré dans le réel des personnes, objets et situations filmées constituaient la meilleure voie pour accéder à l'onirisme.

**Que signifie pour vous le fait de présenter votre film devant le public des festivals européens : Locarno et Les Trois Continents à Nantes où vous avez été primé, et enfin Belfort ?**

C'est agréable de montrer le film, et je suis heureux des prix que j'ai reçus à Locarno et à Nantes. Lorsque nous avons projeté *Kaili Blues* sur la Piazza de Locarno, devant mille spectateurs, mon acteur m'a dit que le film lui donnait l'impression de se réveiller d'un long sommeil. Il comprenait enfin son importance et ce que cela signifiait de l'avoir tourné. Mais ce qui compte, c'est surtout de me remettre au prochain film qui est déjà en cours d'écriture. Je reprend les mêmes personnages, mais en faisant cette fois évoluer leurs relations dans une nouvelle direction.

**Est-ce que votre volonté n'était pas précisément que le spectateur ait le sentiment en sortant du film d'émerger un peu assoupi d'un long voyage ?**

En Chine, on ne peut pas dire que le road-movie existe, mais c'est une forme qui m'est très proche et que j'avais envie de transformer en me détachant de la partie réaliste pour aller vers quelque chose de plus mental.

**Dans le road-movie américain, le voyage physique permet aux personnages d'accomplir aussi un voyage intérieur, un apprentissage. Dans *Kaili Blues*, se déplacer au sein de la province du Guizhou semble être l'occasion de voyager également dans le temps.**

Oui, aux États Unis, le voyage sur la route est en effet une donnée culturelle très forte, ce qui n'est pas le cas en Chine. Je voulais que le voyage porte davantage sur le passage entre le réel et l'onirique.

**Est-ce que la production du film a été facile à mettre en place ?**

Cela a été assez difficile, mais j'ai eu beaucoup de chance : le film a été tourné avec très peu d'argent, 20 000 yuans [1] au départ, qui provenaient exclusivement de mes proches que j'ai impliqués dans le film également en les faisant jouer. L'équipe technique est composée d'amis d'école et de personnes que je connais personnellement. Au fil du tournage, mon professeur et son entourage donnaient 1 000 yuans par ci par là. En montrant le matériau filmé, j'ai obtenu le soutien du China Film International entre autres, mais tout cet argent est arrivé après tournage, au moment de la post-production. Je n'osais pas avouer que j'avais si peu de moyens, j'avais peur qu'on me prenne pour un fou. Le budget final a atteint les 100 000 yuans [2].

**Comment avez-vous convaincu ces non-acteurs de tourner et comment les avez-vous dirigés ?**

J'ai fait appel uniquement à des membres de ma famille ou à des connaissances auxquels j'ai fourni un faux scénario. Mais je les avais déjà fait tourner dans mes courts métrages, et là, j'ai eu envie d'explorer de nouvelles relations entre eux. Quand le petit garçon et Chen Seng se sont rencontrés avant le tournage, ils ont commencé à se familiariser l'un avec l'autre, à s'envoyer des textos. Je leur ai tout de suite demandé d'arrêter, car je souhaitais que leur relation à l'écran soit assez distante. Je m'aide de ce que je connais des gens pour écrire, ce qui rend la direction d'acteur plus facile.

**Pourquoi avoir choisi de tourner dans la région du Guizhou ?**

C'est ma région natale, donc j'ai besoin de ressentir cet air-là, de me nourrir de ces atmosphères, de ces paysages pour être efficace. À ce stade de mon travail, je ne me sens pas assez professionnel pour tourner ailleurs. Si je devais tourner en France, par exemple, j'imagine que je ne me sentirais pas bien, je ne mangerais pas ce que j'aime, je ne verrais pas ce que j'ai besoin de voir… je serais incapable de me sentir assez bien pour tourner.

**Vous représentez la ville de Kaili et le village de Dangmai comme des lieux fantômes. Se sont-ils réellement dépeuplés ou ont-ils dépéri économiquement ?**

La mondialisation atteint cette région de la Chine comme les autres et il est difficile d'en reconnaître la nature profonde.

**Il y a peu d'action dans *Kaili Blues* et elle passe essentiellement par les mots : les poèmes, les récits de souvenirs, les chansons.**

Je souhaitais que le dialogue entre les personnages soit conforme à ce qu'ils pourraient se dire dans la vie, et que cela ne ressemble surtout pas à de l'« acting » d'acteurs professionnels. Je considère que le cinéma peut être une autre forme de poésie. J'ai utilisé des poèmes que j'ai écrits par le passé, mais aussi ce que je considère comme des éléments poétiques que j'ai glanés dans le réel, dans mon entourage, comme des lettres d'amour de proches. Si j'ai intégré, par exemple, plusieurs fois la chanson enfantine et populaire « Fleur de jasmin », c'est une manière de construire des espaces distincts dans un espace unique et de donner une certaine couleur générale au plan. La chanson ne donne pas la même atmosphère lorsqu'on l'entend une première fois dans l'enregistrement classique diffusé dans le camion, ou lors de sa variation lorsqu'elle est interprétée en public par le groupe de rock.

**Cette utilisation de la parole comme action crée un sentiment de décalage permanent pour le spectateur entre le lieu et le temps des personnages et ceux qu'ils évoquent. Décalage que l'on retrouve notamment lors du récit d'une anecdote survenue en prison fait depuis un paysage brumeux traversé en voiture par deux personnages.**

J'ai en effet voulu suggérer quelque chose de rêveur et un peu mystérieux par la cohabitation de ces deux espaces à l'intérieur de la séquence. L'acteur fait le récit d'un véritable souvenir, lui qui a un passé de petit voyou et a réellement été en prison. Je suis content que dans un espace filmique unique puisse coexister l'espace mental de la mémoire, celui de la réinvention de l'autobiographie par le personnage et celui d'une autre ligne de temps, celle de la narration générale.

**Il est beaucoup question d'objets qui ont traversé le temps et qui se transmettent entre les personnages : la photographie, la cassette ou le batik donnés par la femme médecin sont comme autant de fantômes témoins du passé.**

En effet, ce sont des détails qui permettent d'évoquer le passé du pays en général, des époques révolues et leur contexte, d'inscrire les choses dans un flux historique. Je tiens à ce que les objets comportent une dimension intime : j'ai ainsi utilisé pour le film la photographie d'une amie de ma grand-mère.

**La fin du film est marquée par un plan-séquence de quarante minutes qui traverse tout un village. Comment s'est déroulée sa préparation ?**

Ce plan a été tourné en tout début de travail, puis le reste du film a été seulement ensuite. J'ai fait trois prises en essayant trois caméras différentes. L'une d'elles a été réalisée avec un vieux modèle de mini-DV pour obtenir une texture qui relèverait du passé, mais ça ne marchait pas du tout. J'en ai tourné une seconde avec un gros modèle de caméra de télévision, mais ça ne me plaisait pas non plus parce que ça ne fonctionnait ni au niveau du cadre, ni dans la manière dont cela restituait les mouvements. Auparavant, j'avais fait des essais non aboutis avec une GoPro, mais les déplacements n'étaient pas suffisamment incarnés à mon sens. Je voulais qu'on sente à l'image qu'il y a quelqu'un derrière la caméra. J'ai conservé la première prise, tournée au Canon 5D, parce qu'elle me semblait contenir plus d'étrangeté que les autres.

Le plan était déjà décrit de façon extrêmement riche et détaillée dans le scénario où étaient même précisés de nombreux éléments de rythme. Mais il a tout de même fallu deux semaines complètes pour le mettre en place. Le travail avec les acteurs a ensuite consisté à ôter bon nombre d'éléments narratifs pour garder le plus de fluidité possible.

**Est-ce que le montage s'est construit autour de ce plan-séquence ou la structure du film était-elle déjà présente dès le stade de l'écriture ?**

La structure était déjà présente dans le scénario. Le monteur a pu commencer à travailler sur un premier bout-à-bout à partir de ce qui était écrit. Il nous a fallu ensuite six mois de travail pour affiner les jonctions d'une scène à l'autre et renforcer l'atmosphère générale. Mais la structure de l'ensemble n'a pas bougé par rapport à ce qui était prévu au départ.

**Le film est essentiellement constitué de plans très longs. Comment déterminez-vous, sur un plan de plusieurs minutes, l'instant précis de la coupe ?**

Nous travaillons ensemble avec mon monteur sur une partie des rushes, puis seuls chacun de notre côté avant de tout revoir tous les deux plusieurs fois jusqu'à être d'accord sur le rythme. Nous fonctionnons par blocs de plans en discutant énormément. Nous cherchons la justesse avant tout, mais je ne saurais pas expliquer ce qui détermine que nous jugeons que le rythme d'une scène est devenu juste.

**De nombreuses ruptures de ton parcourent le film. Le fantastique, notamment, fait irruption avec ces faits divers liés à l'apparition d'hommes sauvages couverts de poils mais qui restent à l'état d'évocation, sans jamais devenir un véritable enjeu du scénario.**

J'ai souhaité qu'il y ait trois atmosphères distinctes dans le film. Pour la première, je voulais un ton d'un réalisme rêveur, pour la seconde un réalisme que je qualifierais de magique avant de finir sur une note plus apaisée. La légende de l'homme sauvage est comme un état d'âme que le spectateur emporte avec lui jusqu'à la deuxième partie.

**Quelles ont été vos indications à votre chef opérateur ?**

Il était indispensable pour moi que la conception visuelle du film rende compte de la densité de l'air du climat, des brouillards, des couleurs de la région du Guizhou. Tous les paysages et les lieux me sont extrêmement familiers, je les ai visités et parcourus de nombreuses fois jusqu'à avoir une idée très précise de la commande que je voulais transmettre au chef opérateur qui a été très juste et fidèle sur ce que je voulais faire. Même si je pense qu'il n'a jamais vraiment compris pourquoi je lui demandais tout cela.

**Est-ce aussi dans cette région que se situera votre prochain film ?**

Ce sera exclusivement à Kaili qui est en plein essor dans laquelle on rencontre partout des chantiers. Pendant que cette Kaili moderne se développe, j'ai le sentiment d'être en train de me construire une Kaili qui me soit propre, celle du cœur et du rêve. Mon prochain film ne peut que se dérouler là-bas.

Notes

**[1]** Environ 3 000€.
**[2]** Soit un peu moins de 15 000€.

CRITIKAT

23 octobre 2015
(web)

# Entrevues Belfort 2015 dévoile sa programmation

**LE 23 OCTOBRE À 15:40**

Le Festival international du film Entrevues Belfort, ouvert à un jeune cinéma indépendant et novateur avec sa compétition internationale de premières œuvres, fête cette année sa 30e édition et se déroulera du 28 novembre au 6 décembre.

La Compétition Longs Métrages comporte notamment *Dans ma tête un rond point* de Hassen Ferhani (grand gagnant du FIDMarseille), *John From* de Joao Nicolau, *Kaili Blues* de Bi Gan ou *Sac la mort* d'Emmanuel Parraud.

Pour son anniversaire, le festival offre une programmation spéciale :

## Le cadavre exquis

30 cinéastes ayant fait l'histoire du festival jouent au célèbre jeu surréaliste en choisissant un film à partir de la dernière image d'un autre film.

Avec la participation de Jafar Panahi, Abderrahmane Sissako, Nicolas Philibert, Yorgos Lanthimos, Claire Simon, Pedro Costa, Patricia Mazuy, Alex Ross Perry, Serge Bozon, Yann Gonzalez ou Thomas Salvador entre autres.

Les 30 films seront projetés durant le festival et chaque cinéaste sera invité à venir présenter le film qu'il a choisi à Belfort.

## Entrevues, 30 ans après

Les derniers films de Claire Simon, José Luis Guerín, Corneliu Porumboiu, Serge Bozon ou les frères Larrieu... Retrouvez l'actualité des cinéastes passés par Entrevues avec des avant-premières, inédits et restaurations.

Entrevues, c'est aussi des rétrospectives et programmations spéciales :

## La Fabbrica – invité : Otar Ioselliani

Après Jacques Doillon (2013) et Tony Gatlif (2014), le cinéaste géorgien Otar Iosseliani sera l'invité de « La Fabbrica », accompagné de ses collaborateurs. Une programmation pour explorer l'imagination au pouvoir, en 9 séances et rencontres.

## Un certain genre – intégrale Bong Joon-ho

Retour sur la carrière du réalisateur et scénariste Bong Joon-ho, jeune virtuose du polar et du cinéma de science-fiction sud-coréen. Le festival présente une rétrospective intégrale de ses courts et longs métrages, de*Barking Dogs Never Bite* (2000) à *Snowpiercer* (2013) en passant par *Memories of Murder* (2004) et *The Host* (2006).

## Cinéma et Histoire – 1986

Exploration des films marquants de l'année de la création d'Entrevues. Du Japon aux États-Unis en passant par la France, que nous révèle l'année 1986 de la cinématographie d'une époque et de l'état du monde à un instant T ?

Désespoir visionnaire sur la dictature des médias du vieux Fellini de *Ginger et Fred*, retour définitif sur la guerre du Vietnam avec *Platoon* d'Oliver Stone, un film russe tourné à Tchernobyl l'année de la catastrophe, la révélation de Spike Lee avec le délicieux *Nola Darling* et toujours Woody Allen, Nanni Moretti, David Lynch, Jacques Rozier...

## Première épreuves – Matière et mémoire

À partir de *Nostalgie de la lumière* de Patricio Guzman, au programme au bac 2015, une exploration des rapports entre cinéma documentaire et philosophie.
À travers les films de Werner Herzog, Alain Resnais, Georges Perec, Claude Lanzmann ou Harun Farocki, c'est la variété de la mise en scène documentaire qui est interrogée à travers le prisme des enjeux politiques de la mémoire collective.

## Entrevues Junior – Le festival pour les enfants

Entrevues fête sa 30ème édition avec les plus jeunes (dès 3 ans). Au programme : ciné-concert Charlot au music-hall et autres incroyables spectacles, des ciné-gouters « Jungle » avec *Le Livre de la jungle* et *Le Fils de Rambow*, ou encore une boum anniversaire après *Hôtel Transylvanie* ! Et plein d'autres surprises.

## Événements

Une nuit clips 1986, des ciné-concerts, la séance dansée, le coup de cœur de l'ACID, installations artistiques, afters et DJ-sets...

Retrouvez l'ensemble de la programmation sur www.festival-entrevues.com.

ACCREDS

*Nicolas Truffinet*

vendredi 11 décembre 2015
(web)

ENTREVUES (BELFORT)

# Envoyé spécial à…ENTREVUES BELFORT 2015

Créé en 1986 par Janine Bazin, le festival de Belfort fêtait donc ses 30 ans. L'occasion d'explorer, à côté de belles rétrospectives consacrées à Otar Iosseliani et Bong Joon-ho (on aura ainsi découvert le premier long-métrage du coréen, *Barking Dog*, et du vin géorgien), une sélection de premiers et seconds films relevée. Premier compte-rendu au moment du départ, en regrettant juste de ne pouvoir rester pour vérifier le bien qui se dit de *Kaili Blues*, un premier film chinois, de *L'Académie des Muses*, de José Luis Guerin, d'autres sans doute.

Précédé d'une réputation flatteuse, l'algérien*Dans ma tête un rond-point*, d'Hassen Ferhani (grand prix de la compétition française au FID), a déçu. Formellement rugueux, voire rudimentaire, ce documentaire dans un abattoir entreprend de montrer des hommes vivants, sensibles, qui entre deux dépeçages discutent de foot, de révolution ou de l'amour. L'attention est délicate, mais le geste reste trop volontariste, et dans le même temps maladroit, pour que le résultat nous touche autant qu'il le devrait.

On n'a pas été plus convaincu par *Self-Portrait of a dutiful daughter* (Ana Lungu), portrait, donc, d'une doctorante en Roumanie un brin gâtée (elle vit dans le grand appartement que lui ont laissé ses parents), avec ses insomnies, son histoire avec un homme marié guère présent, ses tergiversations. C'est très générationnel, un

peu nombriliste, et pas très passionnant (l'inévitable meilleur ami homosexuel, la discussion qui ouvre le film sur le caractère objectif ou non de la beauté physique, qu'on a déjà beaucoup, beaucoup entendue dans un film). Il lui manquerait l'humour et le recul d'une bonne BD de blog, ou un regard plus affûté, celui de Lena Dunham dans *Girls*, pour dépasser ce stade du journal intime légèrement complaisant. Reste la précision topographique et sociologique, le souci de s'inscrire dans une réalité bien délimitée qui est décidément une caractéristique du jeune cinéma roumain.

## AVEC *WESTERN*, BILL ET TURNER ROSS POURRAIENT BIEN DEVENIR UNE NOUVELLE FRATRIE NOTABLE DU CINÉMA AMÉRICAIN.

Un cran au-dessus, *Western* est une découverte. Documentaire sur deux villages voisins à la frontière du Texas et du Mexique, le film se focalise sur les figures de deux américains : le maire, édile débonnaire et aimable par son souci de maintenir de bonnes relations entre les deux communautés, et un vendeur de bétail *white trash* et papa poule, au moment où la violence des cartels s'exacerbe du côté mexicain. Sans doute le film reste-t-il un peu trop confiant dans son esthétique sundancienne (grain apparent), un peu attendu dans sa représentation du Texas (rodéos, grandes églises avec leurs prêches bienveillants et réactionnaires). Mais il donne à voir d'une belle manière la dégradation désolante d'une situation, les commémorations festives du début laissant place à la colère des acteurs économiques contre Washington (qui décide de suspendre le passage du bétail au Mexique pour raisons de sécurité, sans rien savoir, estiment-ils, de la situation sur le terrain), des administrés contre leur maire accusé de favoriser « l'invasion » de ses voisins. L'affiche « No walls between amigos », qui traîne dans son bureau, apparaît alors assez dérisoire au regard des lettres d'insultes quotidiennes qu'il reçoit. Le maire du village mexicain meurt, accidentellement croit-on d'abord, avant que l'implication des narcotrafiquants ne se précise. Et ce film très localisé à tout point de vue, par sa géographie, ses enjeux, finit par évoquer d'autres attentats, d'autres murs. Bill et Turner Ross pourraient bien devenir une nouvelle fratrie notable du cinéma américain.

Enfin, *John From* – il a déjà été question du film il y a quelques semaines à CinéMed. C'est peu dire que l'attente était grande, après *L'épée et la rose*. On reste étonné du peu d'intérêt suscité par le premier long-métrage de Joao Nicolau, ce film assez fou dans lequel un trentenaire languissant lâchait tout pour prendre la mer et devenir pirate, formant avec ses acolytes une sorte de société secrète rivettienne. Un peu hermétique, sans doute, d'une longueur déraisonnable, aussi. Plus « rond », plus accueillant pour son spectateur, au risque de se banaliser légèrement, *John From* suit les pas d'une adolescente en vacances. Elle reste des heures à bronzer sur la terrasse, traîne ou échange des mots avec sa meilleure amie, s'entiche de son voisin plus âgé, photographe et père de famille sexy aux faux airs de Hugh Jackman.

Il est vrai que tout cela n'est pas du jamais vu, mais le film se révèle particulièrement séduisant. Du fait de sa jeune actrice, parfaite (ravissante, adorable), ou du regard du cinéaste, bienveillant avec ce qu'il faut de recul, et peut-être de nostalgie pour cette période de vie désormais derrière lui, ou du caractère discrètement pop du film, avec ses ascenseurs rouges, sa bande-son alternant Lily Allen et la Lambada et ses travellings en musique sur son héroïne. Plus le plaisir de retrouver dans le rôle de la mère, au côté d'Adriano Luz, Leonor Silveira, pour un personnage plus moderne que les derniers auxquels elle avait droit. Plaisir de voir que les grands acteurs de de Oliveira trouvent aujourd'hui de nouveaux rôles et de nouveaux projets. Un temps, le film paraît languir, et l'on se prend à rêver que Nicolau parvienne un jour à mêler la belle simplicité de celui-ci avec le caractère fantasque (un peu déconnecté) du précédent. Exaucé, au cours de la dernière demi-heure, son onirisme sous influence mélanésienne. Qu'est-ce qui nous retient alors de nous enthousiasmer totalement ? Peut-être le fait que ce tournant apparaisse encore un peu « amené » : très maîtrisé, mais en deçà de l'intensité, de la truculence et de l'inquiétude à la fois de *Ce cher mois d'août*, auquel *John from* renvoie par endroits (*L'épée et la rose*, lui, courait derrière *La gueule que tu mérites*). Pas (encore) tout à fait un grand, donc (pas loin), mais un cinéaste qu'on continuera à suivre en espérant l'émerveillement.

## DU CÔTÉ DES COURTS, DES FILMS QUI SE PRÉSENTENT COMME DES OBJETS FERMÉS, À ADMIRER, MAIS PEU SOUCIEUX D'OUVRIR SUR LA DISCUSSION, OU L'INTERPRÉTATION. C'EST LOIN D'ÊTRE LA PIRE FORMULE.

Deux mots sur les courts. Passons, pour être charitable, sur *Le soleil nous cherche*, film d'école dans lequel le cinéaste propose une sorte d'ode au mystère d'une camarade qu'il aurait mieux fait d'inviter à prendre un verre. Énième héroïne qui pourrait être borderline, mais ce n'est pas de la sociologie bien entendu, le mystère doit rester entier, mystère qui ne saurait bien sûr être percé, tout en mèches fuyantes, regards de braise et actions invraisemblables. Pour le reste, le niveau était relevé, avec de beaux objets témoignant d'un sens de l'insolite et d'une vraie fermeté. Dans *Les voisins* (Benjamin Hameury), des retraités de La Rochelle s'organisent pour préparer leur défense lorsqu'on annonce l'évasion d'un dangereux prisonnier. *La Fin d'Homère* (Zahra Vargas) se présente comme un faux documentaire dans lequel plusieurs chasseurs reviennent sur un fait divers, lorsqu'un des leurs avait tué par erreur un oiseau protégé. Entretiens dans des intérieurs de chalets surchargés, avec en arrière-fond des animaux empaillés : ce premier court-métrage a un ton, et une étrangeté. Un peu verrouillé, peut-être, comme *Les voisins* (très frappant d'abord, avec ses vieux messieurs en peignoir qui complotent dans le jardin, avant de s'affaisser quelque peu). Voilà des films qui se présentent devant nous comme des objets fermés, à admirer, mais peu soucieux d'ouvrir sur la discussion, ou l'interprétation. C'est loin d'être la pire formule, ça leur évite bien des écueils (l'autofiction complaisante, le lyrisme non maîtrisé), mais ça limite aussi leur portée. On pouvait par contraste être séduit par la chaleur de *F430* (Yassine Qnia), sur un jeune de banlieue à la folie des grandeurs qui truande son pote pour louer une Ferrari. Dans l'esprit d'une fable néoréaliste avec des enfants, c'est un beau film, drôle et amer, qui appelle les suivants.

ACCREDS

*Hendy Bicaise*

28 octobre 2015
(web)

ENTREVUES (BELFORT)

# ENTREVUES BELFORT 2015 : les compétitions, les rétros et un Cadavre exquis

**En compétition à Belfort, beaucoup de noms encore méconnus – mais retenez déjà Bi Gan ! – pour grossir les rangs d'une 30ème édition qui, par ailleurs, fait la part belle à ceux qui ont contribué à la renommée du festival : les Larrieu, les Safdie, Porumboiu, Lanthimos, Panahi, Pedro Costa, Claire Simon,** *etc.*, *etc.*

**Compétition de longs-métrages**
BEN ZAKEN de Efrat Corem (Israël)
BIENVENUE A MADAGASCAR de Franssou Prenant (France)
CHIGASAKI STORY de Takuya Misawa (Japon – Thaïlande)
DANS MA TÊTE UN ROND POINT de Hassen Ferhani (Algérie-France-Qatar-Liban-Pays Bas)
GOD BLESS THE CHILD de Robert Machoian et Rodrigo Ojeda-Beck (États-Unis)
JOHN FROM de João Nicolau (Portugal – France)
KAILI BLUES de BI Gan (Chine)
SAC LA MORT de Emmanuel Parraud (France)
SELF PORTRAIT OF A DUTIFUL DAUGHTER de Ana Lungu (Roumanie)
TRÊVE de Myriam El Hajj (France – Liban)
WESTERN de Bill et Turner Ross (États-Unis)
YO de Matias Meyer (Mexique)

**Compétitions de courts-métrages**
ANTONIA, LINDO ANTONIO de Ana Maria Gomes (France)
BIXIAN de François Chang (France)
COLOPHON de Alexandre Koberidze (Allemagne)
F430 de Yassine Qnia (France)
LA FIN D'HOMERE de Zahra Vargas (Suisse)
LA REVOLUTION N'EST PAS UN DINER DE GALA de Youri Tchao-Debats (France)
LES VOISINS de Benjamin Hameury (France)
LE SOLEIL NOUS CHERCHE de Raphaël Harari (Suisse)
LOVERS IN A HOTSPOT de Zimu Zhang (Belgique – Chine)
MONACO de David Easteal (Australie)
NUEVA VIDA de Kiro Russo (Argentine)
THREE WHEELS de Neang Kavich (Cambodge)

**Sélection spéciale 30ème édition : 11 films de cinéastes passés par Entrevues**

Avant-premières

L'ACCADEMIA DELLE MUSE de José Luis Guerin
LE BOIS DONT NOS RÊVES SONT FAITS de Claire Simon
C'EST L'AMOUR de Paul Vecchiali
GAZ DE FRANCE de Benoit Forgeard
HEAVEN KNOWS WHATS de Ben et Josh Safdie
LE TRÉSOR de Corneliu Porumboiu

Séances spéciales

21 NUITS AVEC PATTIE de Arnaud et Jean-Marie Larrieu
QUE NOUS NOUS ASSOUPISSIONS de Denis Côté (c-m)
VINCENT V. de Soufiane Adel et Pierre Alex (2005-2015, c-m)
L'ARCHITECTE DE SAINT GAUDENS de Julie Desprairies et Serge Bozon (c-m)
suivi d'une Master class « Composer pour le cinéma » avec Mehdi Zannad, Serge Bozon et Julie Desprairies
Concert de Mehdi Zannad et DJ Set de Serge Bozon le soir à La Poudrière
Ressortie

LES YEUX BRÛLÉS de Laurent Roth (1986, 58 min, version restaurée)

**Rétrospectives intégrales**

Otar Iosseliani et Bong Joon-Ho

**1986**

A travers les films marquants de l'année de la création d'Entrevues, les « Rencontres Cinéma et Histoire » explorent la cinématographie d'une époque et interrogent les problématiques sociétales ou politiques contemporaines de la production de ces films.

**Cadavre exquis**

30 cinéastes ayant fait l'histoire du festival jouent au célèbre jeu surréaliste en choisissant un film à partir de la dernière image d'un autre film. Les 30 films seront projetés durant le festival et chaque cinéaste a été invité à venir présenter le film qu'il a choisi.

Pour connaître les 30 réalisateurs et les films du Cadavre exquis, rendez-vous sur le **site**d'Entrevues.

**La 30ème édition du festival Entrevues de Belfort se déroule du 28 novembre au 6 décembre 2015**

ACCREDS

*Erwan Desbois*

Lundi 7 décembre 2015
(web)

ENTREVUES (BELFORT)

**Derrière le premier film israélien *Ben Zaken*, lauréat du Grand Prix, que des œuvres récompensées en double : *Bienvenue à Madagascar*, *Dans ma tête un rond-point*, et le court-métrage *Antonio, lindo Antonio*.**

**GRAND PRIX JANINE BAZIN**
BEN ZAKEN deEfrat Corem

**PRIX D'AIDE A LA DISTRIBUTION**
BIENVENUE A MADAGASCAR de Franssou Prenant

**GRAND PRIX DU COURT-MÉTRAGE**
ANTONIO, LINDO ANTONIO de Ana Maria Gomes

**PRIX ONE+ONE**
BIENVENUE A MADAGASCAR de Franssou Prenant

**MENTION SPÉCIALE**
WESTERN de Bill et Turner Ross

**PRIX CAMIRA**
DANS MA TÊTE UN ROND-POINT de Hassen Ferhani

**PRIX DU PUBLIC POUR LE LONG-MÉTRAGE**
DANS MA TÊTE UN ROND-POINT de Hassen Ferhani

**PRIX DU PUBLIC POUR LE COURT-MÉTRAGE**
ANTONIO, LINDO ANTONIO de Ana Maria Gomes

**Le 30ème Festival International du Film de Belfort s'est déroulé du 28 novembre au 6 décembre 2015.**

CINEMATRAQUE

*Gaël Martin*

15 décembre 2015
(web)

# RETOUR SUR LE 30E FESTIVAL DU FILM, ENTREVUES DE BELFORT

Il y a trois Belfort, il y a celui du Lion, du Che, politique, économique, territoire des banques sortant de terre, tels des champignons. Il y a le plus connu des jeunes, celui des Eurockéennes, l'alcool, la drogue et le rock'n'roll. Et il y a Belfort plus irréel, hivernal, où l'étranger doit affronter des températures sibériennes et une brume opaque. Un monde idéal pour le cinéphile qui, entre deux séances, peut se laisser aller à la rêverie, s'imaginer évoluant dans l'univers de Silent Hill. Lorsqu'on arrive au Festival Entrevues de Belfort, on entend presque la radio qu'utilise le héros créé par Keiichiro Toyama et l'on s'attend évidemment à affronter nos pires cauchemars. Pour l'amateur de films d'horreur, c'est un vrai plaisir. C'est d'ailleurs, il y a trois ans, avec la venue de John Carpenter que notre tout jeune site avait eu l'idée d'y faire escale. Rendez-vous manqué, malheureusement, mais l'année suivante on n'avait pas loupé la venue de l'immense Kiyoshi Kurosawa.

Les Entrevues de Belfort ne sont pourtant pas un festival spécialisé dans l'horreur, mais c'est depuis 30 ans, un festival qui célèbre toutes les cinéphilies. Concentré dans un seul espace, le Festival transforme un multiplex en cathédrale du cinéma. Y sont développées une compétition internationale, des rétrospectives inédites (l'année dernière Satoshi Kon, cette année Bong Joon-Ho) et des entrevues, donc (Carpenter il y a trois ans, Kurosawa, Brisseau l'année dernière, Iosseliani, Forgeard, Bozon cette année). Enfin une sélection dont la thématique est le temps ainsi qu'une dernière consacrée au jeune public. En 10 jours, il est évidemment impossible de tout voir. Mais on a largement l'occasion de se faire plaisir…

On ne va pas vous mentir, on n'avait pas la super forme quand on a débarqué là bas, la faute à un mois de novembre assassin. Cette année, nous avons privilégié la compétition internationale, plutôt que les autres rétrospectives et programmation. On ne remerciera jamais assez les sélectionneurs d'avoir choisi pour notre arrivée (ils ont fait exprès, c'est sur) de projeter John From, du cinéaste portugais Joao Nicolau. Le réalisateur deL'épée et la rose nous revient avec une bluette adolescente qui fait chaud au cœur. En décrivant le fantasme qu'une ado reporte sur son photographe de voisin bien plus âgé est un film charmant, dont le délire pop emporte tout sur son passage. En compétition, au contraire du public et du jury, c'est bien la légèreté qui a gagné notre voix. On retiendra, alors, Chigazaki Story de Takuya Misawa, long métrage japonais, sorte de relecture kawaï des amours tortueux des contes des saisons d'Eric Rohmer. Avec cette histoire de prof volage et de jeunes étudiantes on pense forcement à Hong Sang Soo, héritier du cinéaste français.

Nous n'avons pu couvrir que quatre jours sur les dix proposés et si nous n'avons pas réussi à voir Bienvenue à Madagascar, nous sommes assez réservés sur l'autre grand vainqueur du festival, Ben Zaken. Représentatif de la compétition internationale, ce film israélien n'a finalement d'intéressant que son casting composé de non professionnels très bien dirigés. Si nous avons été bien plus séduits par la légèreté luso-niponne, ce n'est pas parce qu'on en avait bien besoin, mais surtout parce qu'en face les thèmes plus profonds et lourds étaient servis par des films de peu d'envergure ou maladroits. Ainsi, difficile de suivre la cinéaste franco-libanaise, Miriam El Ajj dans Trêve, piège qu'elle tend à sa propre famille. Si l'on n'a pas trop de mal à prendre nos distances avec ces portraits de vieux phalangistes libanais, on éprouve une gêne devant le dispositif de la réalisatrice qui nous évoque le déplaisant The Act Of Killing. La palme du film cliché revient tout de même au film Mexicano-Canadien,Yo de Matias Meyer. Meyer s'engouffre dans la veine autrichienne du cinéma mexicain, celle de Michel Franco, cherchant imposer un climat violent et glauque. Mais ici, tout parait artificiel, épate Bourgeois. Si vous aimez voir des poules se faire vider de leurs entrailles, ce film est pour vous.

Ces films avaient en outre l'atout d'être proposés en double programme accompagné à chaque fois d'un court-métrage. On retiendra évidemment le très maitrisé La révolution n'est pas un diner de gala. Quelques semaines après les massacres parisiens, Youri Tchao Débats, nous offre un film reflétant bien l'impasse dans laquelle nous nous trouvons, où la jeunesse se vautre dans la destruction nihiliste et le vote fasciste, sans avoir l'espoir de croire qu'un autre monde est possible. Il reste quoi ? L'amour ? Et c'est pire que tout. C'est aussi ce qui interroge Soufiane Adel et Pierre Alex dans leur proposition, plus expérimentale, radicale et en colère : Vincent V.. Deux films, deux images de la jeunesse qui cherchent plus que tout à réinventer un monde dans un présent sans espoir.

Vincent V. n'était pas en compétition dans la section court-métrage, mais associé bizarrement avec le très conservateur L'architecte de Saint-Gaudens, proposition artistique emmenée par l'intéressant, mais encore inégal, Serge Bozon. Une nouvelle fois, le cinéaste de Mods nous amène dans son univers eighties, mais il est cette fois accompagné par la chorégraphe Julie Desprairie, ainsi que de l'architecte et musicien Mehdi Zannad. A eux trois, ils construisent une œuvre qui intéressera sans doute un musée d'art moderne, mais qui reste bien trop hermétique pour s'ouvrir au monde. Encore une fois, le geste est osé, mais un peu vain. Dommage. On retiendra, par contre l'excellent court-métrage multiprimé Antonio, Lindo, Antonio, beau portrait d'une grand-mère portugaise au caractère trempé et de son fils parti au Brésil sans donner de nouvelle. Un film épatant, autant dans le choix des personnages que dans l'histoire racontée et dans la façon dont la réalisatrice, Ana Maria Gomes, maitrise ses cadres et son montage. C'est sur cette belle note lusophone que l'on quitte une nouvelle fois le Festival de Belfort, et qu'on espère bien s'y retrouver l'année prochaine…

THE ART CHEMISTS.COM

*Thomas Malésieux*

Vendredi 4 décembre 2015
(web)

# Kaili Blues étonne Entrevues, 30ème Festival International du film de Belfort

Remarqué et primé à Locarno cet été, la projection en compétition de *Kaili Blues*, premier long-métrage de Bi Gan est d'ores et déjà un des événements majeurs de cette édition anniversaire d'Entrevues. Cette chronique familiale située dans la province chinoise du Guizhou, ne se contente pas des codes du drame réaliste, ce n'est pas sa seule audace.

La première partie urbaine du film est ainsi progressivement contaminée par d'autres volontés, d'autres forces en présence. Une montre ou horloge dessinée sur un mur, une discussion aperçue dans un rétroviseur, ou encore une plongée sur l'oreille d'un personnage… Quelques instants de sidération, qui au-delà de leur impact, illustreraient aussi un peu crânement l'enjeu dramatique autour d'un enfant protégé par son oncle et presque ignoré par son père. La citation qui ouvre le film, implique également la sagesse et la spiritualité…

Pourtant, Kaili Blues va basculer, ne plus tenir en place. Comme si Bi Gan avait décidé de partir à l'aventure, emportant avec lui, ses nombreuses références cinématographiques, son récit, ses personnages, pour une grande évasion, une célébration du déplacement, quel que soit son mode de transport … Sur la carte, c'est à Dangmai, village reculé et sans doute ancestral de cette province. Un lieu où les époques semblent cohabiter, jusqu'à accueillir un concert pop d'un groupe local dans une ruelle devant une dizaine d'habitants.

Pour le héros et le spectateur, un itinéraire en scooter ou à l'arrière d'un pick-up qui ressemble fort à une ascension vers un nouveau territoire de cinéma. Accompagné par la musique de Lim Giong, par une chanson enfantine, traditionnelle ou pop, le décor naturel est filmé avec virtuosité, mais n'écrase ou néglige personne. Comme pour cette jeune habitante qui se rend au concert après avoir emprunté, elle-aussi, un trajet pas comme les autres, devenant l'héroïne du film pour quelques minutes.

La quête du personnage principal, Chen Sheng, n'est pas oubliée, mais il y a d'autres préoccupations à Dangmai. Celles plus ou moins réjouissantes du quotidien et celles qui relèvent de l'enchantement. Il y a sans doute, pour le jeune réalisateur, une part autobiographique, une connaissance ou familiarité avec ce village. Mais c'est son appétit presque inquiétant pour la mise en scène qui sidère, sa manière de s'inscrire dans le cinéma contemporain, en reconnaissant ses maîtres, pour aller vers d'autres fulgurances et échappées poétiques.

On prendra bien soin d'éviter toute association avec de grands noms actuels, chinois, asiatiques ou non. Bi Gan nous a transportés, pour ne pas dire baladés pendant près de deux heures. Loin d'un pittoresque charmant, ou d'une misère spectaculaire, *Kaili Blues* est un voyage au cœur du cinéma, du temps et de leurs sortilèges.

**Et plus si affinités**
http://www.capricci.fr/kaili-blues-bi-gan-2015-370.html
La sortie française du film est prévue en février 2016

CINEUROPA

*Fabien Lemercier*
vendredi 27 novembre 2015
(web)

# Entrevues Belfort souffle ses 30 bougies

par Fabien Lemercier

**27/11/2015 - Démarrage demain de la 30ème édition du festival spécialisé dans le jeune cinéma indépendant et novateur**

Fidèle à sa ligne éditoriale axée sur l'innovation cinématographique, le Festival Entrevues de Belfort fêtera son 30ème anniversaire du 28 novembre au 6 décembre. Les réjouissances incluront notamment une rétrospective baptisée Cadavres exquis pour laquelle 30 cinéastes ayant fait l'histoire de la manifestation (notamment Yorgos Lanthimos, Miguel Gomes, Jafar Panahi, Abderrahmane Sissako, Pedro Costa, Alain Gomis, Sébastien Lifshitz, Patricia Mazuy, Nicolas Philibert et Joao Pedro Rodrigues) ont accepté de jouer au célèbre jeu surréaliste en choisissant un film à partir de la dernière image d'un autre film.

Au programme du festival brille une compétition internationale de 12 longs métrages. Parmi eux se distingue Sac la mort d'Emmanuel Parraud (remarqué à Cannes en 2009, dans la sélection de l'ACID, avec son premier long Avant-poste). Se déroulant sur une île de la Réunion contemporaine où sorcellerie et symboles envahissent le quotidien, le film retrace les mésaventures de Patrice qui passe une très mauvaise journée : non seulement il apprend, de la bouche même du tueur, que son frère a été décapité, mais il se voit dans la foulée expulsé de chez lui...

Figurent aussi en lice Self-Portrait of a Dutiful Daughter [+] de la Roumaine Ana Lungu,John From [+] du Portugais Joao Nicolau, la coproduction algéro-française Dans ma tête un rond-point de Hassen Ferhani et le documentaire français Bienvenue à Madagascarde Franssou Prenant. Une compétition complétée par des titres venus des Etats-Unis, du Mexique, d'Israël, de Chine et du Japon.
En séances spéciales seront projetés entre autres L'Académie des muses [+] de José Luis Guerin, 21 nuits avec Pattie [+] d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, Gaz de France [+]de Benoit Forgeard, Le trésor [+] de Corneliu Porumboiu, C'est l'amour [+] de Paul Vecchiali et Le bois dont les rêves sont faits [+] de Claire Simon. A noter également une masterclass "Composer pour le cinéma" (avec le réalisateur Serge Bozon), La Fabbrica avec Otar Iosseliani comme invité, une intégrale Bong Joon-ho, et la 7ème édition de l'aide à la post-production [Films en cours] qui verra un jury présidé par Carlo Chatrian(directeur artistique du Festival de Locarno) départager notamment La Papesse Jeannede Jean Breschand (lire l'article) et les documentaires La Nouvelle Medellin de Catalina Villar, Un ami de Sibérie de Yuki Kawamura et La Terre ferme de Laurent Aït Benalla.

FRANCE CULTURE.FR

(web)

## 30ème Entrevues Belfort

Evénement en partenariat

### Festival International du film
### Du 28 Novembre au 06 Décembre 2015

**Entrevues Belfort est le festival international du jeune cinéma indépendant et novateur : compétition internationale de premières œuvres (1er, 2e et 3e film), rétrospectives, aide à la post-production.**

Créé par Janine Bazin en 1986, Entrevues Belfort est un festival international de cinéma dédié à la jeune création contemporaine et aux rétrospectives d'auteurs. La Compétition internationale est consacrée aux premiers, seconds et troisièmes films : fictions et documentaires, longs et courts métrages. Elle est dotée de nombreux prix.
Entre les auteurs d'hier et d'aujourd'hui, EntreVues dresse le tableau des innovations cinématographiques à l'œuvre dans le cinéma mondial.

| | |
|---|---|
| Type d'événement | Festival |
| Date | Du 28/11/2015 au 06/12/2015 |
| Région | Est |
| Site Internet | **Entrevues de Belfort** |

De nombreux premiers films de jeunes cinéastes, français et étrangers, aujourd'hui reconnus ont été sélectionnés à EntreVues Belfort. Entre autres : Darren Aronofsky, Alain Guiraudie, Chen Kaige, Abdellatif Kechiche, Wang Chao, Athina Rachel Tsangari, Rabah Ameur-Zaimèche, Angela Schanelec, Patricia Mazuy, Yousry Nasrallah, João Botelho, Laurent Cantet, Pedro Costa, Idrissa Ouedraogo, Nicolas Philibert, Paulo Rocha, Claire Simon, Lars Von Trier ou, plus récemment, Laurent Achard, Brillante Mendoza, Albert Serra et Tariq Teguia.

**>> Plus d'informations et tout le programme sur le site du festival**

FRANCE TV.FR

*Stéphanie Boudras*

Samedi 28 novembre 2015
(web)

# Entrevues, Clara Yucatan, Orange Blossom : nos idées pour sortir ce week-end en Franche-Comté

La rédaction de "Sortir" partage avec vous ses coups de coeur pour ce week-end : de la musique et du cinéma au programme !

La **30e Edition du Festival Entrevues** s'ouvre aujourd'hui à Belfort avec pour la soirée inaugurale la projection de "Ginger et Fred" de Federico Fellini, sorti en 1986.

3

Bande-annonce

Cette somptueuse édition **anniversaire** réunira quelques uns des cinéastes qui ont fait l'histoire du festival : les frères Larrieu, Claire Simon, Nicolas Philibert, Jacques Nolot...

3

Jusqu'au 6 décembre, le **Cinéma des Quais** (Pathé Belfort) accueillera les projections liées aux temps forts de l'anniversaire, les films de la Compétition Internationale longs métrages et courts et moyens métrages ainsi que les différentes rétrospectives qui ne manqueront pas de captiver les festivaliers.

Les organisateurs du Festival proposent, pour la deuxième année consécutive, un festival dans le festival destiné aux enfants : **Entrevues Junior**. Ce sera l'occasion pour les plus jeunes de participer à cet événement particulier qu'est un festival de cinéma et leur donner accès à la diversité des thèmes et des genres cinématographiques.

Des projections toute la semaine (à 2€ pour les moins de 14 ans) pour les tout petits spectateurs avec "l'Hiver féerique" (à partir de 2 ans) ou "Le Livre de la Jungle" (visible des 3 ans) et pour les plus grands avec "Stand By me" de Rob Reiner ...
Certaines séances se poursuivront par un goûter et/ou une animation autour du programme.
Ne manquez pas le ciné-concert inédit : « **Charlot au Music-Hall et autres incroyables spectacles** », mis en musique et interprété en direct par les élèves du Conservatoire de Musique, Danse et Art dramatique de Belfort et dirigé par Paul Boissieux.

A écouter, "en douceur", du côté de Besançon, dimanche à 18h à la Rodia, un concert pop rock des bisontins de **Clara Yucatan**, labellisé "Peace and Lobe" : un concert qui fera du bien à vos oreilles ... au sens propre comme au sens figuré !
Le projet **"Peace and Lobe"** vise à sensibiliser les jeunes spectateurs de concert aux risques liés à une écoute trop forte de la musique et à leur donner les clés pour une meilleure gestion du son.
Concert gratuit : Renseignements et inscriptions : info@larodia.com / 03 81 87 86 00

A Beaucourt , la **Maison pour Tous** vous propose une fin de week-end festive et endiablée !
Rendez-vous au Foyer George Brassens qui pousse les chaises pour vous permettre de danser sur les rythmes des chansons electro-orientales du groupe nantais **Orange Blossom** : C'est Dimanche à partir de 17h

Bien d'autres idées de sortie dans **"Sortir en Franche-Comté"** à voir ou à revoir sur ici .

BREF MAGAZINE.COM

*Christophe Chauville*

Samedi 28 novembre 2015
(web)

FESTIVAL

## Les territoires de Belfort

La 30e édition du festival Entrevues début ce samedi à Belfort, avec ses différentes sections bien enracinées dans le terreau du cinéma d'auteur sous toutes ses formes.

Douze longs métrages sont en compétition, pour autant de courts et moyens. Peu de noms déjà connus, sinon Franssou Prenant, Emmanuel Parraud ou encore Joao Nicolau pour la première catégorie, tandis que ***F430*** de Yassine Qnia fait partie de la deuxième sélection, en compagnie d'autres productions ou coproductions françaises telles que ***Les voisins*** de Benjamin Hameury, ***La révolution n'est pas un dîner de gala*** de Youri Tchao-Debats ou encore ***Antonio Lindo Antonio*** d'Ana Maria Gomes (photo).

Au programme aussi bien sûr des séances spéciales et rétrospectives, notamment l'une d'elles consacrée au cinéma du turbulent Coréen Bong Joon-Ho. Une spéciale 30e permettra de voir les nouveaux films de Paul Vecchiali, Claire Simon, Jose Luis Guerin ou Laurent Roth (un moyen métrage intitulé ***La joie***). Le court métrage canadien ***Que nous nous assoupissions*** de Denis Côté fait aussi partie de ce volet de la programmation.

Il y aura en outre des séances jeune public, avec ***L'hiver féérique*** ou, en avant-première, ***Les espiègles*** lettons.

Et puis, comme la section "Cinéma et histoire" se concentre cette année comme il se doit sur 1986, une superbe programmation a été montée sur ce millésime (avec Tarkovski, Carax, Moretti, Rozier, jarmusch, Rob Reiner, etc.) et une alléchante Nuit du clip où Daho croisera les Rita Mitsouko, Depeche Mode ou Madonna, sans oublier des ovnis comme Sigue Sigue Spoutnik ou Baltimora.

Le festival se déroulera jusqu'au dimanche 6 décembre et tout le détail de sa programmation est à retrouver sur son site.

FILM DE CULTE

*Nicolas Bardot*

vendredi 27 novembre 2015
(web)

Publié le 27/11/2015

# FESTIVAL ENTREVUES BELFORT 2015: gros plan sur la sélection

Le Festival Entrevues de Belfort débute ce samedi. Sa compétition est dédiée aux premières œuvres d'auteurs contemporains. Parmi les titres retenus, citons la merveilleuse révélation chinoise **Kaili Blues** de Bi Gan (lire notre entretien), la curiosité roumaine **Self-Portrait of a Dutiful Daughter** d'Ana Lungu ou encore **God Bless the Child** qui vient d'être primé à CPH:DOX.

Parmi les avant-premières hors compétition, on trouve le surprenant **Le Trésor** de Corneliu Porumboiu, l'ovni **Gaz de France** de Benoît Forgeard ou le documentaire **Le Bois dont les rêves sont faits** de Claire Simon. De nombreux focus spéciaux accompagneront ce programme: des cycles consacrés à Bong Joon-Ho et Otar Iosseliani ou, à l'occasion des 30 ans du festival, une sélection d'une quinzaine de films revenant sur l'année 86 au cinéma. Plus curieux: une *Nuit du clip 1986* sera au menu, avec Madonna, Beastie Boys, Prince, Mylène Farmer, les Rita Mitsouko, Baltimora ou Hong Kong Syndikat.

Pour retrouver tous les détails sur la programmation, cliquez ici !

Et pour ne rien louper de nos news, dossiers, critiques et entretiens, rejoignez-nous sur Facebook et Twitter !

**par Nicolas Bardot**

FILM DE CULTE

*Nicolas Bardot*

dimanche 6 décembre 2015
(web)

# FESTIVAL ENTREVUES BELFORT 2015: le palmarès

Le Festival Entrevues de Belfort s'achève aujourd'hui. Le palmarès de sa compétition, dédiée aux premières œuvres d'auteurs contemporains, a été dévoilé.

C'est l'Israélien **Ben Zaken** d'Efrat Corem qui a remporté le Grand Prix. L'histoire de ce film: "*Trois générations de la famille Ben Zaken cohabitent dans un petit appartement en périphérie de la cité balnéaire d'Ashkelon. Dina s'affaire généreusement pour ses fils Leon et Schlomi ; si le premier dirige une entreprise de construction, le second surnage péniblement entre un emploi précaire et la charge de Ruhi, sa fille de 11 ans écorchée vive.*" Découvrez des premières images de ce film dans notre galerie.

Le prix aide à la distribution ciné est allé au documentaire **Bienvenue à Madagascar** de Franssou Prenant. Ce film est une exploration rêveuse et lucide à travers les temporalités d'Alger qui transpire l'Histoire, ses utopies déçues et ses blessures.

Le prix du public a été décerné à **Dans ma tête un rond-point** de Hassen Ferhani. Ce documentaire se déroule dans un abattoir en Algérie, petit théâtre humain où le drame cède souvent la place à la comédie romantique, voire au pur burlesque avec un penchant surréaliste.

Les séances continuent aujourd'hui au festival, avec notamment les reprises des films primés. Tous les détails ici.

LES EUROCKÉENNES.FR

Lundi 7 décembre 2015
(web)

**Les Eurocks mécènes du festival international du film EntreVues. Revivez le palmarès 2015.**

Storify par eurockeennes il y a 4 jours

# EUROCKS ONE + ONE /// retour sur le festival International du Film EntreVues

Les Eurockéennes, mécène du festival international du film EntreVues, poursuivent l'aventure collaborative pour une deuxième année autour du prix Eurocks One+One.

**Eurockeennes (@eurockeennes) | Twitter**

The latest Tweets from Eurockeennes (@eurockeennes). Compte officiel du festival - Open Air Festival #Eurocks2015 1, 2 & 3 juillet 2016. Belfort, France

EUROCKEENNES @EUROCKEENNES

**Entrevues Belfort (@FestivalBelfort) | Twitter**

The latest Tweets from Entrevues Belfort (@FestivalBelfort). 30e édition d'Entrevues Belfort, Festival International du Film, du 28 novembre au 6 décembre 2015. #Entrevues2015 #FestivalBelfort #30thEntrevuesBelfort. Cinéma Pathé Belfort

FESTIVALBELFORT @FESTIVALBELFORT

**EUROCKS ONE + ONE**

Ce prix doté par les Eurockéennes récompense un film en compétition internationale pour son esprit musical libre et novateur. Il est décerné par un jury composé de 5 jeunes entre 18 et 25 ans parrainés par un professionnel de la musique.

**Hamé, de La Rumeur au cinéma**

Pour cette deuxième collaboration, les Eurockéennes et EntreVues ont choisi **Hamé** en qualité de parrain du jury Eurocks One+One - rappeur engagé et cinéaste, membre du collectif La Rumeur (Eurockéennes 2003) et compagnon de route de Serge Tessot-Gay avec Zone libre (Eurockéennes 2009). Il succède à Lou Doillon, pour accompagner 5 jeunes et ainsi décerner le prix **Eurocks One+One** à un film de la compétition internationale.

Entrevues Belfort
@FestivalBelfort

Hamé de @LaRumeur sera le parrain Eurocks One+One 2015 avec les @eurockeennes ! Il est encore temps de candidater pour faire partie du jury!

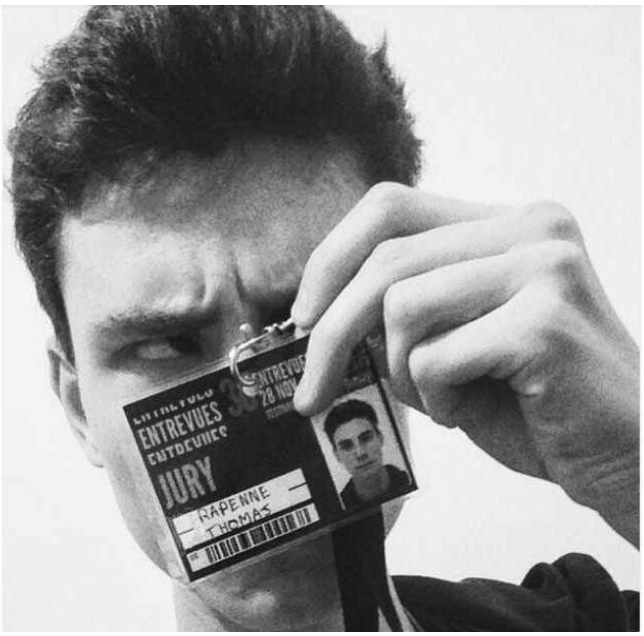
IL Y A 2 MOIS

---

## LE JURY

Hamé est le co-fondateur du groupe de rap français, La Rumeur.
Il a étudié le cinéma à L'Université de la Sorbonne et à la film-school de la New York University, la Tisch School of the Arts. En 2011, il signe coup sur coup, *De L'Encre*, une fiction de 90mn produite par Canal+ et *Ce chemin devant moi*, en compétition officielle courts métrages au festival de Cannes en 2012. Il vient de terminer le tournage de son premier long métrage *Mon Nom à Pigalle*, écrit, réalisé et produit aux côtés de Ekoué, autre membre fondateur de La Rumeur. Le film sortira en salle à l'automne 2016.

5 jeunes du Territoire du Belfort accompagnent Hamé pour le Jury Eurocks One+One :
> Antoine FLAHAUT > Laïla NIAME
> Thomas RAPENNE > Adrien de TOURNEMIRE
> Maria ZHUKOVA



**La sélection Eurocks One+One**

Cette année, 10 films (courts et longs métrages) de la compétition concourent dans cette catégorie. Le prix Eurocks One+One sera décerné le 5 décembre prochain en présence de Hamé et de Jean-Paul Roland (directeur général des Eurockéennes de Belfort).

# *John from* de Joao Nicolau
# *Kaili Blues* de Bi Gan
# *Bienvenue à Madagascar* de Franssou Prenant
# *Yo* de Matias Meyer
# *Western* de Bill & Turner ross
# *Colophon* d'Alexandre Koberidze
# *Nueva Vida* de Kiro Russo
# *Lovers in a Hotpot* de Zimu Zhang
# *Three Wheels* de Neang Kavich
# *Le Soleil nous cherche* de Raphael Harari

**Vendredi 4 décembre, 12:00**

**Hamé et le jury se retrouvent avant les dernières projections de la sélection musicale EUROCKS ONE + ONE, à la veille de la délibération prévue samedi 5 décembre. Le leader de La Rumeur se prête au jeu des questions-réponses : rencontre avec Hamé dans les travées du Cinéma des Quais.**

**# Hamé, quels souvenirs gardez vous de vos passages à Belfort ?**
D'excellents souvenirs, notamment lors de nos passage aux Eurockéennes (NDLR : 2003 et 2009). En 2003, nous avions partagé la scène de la Loggia avec Mike Ladd, j'ai rencontré le new-yorkais a d'autres reprises suite à cette rencontre. Ensuite, nous étions revenu à la Poudrière de Belfort en 2009 pour jouer à GéNéRiQ festival avec le projet Zone Libre avec Casey & Hamé.

**# Dans le cadre d'Entrevues, comment assurez-vous le rôle de parrain du jury ? Donnez-vous des conseils aux différents membres ?**
Ce rôle n'est pas nécessairement formel, nous regardons les films ensemble et nous en discutons par la suite. Nous avons commencé à regarder les films hier, nous on avons déjà vu 3 long-métrages et 4 court-métrages. Pour l'instant il n'y a pas encore eu de film sur lequel il y a eu de débat vif mais nous confrontons nos idées. Je n'ai pas nécessairement de conseils à donner aux membres du jury, d'autant plus qu'ils ont une formation plus ou moins liée au monde du cinéma. Le but est de garder les choses simples.

**# Quelles sont vos attentes par rapport aux films ?**
**Quelle importance donnez-vous à la musique dans la réalisation ?**
Plus que la musique, je fais très attention au travail sur le son de manière générale. Cela m'intéresse de voir le parti pris à ce niveau. Sinon je n'ai pas nécessairement d'attentes précises, si ce n'est comprendre les choix artistiques. Un film doit mettre le doigt sur un sujet particulier, notamment au travers de ses personnages, leur caractère et leurs fragilités. Un œuvre doit susciter l'émotion et être capable de donner une dimension humaine.

**# Avez-vous l'impression d'être moins dur avec le cinéma que vous l'êtes avec la musique ?**
Il y a eu une dureté avec le rap à une époque, on disait que ce n'était plus pareil ou que tout foutait le camp parce qu'on l'a vécu de l'intérieur. Des radios comme Skyrock ont accepté le formatage et le sur-formatage et se sont orientés vers ce qui avait du succès. Ces choix sont éphémères, parmi tous ces groupes qui avaient du succès à l'époque, il ne doit même pas en rester dix pourcents.

**# Les exigences par rapport au rap étaient trop fortes. Il y a des problèmes de société qui nous dépassent, mais quand tu es rappeur on te demande toujours d'avoir des solutions à apporter. J'estime qu'il s'agit plus de partager son regard et son expérience.**
Je retrouve des choses intéressantes chez certains jeunes groupes actuels, même s'il n'est pas simple aujourd'hui d'exister
par sa propre musique. Nous sommes abreuvés d'informations chaque jour et partout.

**# Pourquoi avez-vous choisi de faire du cinéma ? Où en êtes-vous dans votre prochain long métrage ?**

Nous avons fini de tourner en septembre, nous en sommes au montage, à la musique et au son. La sortie est prévue pour l'automne 2016. Dans le cinéma comme dans la musique, nous avons les mêmes obsessions et abordons à peu près les même thématiques, mais le cinéma nous apporte une manière différente de s'exprimer. Nous déployons autre chose, que ce soit avec les personnages ou dans le mode de narration. Je ne sais pas si nous avons du talent pour cela mais l'idée est surtout d'être sincère dans notre message. Des personnes ont été prêtes à nous faire confiance, le CNC et la Région Ile-de-France notamment, donc cela nous a motivés.

**# Hamé, quels sont vos 5 coups de coeur musicaux du moment ?**

Alabama Shakes - Future People (Official Video - Live from Capitol Studio A)

PNL - Le monde ou rien [Clip Officiel]
PNLMUSIK · IL Y A 6 MOIS

Rocko - U.O.E.N.O. Ft. Future, Rick Ross, A$AP Rocky, Wiz Khalifa & 2 Chainz (Extended Remix Video)
GUNIQUE2 · IL Y A 3 ANNÉES

Young Thug "With That"
YOUNG THUG · IL Y A 5 MOIS

Drake - 2. Furthest Thing (Nothing Was The Same 2013)
PABLO MOJICA · IL Y A 2 ANNÉES

Le prix EUROCKS ONE + ONE 2015 est remis a Bienvenue a Madagascar de Franssou Prenant

Documentaire / France / 102 minutes

*Bienvenue à Madagascar est une exploration rêveuse et lucide à travers les temporalités d'Alger qui transpire l'Histoire, ses utopies déçues et ses blessures. (filmdeculte.com/)*

**Scénario et image** : Franssou Prenant
**Son** : Franssou Prenant, Jérôme Ayasse, Myriam René
**Production** : Survivance et Vie des Hauts production - Sophie de Hijes // 2015

**Survivance**
Producer · 703 Likes · October 29 ·

Like Page

Très heureux d'annoncer que "Bienvenue à Madagascar" de Franssou Prenant, produit par Sophie de Hijes pour Survivance et Vie des Hauts Production, est sélectionné en compétition à Entrevues Belfort - Festival International du Film. Première du film le 30 novembre !

13 Likes · 1 Comment

Cinéaste travaillant le Super-8 – *L'Escale de Guinée* (1987),*Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde* (2000) ou *Sous le ciel lumineux de son pays natal* (2002), Franssou Prenant a aussi été scénariste, comédienne et monteuse pour Raymond Depardon, Romain Goupil ou Jacques Kébadian.*Bienvenue à Madagascar* est son 3e long métrage.

http://www.festival-entrevues.com/fr/films/2015/bienvenue-madagascar
http://www.eurockeennes.fr

Retrouvez le palmarès du Festival International du Film EntreVues 2015

Photos : Zélie Noreda / Vincent Courtois
Propos recueillis : Bastien Touzain
http://www.eurockeennes.fr
http://facebook.com/eurocks
@eurockeennes

---

Retrouver EntreVues sur Flux4, webradio partenaire du 30e Festival International du Film EntreVues

**flux4, la webradio offshore, sans publicité et talkshow, rock, dub, monde**

JOUR #4 - SAMEDI 5 DÉCEMBRE Rencontre avec Youri Tchao-Debats, réalisateur du film La révolution n'est pas un dîner de Gala et Vincent Perez, comédien. Jour #3 - vendredi 4 décembre Rencontre avec Emmanuel Parraud, réalisateur, dont le second long-métrage Sac la mort est en compétition internationale.

FLUX4 RADIO - LA RADIO OFFSHORE

Suggestions
Storify by livefyre
Les chercheurs font leur cinéma, édition 2014 (Muriel EKOVICH)
BIVOUAC : LA MOBILITE ARTISTIQUE ET SES ACTEURS (OP_iceberg)

# ANNÉE FRANCE-CORÉE

(web)

***Intégrale de Bong Joon-ho***

Première intégrale en France des films du jeune virtuose sud-coréen, de son tout premier court métrage, *White Man* (1994) au blockbuster international *Snowpiercer* (2013).
Avant de connaître le succès public et critique dès son deuxième long métrage, *Memories of Murder* (2003), et avant le retentissant triomphe de *The Host* (2006) au box office sud-coréen avec 13 millions d'entrées, Bong Joon-ho réalise plusieurs court métrages, notamment au sein de la KAFA (Korean Academy Film Arts) et un premier long métrage, *Barking Dogs Never Bite*, inédit en salles en France.

« Dès *Memories of Murder*, Bong Joon-ho va se servir des genres populaires comme d'un écrin à l'intérieur duquel il laissera libre cours à ses obsessions. Ainsi le burlesque, le *thriller*, le mélodrame, la science-fiction ou le film de monstres permettent au cinéaste de renouer avec les plaisirs primitifs du spectacle qui assureront systématiquement à ses films d'immenses succès au box-office sud-coréen. Le goût du sang et de la cruauté, la sentimentalité, le sens de la justice et du décorum, le plaisir du burlesque, du rire physique, brutal et grossier (autant d'archétypes de satisfaction des premiers spectateurs de cinéma définis par le critique d'art Erwin Panovsky), on les retrouve en effet dans la plupart de ses films, qui partagent avec ceux de Steven Spielberg (auquel on songe dans *The Host*) une manière innée de communiquer avec le public. »
Jean Sébastien Chauvin, extrait du texte pour le catalogue

Cinéma Pathé
1 boulevard Richelieu
90000 Belfort
FR

Voir le site

# PRESSE INTERNATIONALE

MUBI / NOTEBOOK

*Nathan Letoré*

Mardi 5 janvier 2016
(International / web)

# Cinema and the Class Struggle

*Les Soviets plus l'électricité*

France's central place within film culture may have its ups and downs when it comes to adventurous film-making, but its reputation as a hub of international film viewing holds strong. Yet beyond the central role of Cannes in the yearly festival rigmarole, and references to the riches of the Paris film-going scene and to vaguely understood state subsidies, little attention is actually paid to the wider infrastructures of a film-going culture which, after all, provided more ticket sales for *Uncle Boonmee* than the rest of the world combined. To say this is not to trumpet French exceptionalism far and wide: Olaf Möller has spoken lovingly of the key role of film programming on West German television in the 1970s, and Italian critics would no doubt be able to provide similar insight into the workings of Rai 3 or the myriad smaller festivals which continue to provide demanding viewing to local audiences far from Venice or Rome. Still, the political choices underlying this famous wealth have held more firmly in France than elsewhere, and the international focus on the Paris-Cannes axis has come at the expense of understanding a key variable in the formation of a wider culture, what the French call "le maillage du territoire": the ability to cover a territory with a network (be it culture, healthcare, internet…) leaving as few loose links as possible.[1]

Such were the thoughts prompted by attending the Belfort Entrevues Film Festival, a festival which was initially founded in 1969, a few months after you-know-what, as a platform for young filmmakers to meet each other, compare notes and share funding. Given the revolutionary atmosphere, it might have been no coincidence that Belfort and its region were then home to the Peugeot factories, one of the biggest working class areas in France, now more aptly described as its rustbelt. Re-organized by Janine Bazin in 1986, and devoted to first, second, and third films only, the festival has been kept off the international map by the fact that few of its entries are actually premieres, despite having played a part in the consecration of, among others, F.J. Ossang, Pedro Costa, and Jafar Panahi. The disappointing level of this year's competition may have hinted at another reason for its obscurity, should it prove that it was a regular occurrence: none of the twelve shorts proved exceptional, and of the twelve features, only Hassen Ferhani's *Dans ma tête un rond-point*, already awarded a prize at this year's FIDMarseille and discussed on the Notebook in the first Partycrashers video, stood out as a truly remarkable début. It was certainly thrilling to see this documentary about workers in an Algiers slaughterhouse—a work whose attention to the comradeship of work, and sympathy with the frustrated ambitions and desires of its subjects, is matched only by its knack for making the most of locale and lighting in organizing its frame around the human figure—receive two awards in a multiplex… which once served as a slaughterhouse!

Yet despite the low level of the competition, the festival offered ample opportunity for fertile thinking about cinema. Celebrations surrounding the 30th edition provided one of the most original curatorial projects I've had the pleasure of coming across in my short festival-going career: a programming variation on the surrealist exquisite corpse game, in which 30 festival alumni each picked and introduced a film based on the final image of the film selected by the previous participant. Besides the chance to revisit old favourites (*Last Year at Marienbad*) or discover previously unseen ones (*Touki Bouki*) in pristine 35mm prints, this section included such delights as seeing Serge Bozon cheerfully admit that his choice of Marlen Khutsiev's *It Was the Month of May* had nothing to do whatsoever with the image he received but was tied to his desire to screen the film after having seen it in Locarno, before immediately going on to compare his perception of the French tradition of improvisation, springing theatre (Renoir, Rivette, Pialat), with the Russian one, springing from singing. The funniest and fondest moment came in a sparsely attended (and all the warmer for that) discussion between José Luis Guerín and Nicolas Philibert, two filmmakers with quite obvious respect for each other's work. Discussing the question of portraiture and of empathy with the subjects of one's films, Guerín suddenly mentioned a meeting with Philibert in the Milan zoo, during which Philibert confessed his desire to make a film about a monkey, and then proceeded to observe the zoo's apes with such absorption that his face and body unwittingly started to mimic their gestures. When Guerín went to see *Planet of the Apes*, he left the cinema with a burning desire to call Philibert and tell him how poorly imagined the 3-D creatures had seemed in comparison with their bodily re-enacting in Milan years earlier. "That, for me, was the best example of empathy I ever saw in a documentary filmmaker." Indeed.

Most interesting of all, perhaps, was the sidebar entitled "Premières épreuves" (an untranslatable pun, "épreuve" meaning both an exam and a photographic print), designed to accompany the high school film programme, thus taking us back to our initial topic. The film added to the curriculum this year being Patricio Guzmán's *Nostalgia for the Light*, the section focused on documentaries dealing with the memory of historical events, and the problem of physically representing that which is past, and by definition impossible to film. Ranging from Claude Lanzmann to Werner Herzog through Georges Perec and Yann Le Masson, comprising many rare and formally adventurous films, the selection would have seemed exciting anywhere; taken as an offering to 15- to 18-year-olds taking their first steps in film analysis, it appears as a formidable gesture of trusting an audience's intelligence, no matter what age, and its ability to connect the dots and form its own analysis when given enough food for thought.
Belfort's focus on budding filmmakers and the questions related to beginning a career doubtless gives it added incentive to pay attention to film education: approximately 400 high school students come descend on the festival for thee or for days, from 15 different schools throughout the country, and are offered access not only to the section designed for them, and to the wider competition, but also to lectures on the films they will study. Yet such an event only becomes possible in a context where access to film culture is considered as important enough for a citizen's education that it becomes worth investing time and money for teaching it as a school subject.[2] Of course, this potentially sits quite uneasily with the vibrant strain of cinephilia, embodied most clearly in Antoine Doinel's memories of sneaking to the cinema to steal images of*Citizen Kane*, which sees cinema as a quasi-scandalous pleasure, opposed in every way to the pretensions of official culture; and what better representative of official culture than one's teacher? For those less attached to a combative vision of loving film, this argument makes little sense; but even those for whom the dirt of cinema remains an indispensable part of its appeal, it should be possible to yield to no-one in one's contempt for middlebrow *New York Times*standards of taste and still remember that teacher who managed to make Balzac (or Melville, or Goethe, or Dante) come truly alive, and to imagine that a similar role might be played in setting one off on the road to becoming a true, card-carrying Straubo-Verhoevenian (or wherever else such adventures may take one).

To cut a long story short: it was curiosity about how exactly one makes film into a school subject, and how exactly one goes about programming for teenagers, that prompted me to sit down with Lili Hinstin, the section's programmer, and Isabelle Duperrier, a film teacher at Belfort high school who works with Lili on film selection in the run-up to the festival. My own high school didn't offer cinema as an option, so that I had no experience of my own to offer as a counterpoint or basis for my questions. Most probably, I would have approached it with the same measure of excitement and suspicion which I saw in the students around me during the festival. As is, interviewing Lili and Isabelle as a film lover already ten years older than their students, there was precious little suspicion left, but certainly excitement to share.

**NOTEBOOK**: Maybe if you could start by describing the way film teaching happens in France, before we move on to the festival itself. What is the structure of the courses?

**ISABELLE DUPERRIER**: High school students who pick cinema as their special subject have five hours of teaching a week. There are regular sessions with technicians who come and teach their area of expertise (cinematography, sound, editing…), and students have to make a film in their final year. There are also theoretical classes spent teaching film history and film analysis. The exam is weighted at a coefficient of six, so it really is a very important grade for them.[3] They have a written and an oral exam, each weighted at three.
In the oral exam, they're asked a question on one of the three films in the programme, and they also have to present and discuss their film. For the written part, they have a choice between two sets of questions: they can write a script for four short sequences based on a still they get, and write the corresponding statement of intent. Or they can write an analysis of one of the three films they've studied; after which they're given an excerpt from a script for which they have to give a shot breakdown, with diagrams and camera positions…[4]

**NOTEBOOK**: Moving onto the festival, then, how does programming for that work on a general level?

**LILI HINSTIN**: There are always three films in the programme, and each year the oldest one is taken out and replaced by a new one. Belfort builds a programme around the latest addition; this year, it was *Nostalgia for the Light*: a relatively straightforward film, clear about what it wants to say, with a precise, classical directing style. It's political, militant thinking, organised so that we will end up thinking the same way as him. I thought that everyone would end up talking only about the content, and as people forget that documentary is as much about the mise-en-scène as fiction, I decided to offer a variety of documentary directing styles. That's too big a theme so I had to restrict it to the current heading: *Matière et mémoire*, matter and memory. The films share a concern with articulating the personal and the political… It's a question which arose rather late in the history of documentary cinema, and it was an interesting realization to make.
As to how to program more generally… The programme has to fit with the tastes of Entrevues, but be directed at high school students. The other two films currently on the programme are Oliveira's *The Strange Case of Angelica*and Audiard's *The Beat That My Heart Skipped*. For Oliveira, a retrospective wasn't necessarily the best way to approach things; Oliveira can be a bit destabilizing if you've never encountered his work before, and going all the way…

**NOTEBOOK**: I can imagine, the seven hours of *The Satin Slipper*…

**HINSTIN**: Precisely. So we decided to go for a thematic approach: "Love Beyond Death." So we had examples from throughout the history of cinema: *A Matter of Life and Death*, *Corpse Bride*, *Portrait of Jennie*, *Solaris*… The film added last year was the Audiard, so the programme was built around sound in the cinema, the place of sound within film directing: *Blow Out*, *The Conversation*, Duras, Godard… The regional arts council offered sound installations, we had sound experiments in dark rooms… It was a good way to expand the thinking beyond cinema.

**NOTEBOOK**: One thing that struck me was that it's pretty demanding cinema for an adult audience, let alone a seventeen-year old one.

**HINSTIN**: You think so? No, it's designed with them in mind.

**NOTEBOOK**: Well, maybe not demanding in the sense that the films are hard to understand, but certainly they're out of the way, not necessarily something the students would have heard of.

**HINSTIN**: In that sense yes, maybe. But even then, I tried to include a variety of different things… I included the Rouch film (*Couleur du temps: Berlin août 1945*) because I thought he was a big name in documentary film-making and they would maybe have heard of him, but that was a mistake I now regret, it's not one of his best films and it's not representative. But still, I tried to include stuff that they would have heard of: Herzog, Lanzmann.

**NOTEBOOK**: How do the reactions go? In terms of obscurity, I went to see Nicolas Rey's *Les Soviets plus l'électricité* yesterday—

**HINSTIN**: And there wasn't a single high-school student in the room! That's rare, usually there's always a certain number. But that one… It's three hours long, and they probably wouldn't have heard of it, and their teachers either, which is also a factor: if at the same time Marienbad is playing, that's got name recognition, and the teacher might recommend that. But I was disappointed, it's a film I love, I think it's one of the most important essay films of the 2000s… What did you think?

**NOTEBOOK**: Like he himself said, I was unsure of how to make my way in, and I was tired so I'm afraid I slept a bit. By the end I was very much in it though, and the Q&A was fascinating.

**HINSTIN**: Yes, Charlotte Garson, the person running it, is wonderful. We try and have as many directors present as we can, to talk to the students. But that film must have been a challenge to them.

**DUPERRIER**: To come back to the question of the teachers, it really depends on the individual teachers. Some build a programme, some let their students make their own choices… It's usually somewhere in the middle: some films you have to see, and then the teacher recommends a few films and the students are free to do their own thing, taking recommendations into account or not.

**NOTEBOOK**: And how do the students take the festival experience? Are they eager, or do they reject it, because it's what the teacher says…?

**DUPERRIER**: They almost never reject it. It's usually the event of the year, they get three or four days off classes… There's almost never any rejection. The Seconde[5] students, for whom it's the first time, are sometimes slightly wary: anything before the eighties is old, so black and white films, or non-American films with subtitles… But after they've been through the festival that kind of thing is not an issue anymore.

Then after the festival obviously we discuss the films we saw, and there are debates. "How could you recommend something like *that*?" and such like. I ask them to write reports about what they saw, the aim being that it should be readable for someone who hasn't seen the film. But some of them go for pretty adventurous stuff: I had a group tell me that it was strange and they didn't understand it all, but they were impressed by Werner Schroeter's *The Rose King*.

**NOTEBOOK**: Maybe this is a question that only arises because of the particular film selected this year, but what about the speakers you have? The lecturer I saw yesterday wasn't a film scholar per se but a professor of Hispanic civilisation. Do you consciously try and tie it to other disciplines?

**HINSTIN**: The kids don't just have the films in the afternoon, they also have a morning programme. On the first day, they see each other's films (remember there are students from 15 different schools, so they haven't seen each other's films). I get all of them and select the ones I want them all to see. And then on the next two mornings they have a conference. We try and organize it so that one of the conferences is about the film specifically—that's the one you saw—and the other is about the wider cinematic question: documentary, sound… Those conferences are compulsory; they have to go to them.

**DUPERRIER**: It depends on the teaching team. Of course history is fundamental for a film like this one, and a history teacher might be involved. And if you don't know enough about the subject, you do the reading: I might not know all I should about the Algerian war, or whatever else… But the teachers aren't supposed to draw the teaching towards their own subject, they're supposed to work on film analysis. I'm certified as a film teacher, so are the others, and we're supposed to be working on mise en scène. The core of the subject is aesthetic, and the approach should be aesthetic.

1. For wider considerations on this in relation to French culture, I heartily recommend Perry Anderson's Forget about Paris, a characteristically stimulating personal follow-up to his absolutely essential two-part essay about French culture since the post-war era.
And lest anyone consider this a "the-French-do-it-better" type piece – something perhaps forgivable when foreign critics use a comparison to point to a specific example of what could be improved, but very egregious when served by French critics in large chunks of self-congratulatory narcissism of the "the rest of the world envies us" kind—it must be made clear that it only intends to serve as an exploration of a particular type of initiative. Not only would other examples, such as those mentioned above, make for fascinating and equally enlightening comparative reading; it should also be enough to mention the uninspiring record of the FEMIS, the country's foremost film school, to point out that all is not well when it comes to film education in the land of camembert and the nouvelle vague.
2. Concerning this, a discussion with an art teacher friend of mine who put me up during the festival (may my thanks be expressed here) was illuminating: when I told her about having interviewed a film teacher about film education in high school, she remarked that the fact that it was still left to the school's principal to decide whether or not to accept film as a subject offered in the school, with all the inequalities in access to film culture that entails, was yet another mockery made of the ideal of republican equality.
3. Different subjects are weighted differently for the Baccalauréat. As a comparison, for a literary Baccalauréat, philosophy is weighted at 7, French lit at 5, languages at 4, and sports at 2.
4. The word used in French was "découpage": for considerations on this particular little untranslatable nugget, go to jonathanrosenbaum.net or Noel Burch's Theory of Film Practice.
5. First of the three years spent in French high schools. Students are aged 15-16.

IL MANIFESTO

*Cristina Piccino*

15 décembre 2015
(Italie / quotidien)

# Innamoramenti «tropicalisti»

**Cinema.** Opera prima folgorante, «John From» di Joao Nicolau, era in concorso a Entrevue, il festival francese dedicato ai nuovi autori, che ha festeggiato i trent'anni

Immaginiamo una ragazzina, bella, l'irrequietezza dei quindici anni di un'estate in città. Vacanza, sms, amori, amici. I ragazzini respinti con un semplice testo, le promesse mancate, gli innamoramenti che esplodono e, con altrettanta velocità si smorzano nella pigrizia di un pomeriggio. Rita, questo il suo nome, quando attraversa in shorts le strade cittadini sembra esserne la regina. Insieme all'amica del cuore è un flusso di chiacchiere, confidenze, progetti, fantasie coltivate sotto al sole sul balcone casalingo. Shopping, vestiti pazzi, camminare sui tacchi, le feste da cui si torna sbronze.

Le camerette sono un mondo proibito, i genitori remote presenze, quasi fantasmi, gli smartphone un'arma implacabile. Se il racconto dell'adolescenza è insieme un banco di prova ad alto rischio, e una dimostrazione di talento, allora possiamo dire che Joao Nicolau è un cineasta speciale, che conferma la vitalità del cinema portoghese a cominciare da quel passaggio di esperienze tra generazioni così poco praticato altrove (per esempio da noi). Nel suo film d'esordio, John From, una delle sorprese di questa fine anno, inventa un universo adolescente strabico e irruento, ma soprattutto libero dai riferimenti e dalle atmosfere che ne punteggiano l'immagine comune: facce imbronciate, rabbie periferiche, on the road, dati da statistiche mediatiche e quant'altro. Eppure le sue ragazze sono «verissime», o forse proprio per questo, come dice Manoel De Oliveira nel suo magnifico film lezione di cinema (più che testamento) Visita ou Memórias e Confissões «più forte è la messinscena più si rende la realtà» (e nel film di Nicolau troviamo Leonor Silveira, icona di De Oliveira).

Nicolau ha lavorato insieme a Miguel Gomes (produttore del film) con cui ha in comune, nel ruolo del padre di Rita, Adriano Luz che in Le mille e una notte, il film dell'anno, interpreta il sindacalista nel primo episodio — sarà nelle nostre sale grazie al MFN-Milano Film Network dal prossimo gennaio. E soprattutto l'intraprendenza di mescolare i piani narrativi, di rendere la «realtà« in una dimensione fantastica che qui prende forma nell'ossessione della giovane protagonista per il nuovo vicino di casa. Perché Rita, forse per noia o perché come in una vecchia canzone «non ha niente da fare» decide di innamorarsi del nuovo vicino, quarantenne, figlia-piccola-munito che della ragazzina nemmeno si accorge nonostante gli appostamenti e gli sforzi.

Di colpo nulla esiste più, programmi, progetti, la vacanza con l'amica, il festival di musica, col «tutto o niente» che solo l'adolescenza conosce.
Lui, prima detto in codice Colonello, diventa «John From», seguendo la storia del primo soldato americano che arriva nelle terre di Melanesia scoperta dalla ragazzina in una mostra di cui il vicino ha curato l'allestimento.

John From era in concorso al festival Entrevue di Belfort (e anche al Tff di Torino, chissà se si troverà il modo per farlo circolare in Italia) che si è chiuso qualche giorno fa, e che con questa edizione festeggiava i trent'anni. Un appuntamento importante oltralpe per quel gusto cinefilo ma non sterile, attento cioè a quanto accade, a dare spazio a tendenze e movimenti del cinema, e al tempo stesso a conservarne attuale la storia, che la direzione di Lili Hinstin, raffinata esploratrice degli immaginari, sa miscelare con attenzione.

Per la festa di compleanno a diversi registi (tra questi Claire Simon, José Luis Guerin, John Gianvito, Miguel Gomes, Joao Pedro Rodrigues, Alex Ross Perry, Jean-Claude Rousseau) è stato chiesto di partecipare a un gioco. Titolo, Cadavre exquis, e come il gioco surrealista ogni cineasta doveva scegliere il suo film a partire dall'ultimo fotogramma (ricevuto

per mail) del film precedente. Joao Nicolau ha scelto La marchesa von ... di Eric Rohmer, anche se nel paesaggio sentimentale che circonda tutti i suoi personaggi si respirano molto le atmosfere stralunate di Kaurismaki, omaggiato in una sequenza del film.

Della marchesa (e di qualcune altre ragazze rohmeriane teneramente fragili) Rita, la splendida Julia Pelha — magnifica è anche Clara Riedl-Riedenstein nel ruolo dell'amic Sara — prende il potere dell'affabulazione con cui ricreare un mondo. Cosa ci dice dunque questa adolescente nella sua ostinatissima sfida amorosa? Che la realtà piatta, di fronte alla quale il padre si chiede: «È vita questa?», può prendere la forma delle sue fantasmagorie.

Il quartiere diviene un quadro di Gauguin, e come in una visione il vicino appare circondato da ragazze bellissime, e da totem a forma di un Ipod. Levi Strauss surrealista più che Lolita, il personaggio di Rita distilla nella fantasia amorosa l'esotismo dell'altrove, tropicalismo contro ordine colonialista e lo sguardo oltreoceano dei portoghesi alle colonie lontane. Ma non è questo il luogo che inventa il mondo, e ne scova i lati segreti, doge tutto può essere, tutto è?

Eccoci dunque tra statue, palme finte, animali esotici, bradipi, pappagalli verdi, basilischi, mentre il vestito di Rita viene paragonato alla livrea di un cacatua, e al posto dei soldi si usano conchiglie. Lei dipinge sul corpo, come in una body performance di Malina e Beck i colori dei nativi, e John From, a cui è invisibile, lo osserva come una specie di traditore, oggetto del desiderio e insieme conquistatore. In un innamoramento dell'altrove, e della sua bellezza, che appare come qualcosa di ancestrale e insieme di terribile. Un po' come l'amore.

© 2015 IL NUOVO MANIFESTO SOCIETÀ COOP. EDITRICE

TAGES WOCHE.CH

*Armin Biehler*

12 décembre 2015
(Suisse alémanique / web)

# Mit neun Bildern pro Sekunde durch Sibirien

## Das Entrevues Féstival du Film zeigte «Les Soviets plus l'électricité» des französischen Cinéasten Nicolas Rey: Die Geschichte einer Reise durch Sibirien nach Magadan am pazifischen Ozean auf den Spuren der Vergangenheit. Von Armin Biehler

In den nächsten 175 Minuten, das sind zwei Stunden und fünfundfünfzig Minuten, werde ich eine filmische Offenbarung erleben. «Les Soviets plus l'électricité» läuft ratternd an. Es ist dieses Geräusch des 16mm-Projektors im Rücken von uns, das den Rhythmus legt, die Gleise auf denen sich unsere Kinoreise vorwärts bewegt.
Eingeladen hat die künstlerische Leiterin des Entrevues Féstival du Film in Belfort, Lili Hinstin. Zum 30-Jahr-Jubiläum leistet sich das Festival den Luxus einer aussergewöhnlichen Filmreihe «Mattiere & Memoire».

Nicolas Rey spürt in seinem 2001 erschienenen Werk mit der Kamera der Textur der Landschaft nach und zeichnet die Topografie der Begegnungen mit Mensch und Natur auf die Leinwand. Dabei orientiert er sich an einem Urahnen der Filmerei. Von Dziga Vertov, dem experimentierfreudigen russischen Filmkünstler der 1920er Jahre, in die Filmgeschichte als «Der Mann mit der Kamera» eingegangen, übernimmt er die Laufgeschwindigkeit seiner kleinen S-8 Kamera: Neun Bilder pro Sekunde. Ab der doppelten Geschwindigkeit werden die Bewegungen geschmeidig, nah an der realen Wahrnehmung unseres Auges. Aber hier wackelt und zuckelt alles, nah an der Körperlichkeit der bebilderten Reise im Zug. Einerseits lässt sich so Material sparen und andererseits bleibt der filmische Prozess sichtbar. Überhaupt macht Rey auf seiner Reise das Filmen an sich immer wieder zum Thema.
Köstlich wie er in Kiew bei einem Filmlaborangestellten unter der Hand einige Bobinen des russischen S-8 Material Orwo erhandelt und die belichteten Rollen zur Entwicklung gleich da lässt. Die Vorgänge protokolliert er sachlich, fast lakonisch auf seinem Diktaphon in der Art des Ethnografen. Am Anfang meist losgelöst vom gefilmten Bild hören wir die Sätze vor der schwarzen Leinwand.

Eine Etappe führt über Kiew nach Omsk bis nach Novosibirsk. Knapp die Hälfte der Wegstrecke sitzen wir noch bequem in der Eisenbahn. Danach steigt Nicolas Rey auf öffentliche Busse um, versucht mit dem Schiff weiterzukommen und durchquert per Anhalter mit dem Lastwagen die sibirische Taiga. Bis er feststellt, dass er wohl aussehe, wie einer der zu viel gereist sei in der letzten Zeit.
Im Gepäck die Kassette des russischen Liedermachers Wladimir Vissotski, in den 1970er Jahren der Star des sowjetrussischen Chansons. Er besingt das Ziel unserer Reise: Magadan. Diese Stadt, wo man hinkommt, nicht weiss warum und nicht mehr weggeht. Eine genaue Anspielung, ist Magadan doch der Ort, der mit der russischen Geschichte der Deportationen nach Sibirien und des Gulags untrennbar verknüpft ist.

«Ich bin in Irkutsk im Gefängnis gewesen. Danach habe ich die Stadt nicht mehr ausgehalten. Hier im Wald lebte ich mit meiner Freundin ein gutes Leben. Leider ist sie abgehauen. Aber bis meine Tochter zwei Jahre alt ist, bleibe ich noch hier. Später dann zeige ich ihr die Stadt und die Mutter.» Mit grossem Respekt schildert der Film diese Begegnung mit einem Einsiedler.
Auch der Cinéast Nicolas Rey ist auf den Spuren seiner Vergangenheit unterwegs. Sein Vater hat als Ingenieur und Kommunist mitgearbeitet beim Aufbau der Sowjetunion. Als der Sohn dann am riesigen Staudamm in Bratsk mitten in Sibirien steht, wo der Vater Lenins Definition von Sozialismus als «Macht der Räte und Strom für das ganze Land» in Beton gegossen hat, weiss er, dass sein Film «Les Sovjets plus l'électricité» zehn Jahre nach dem Zusammenbruch der UdSSR ein gebrochenes Bild der Zeit abgibt. Diese Brüche sind sein Terrain.
Wir kommen zur dritten und letzten Etappe Irkutsk – Magadan. Schwieriger Boden erwartet den Reisenden, 2000 Kilometer keine geteerten Strassen mehr. Rey ist in seinem Element. Kurzes Durchschnaufen, Schulternrollen und Rollenwechsel hinten am Projektor. Ich staune: Der Saal hat sich kein bisschen geleert. Viele Schüler und Schülerinnen rekeln sich in den bequemen Kinosesseln und harren der Dinge die da kommen werden. In den letzten zwei Stunden hat kein Handy geklingelt.

Wir sind angekommen. Doch wo? Ganz im Osten. Auch das eine Frage des Standpunktes. Auf dem nördlichen Breitengrad wo auch Oslo oder Helsinki liegen. Bis 1991 lag die Stadt Magadan im militärischen Sperrgebiet, nicht zugänglich. Sie war das Eingangstor zu den Lagern im sibirischen Hinterland.
Von der filmischen Reise bleibt in Erinnerung die Querung der menschenleeren Tundra. Gegen Ende wie der Lastwagen fast abgesoffen ist in einer dieser immer wiederkehrenden Flussfurten. Und der verlassene Lunapark in der nach der Atomkatastrophe nicht mehr bewohnbaren Zone bei Tschernobyl am Anfang. In der Anstrengung mit der man sich der Wahrnehmung dieses Films hingeben muss, liegt etwas Versöhnliches. Die Kraft des Mediums offenbart sich unaufgeregt. Nun haben Bild und Ton in «Les Soviets plus l'électricité» immer mehr zu einander gefunden. Das Schwarz, die Auslassung ist schwächer als am Anfang.
Als Nicolas Rey in Magadan von Polizisten kontrolliert wird, antwortet er auf die Frage wie er hergekommen sei, wahrheitsgemäss: mit Bus, Schiff und Lastwagen. Das nehmen die Polizisten zum Anlass weiterer Abklärungen. Man muss die Vorgesetzten auf der Wache informieren. Das wiederum ist Anlass eine Wodkaflasche zu öffnen und anschliessend Rey auf eine Stadtrundfahrt einzuladen. Er geht mit, nicht ganz freiwillig.
Am Aussichtspunkt mit Sicht in die Bucht mit Hafen sagt Rey, wie schön die Nagajew-Bucht hier liege. Der Polizist schaut ihn mit zugekniffenen Augen an. Er wähnt sich kurz davor einen Spion an der Angel aus dem Trüben zu ziehen. «Woher weisst Du wie die Bucht heisst? Warst Du schon mal hier?» «Nein, aber Vissotski singt davon.» «Ach so.» Die Polizisten verlieren ihr Interesse und lassen ihn stehen. In seinem Hotelzimmer im Central tröstet sich Nicolas Rey mit der Gewissheit, dass das gegenüberliegende Hotel Magadan ebenfalls kein warmes Wasser hat.

Fragen bleiben. Wer mit diesen das nächste EntreVues Filmfestival in Belfort in einem Jahr besuchen will, ist damit am richtigen Ort. Hier zeigt sich das internationale Kino von seiner frischesten Seite. Und nach Belfort sind es von Basel aus nur 77 Kilometer.

_
Armin Biehler ist ein Basler Filmemacher und Velokurier. Nach «Chicken Mexicaine» steht sein zweiter Kinospielfilm «venez avec moi» kurz vor der Veröffentlichung: biehler-film.org